



Fr



1748.

Lettzau





LETTRES
PHYSIQUES ET MORALES,
SUR LES
MONTAGNES
ET SUR
L'HISTOIRE DE LA TERRE
ET DE
L'HOMME:
ADRESSEES A LA
REINE
Jeanne Andreee DE LA
GRANDE BRETAGNE,

Par J. A. DE LUC, Citoyen de Genève, Lecteur
de SA MAJESTÉ, Membre de la Société
Royale de Londres, & Correspondant des
Académies Royales des Sciences de
Paris & de Montpellier.

— Jam rebus quisque relictis
Naturam primum studeat cognoscere rerum;
Temporis æterni quoniam non unius horæ,
Ambigitur status ...;

LUCR. L.III. v. 1084. & seq.

A LA HATE,
Chez DETUNE Libraire.
MDCCCLXXVIII.

897



LETTERS
PHYSIQUES ET MORALES,
SUR LES
MONTAGNES
ET SUR
L'HISTOIRE DE LA TERRE
ET DE
L'HOMME.

Л Е Т Т Я
С А І Р О М т і С А І О Н П
С У Р І І С
З А І Г А Т И О М
Л У А Т І
Г У І Т Т Е Р Е
И С Т А
И М М О Н'



A LA
R E I N E
DE LA
GRANDE BRETAGNE.

M A D A M E

VOTRE MAJESTE' ayant bien voulu me donner la permission de publier ces LETTRES, j'ai été conduit à y développer bien des propositions, que je m'étois contenté de poser comme vrayes pour ne pas abuser de l'atten-

* 3

VI EPITRE DE DICATOIRE.

tion qu'ELLE daignoit m'accorder. Je viens donc les mettre à Ses pieds une seconde fois, avec la confiance que SA bonté m'inspire.

Je me fais aussi un devoir de reconnoître publiquement à cette occasion, que si j'ai pu rassembler dans cet Ouvrage les observations faites dans le cours de ma vie, & qu'en les publiant j'aie le bonheur de faire quelque bien, c'est à cette bonté que je le dois.

Je n'ai jamais professé de sentiment dont je fusse plus pénétré, que du profond respect avec lequel je suis,

M A D A M E

DE VOTRE MAJESTE^E

LONDRES
le 1 Janvier 1778.

*Le très humble & très
dévoué Serviteur*

JEAN ANDRÉ DE LUC.





PREFACE,

S E R V A N T

D'INTRODUCTION.

JE desirerois que le Lecteur voulût se donner la peine de parcourir cette Préface; elle pourroit l'aider à saisir plus tôt un plan qui ne se développe que peu à peu dans le cours de l'Ouvrage; parce que dans le fait il ne s'est formé que peu à peu, & que sa nature même l'exigeoit ainsi.

Ces LETTRES ne sont que le canevas d'un Traité de Cosmologie (a)

(a) Je n'entends ici par *Cosmologie* que la

VIII PREFACE, SERVANT

que j'espérois de faire un jour, mais dont je n'ai pu recueillir les matériaux suivant mes desirs. Ce devoit être un Ouvrage méthodique, où la partie des Faits, divisée par classes distinctes, auroit été portée, après de longues recherches, à un certain degré de généralité & de précision dont je m'étois fait une idée. Un système, né d'un grand nombre de premières observations, m'eût servi de motif pour en faire de nouvelles, qui l'auroient, ou détruit, ou développé & appuyé plus complètement. *comme ce brouillon de l'Oeuvre*
connoissance de la *Terre*, & non celle de l'*Univers*. Dans ce sens, *Geologie* eût été le mot propre; mais je n'ose m'en servir, parce qu'il n'est pas usité. J'employerai donc toujours ce mot *Cosmologie*, dans le sens que je viens de définir, & par analogie à *Cosmographie*, & à *Cosmopolite* surtout, dont on ne se fert que relativement à la *Terre*.



D'INTRODUCTION. ix

Pendant bien des années j'avois suivi avec mon Frère l'étude des *Fossiles*, comme étant l'un des objets les plus intéressans de l'Histoire Naturelle, soit par ses connexions avec l'Histoire du Monde, soit par la beauté des lieux où il faut l'étudier; car c'est dans les Montagnes qu'on trouve la plus grande variété de *Fossiles*.

Il ne nous fut pas possible de fixer longtems les regards sur des objets aussi frappans que les *Fossiles marins* & leurs diverses associations, sans imaginer des causes. Mais chaque nouvelle conjecture augmentant le besoin d'observer, le champ devint bientôt plus vaste qu'il ne convenoit à des personnes occupées, pour qui cette étude ne pouvoit être

X PREFACE, SERVANT

qu'un amusement. Il fallut donc attendre du tems & des occasions, ce que nous ne pouvions obtenir par des recherches suivies.

Le tems en effet, & de fréquentes occasions d'observer, nous ont montré une grande partie des objets que nous avions en vue, & quelquefois même sous des faces importantes, que nous n'eussions pas cherchées quand nous aurions procédé méthodiquement. On a souvent dit, que pour découvrir les secrets de la Nature il faut la prendre sur le fait: or elle ne se montre pas à nos ordres; & l'observateur qui se tient prêt à la saisir par une attention habituelle, quoique vague en apparence, est bien plus sûr de réussir, que celui qui veut

D'INTRODUCTION. xi

compenser le tems, par une attention plus immédiatement dirigée à l'objet. Dans toutes les branches de l'Histoire Naturelle & de la Physique, ce que l'on a découvert des causes en les cherchant à dessein, ne fait peut-être que la moindre partie de nos connaissances. L'intention d'observer ouvre les yeux, mais c'est le tems qui leur présente les objets ; & souvent ils se trouvent quand on ne les cherche point. Le tems encore, par les intervalles où l'on cesse nécessairement de s'occuper d'une idée principale, écarte des idées accessoires, qui dans la marche d'une attention soutenue se rappellent toujours avec les mêmes connexions, quelque vicieuses qu'elles fussent originairement : il amène des ré-

XII. PREFACE, SERVANT

flexions qui rapprochent ou séparent des objets, dont la distance ou les liaisons accidentelles obscurcissent la vérité. On devient aussi plus étranger à ses propres idées, & par conséquent meilleur juge de leur valeur. Et ce qui n'est pas moins précieux dans la lenteur des recherches, libre de corriger soi-même ses propres erreurs, on n'est pas retenu par l'amour propre. Combien de fois n'avons nous point eu occasion de faire ces remarques, pendant le cours de près de trente ans que nous avons confidéré les *fossiles marins* & toutes leurs connexions.

Cependant plus nous avons fait de découvertes dans cette carrière, plus nous l'avons vue s'étendre; & l'espérance d'arriyer au terme que nous

D'INTRODUCTION. XIII

nous étions proposés d'abord, s'affoibliscoit à mesure que nous avançions. Peu à peu la vie s'écoule & les forces diminuent.

C'est là une des choses que j'ai considérées lorsque j'ai entrepris de donner une idée de l'état de la Terre, à l'Auguste Personne qui avoit daigné écouter mes foibles descriptions des plaisirs peu communs qui en accompagnent l'étude. La suite des Lettres que j'ai eu l'honneur d'écrire à **SA MAJESTE** sur ce sujet, montrera comment cette entreprise s'est acheminée. Il s'agissoit de donner quelque ordre aux matériaux de Cosmologie que nous avions déjà rassemblés mon Frère & moi ; en évitant la forme didactique, qui ne pouvoit convenir, ni au but d'inté-

XIV PREFACE, SERVANT

resser, ni aux vuides que je fentois dans plusieurs parties de notre plan. Heureusement le sujet lui-même invitoit à une forme moins sèche. Depuis longtems l'intérêt qu'il excitoit chez nous, ne se bornoit pas à la Physique seule; l'Histoire de l'*Homme*, plus sûre peut-être que celle des hommes, y est intimément liée: c'est ce qui m'a encouragé.

Quelques voyages où j'ai accompagné une Personne attachée à SA MAJESTE', ont été l'occasion de ces Lettres. Le rétablissement de sa santé en étant l'objet, elle se détermina d'abord à aller respirer le bon air de la Suisse. Ce fut là, qu'entrainé par le spectacle des Montagnes & par le plaisir de les décrire, toutes mes idées cosmologiques se

D'INTRODUCTION. xv

réveillèrent; & là aussi, de même que dans d'autres voyages qui suivirent, j'eus des occasions très favorables de les étendre & de les perfectionner.

Je dois surtout beaucoup à un petit séjour que j'ai fait dans l'Electorat de Hannovre. Les Montagnes, les Collines, les Plaines de ce Pays là, m'ont fourni les confirmations les plus intéressantes de tout ce que j'avais vu ailleurs sur la révolution qui a donné la dernière forme principale à la surface de notre Globe, & sur les travaux de la Nature & de l'Homme qui nous aident à remonter jusqu'à son époque. Surtout elles ont augmenté chez moi, par les exemples les plus frappans, la douce espérance que j'ai conçue, de l'accroisse-

XVI PREFACE, SERVANT

ment du Genre humain, & de l'augmentation de son bonheur. Com bien les Bruyères & la Surface des Montagnes n'y sont-elles pas instructives! Que de réflexions ne font-elles pas naître, sur la marche de la Nature dans le perfectionnement de la Terre, & sur l'influence des Gouvernemens dans l'usage que les hommes peuvent faire des nouveaux biens qu'Elle leur offre continuellement!

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur l'Histoire de ces Lettres ; il regarde leur publication. Elle est un des effets de cette bonté si universellement reconnue, qui caractérise CHARLOTTE REINE de la GRANDE BRETAGNE.

Les Lecteurs qui cherchent de l'amusement



D'INTRODUCTION. xvii

musement, trouveront quelquefois dans cet Ouvrage les épines de la discussion; je n'ai pas su les écarter toutes. Ceux qui ne cherchent que de la Physique, feront peut-être fatigués par des digressions qui ne paraîtront pas d'abord lui appartenir. J'ai vu ces inconveniens, sans cependant pouvoir changer la forme de ces Lettres. Elles n'ont pas été érites pour un amusement tout à fait stérile, ni pour une exposition sèche de systèmes & de faits sans objet moral. Mon but est le même en les publiant, & je n'ai point imaginé de meilleure forme. Mon intention n'est pas de ne parler qu'aux Naturalistes, aux Physiciens, aux Philosophes mêmes; la matière que je traite ne leur appartient pas uniquement. Ils ont sans doute les pre-



XVIII PREFACE, SERVANT

miers droits à être Juges; mais leur sentence sur cet objet intéresse trop l'Humanité entière, pour qu'elle ne doive pas connoître les pièces du Procès. C'est à quoi la forme de ces Lettres contribuera peut-être. Bien des personnes, qui ne pensoient pas devoir prendre intérêt aux *pierres*, qui n'auroient pas lu un *Traité des Pétrifications*, auront quelque curiosité de voyager avec moi dans des Pays que l'on connoit peu, & parmi des hommes que l'on connoit moins encore. Elles étudieront cependant la Nature sur leur chemin; souvent elle sera interprétée par des hommes simples; & elles auront lieu de reconnoître par ces observations, que dans les choses qui tiennent au bonheur de l'humanité, il ne faut pas trop accorder à ce qu'on nomme *la Science*.

D'INTRODUCTION. xix

Je me suis donc flatté, que ceux qui aiment les beautés de la Nature, voudront bien, en faveur des efforts que j'ai faits pour en peindre de genres peu communs, me lire sur l'objet Physique qui les accompagne, & qui dans le fond en est la source. J'ai osé espérer aussi, que ceux qui chercheront dans ces Lettres les objets d'Histoire naturelle & de Physique, ne dédaigneront pas de donner quelque attention aux exemples multipliés que j'y apporte de l'harmonie qui règne dans la Nature entre le moral & le physique & qu'en faveur de quelques pas dans la Science qu'ils aiment, ils me pardonneront d'avoir entrepris de montrer, que cette Science peut être trompeuse, & qu'elle le devient surtout, quand

xx PREFACE, SERVANT

s'écartant de son but & de son origine, elle veut placer l'Homme plus haut ou plus bas qu'il ne l'est réellement, en cherchant quelle est sa place par des spéculations dont les principes n'ont rien de stable.

L'histoire de la Terre est l'objet général que je traite: & dans quelque vue qu'on l'étudie, on ne fauroid en séparer l'*Histoire de l'Homme* sans risquer de tomber dans l'erreur. C'est du moins ce qui m'a paru dans toutes mes recherches: j'ai trouvé entre ces deux *Histoires* des rapports qui m'ont frappé & très souvent dirigé.

C'est là peut-être une nouvelle manière d'envisager la *Terre*: aussi me suis-je vu borné plusieurs fois

D'INTRODUCTION. xxi

à faire naître les idées par les mêmes voyes qui les ont produites dans mon esprit. Il a donc fallu que je traitasse mon sujet en quelque sorte à ma manière, que je fisse l'Histoire de mes remarques, afin qu'elle fût indépendante des remarques elles-mêmes, & qu'on pût juger d'où je partois. Je voulois aussi que mes vues fussent bien manifestes; afin que ceux qui ne les approuveroient pas, fussent avertis de se défier & de ne me passer rien d'essentiel. En un mot, j'ai moins eu dessein de persuader d'abord, que de faire penser. Car si le système général que j'expose a quelque fondement, les conséquences qui en découlent sont importantes pour tous les hommes: si donc je réussis à fixer l'attention sur les objets qui le con-

xxii PREFACE, SERVANT

cernent , j'aurai rempli mon but.

Cet ouvrage ne doit donc être considéré que comme un Canevas, sur lequel j'ai tracé les lignes fondamentales; c'est - dire les principes qui m'ont paru appartenir à une Cosmologie solide ; tant ceux qui tiennent à la Physique générale, que l'on connoit , mais qu'on oublie quelque fois, que ceux moins connus qui résultent des phénomènes. J'y ai indiqué des vues, des routes de recherches, dans lesquelles je me suis avancé aussi loin que mes provisions ont pu me le permettre. Et si , pour ne pas entrer dans des détails trop fréquents , je n'ai pas toujours marqué les lacunes des observations , ou le degré précis de probabilité des conjectures,

D'INTRODUCTION. xxiii

du moins je n'ai jamais rempli les vides par mon imagination, ni posé comme certain ce dont je ne me croyois pas sûr.

C'est en montrant pour quoi je n'avois pas été satisfait des systèmes qu'on avoit imaginés jusqu'ici pour expliquer l'état actuel de la Terre, que j'ai exposé ces principes Cosmologiques, qui me paroissent des pierres de touche pour tous les systèmes sur cet objet. En cela je n'ai cherché qu'à établir d'une manière plus frappante des vérités ou propositions générales, & nullement à critiquer les Auteurs. Car je suis convaincu que rien ne nuit plus aux progrès de la vérité que cette dernière voye. Les argumens *ad hominem*, ceux par lesquels on dé-

XXIV PREFACE, SERVANT

voile les contradictions d'un Auteur, nuisent souvent moins à l'*homme* attaqué, qu'à la vérité elle-même, qui s'éclipse dans la dispute. Et l'on n'expliqueroit pas aisément pourquoi les argumens de cette trompeuse espèce ont si souvent le dessus, si l'on ne remarquoit dans la Société, qu'en effet les disputeurs ont souvent l'*homme* en vue plutôt de la chose, & que le Public ne connoit presque la chose que par les disputeurs.

J'ai donc cherché à réduire les systèmes à des classes, & je n'ai fait mention des Auteurs que lorsqu'ils ont eu des systèmes bien particuliers, & qui pouvoient en même tems me donner lieu d'établir des vérités de fait, ou des propositions, propres à

D'INTRODUCTION. xxv

fermer quelque route trompeuse, ou tendantes à ouvrir celle qui me paroît conduire au but.

A l'occasion de systèmes que quelques Faits seulement auroient détruits, je me suis souvent arrêté à des reflexions générales sur les avantages & les dangers de l'esprit de système, & sur les règles qu'on doit suivre quand on veut s'y livrer: cette forme m'ayant paru plus intéressante, que de simples discussions d'objets particuliers d'Histoire Naturelle. Mais comme il est plus aisé de parler de préceptes que de les suivre, je fournis peut - être aujourd'hui des armes contre moi. Cependant je les laisserai subsister, & précisément parce qu'elles m'exposeront davantage. Je ne cherchois certai-

XXVI PREFACE, SERVANT

nement que la vérité; mais sans doute que j'aimois à la voir dans ce qui flattoit mes idées favorites. Il peut donc être utile de m'appliquer, ce que probablement j'aurai dit quelquefois des autres sans songer à moi.

Je compte cependant de trouver dans mes Lecteurs, des aides comme des critiques: & j'avouerai même que je ne suis pas sans espérance que des faits déjà observés, mais que j'ignore, ne puissent me favoriser. Ils ne sont peut-être pas regardés comme importans, parce qu'ils n'appartiennent encore à aucun système, mais quand la Théorie renfermée dans ces Lettres sera connue, elle les fera remarquer. Je l'ai déjà éprouvé bien des fois

d'INTRODUCTION. xxvii

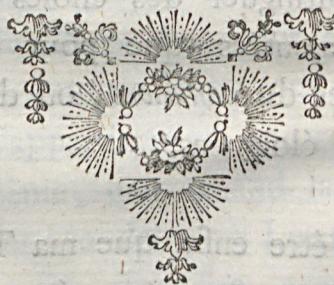
depuis qu'elle est fixée: elle s'est étendue même à des objets auxquels je ne songeais point, & elle semble promettre d'en embrasser d'autres. J'ai eu soin de marquer ces pierres d'attentes.

Peut-être aussi que quelque partie de cette Théorie se trouvera défectueuse, sans que par là ses fondemens soyent détruits. C'est par cette raison que je me suis attaché à les faire bien connoître, & à les distinguer des choses que je n'y ai ajoutées que pour donner des idées du *comment*, ou des causes plus éloignées.

Peut-être enfin que ma Théorie elle même sera trouvée vicieuse. Car tant qu'on ne connoit pas

xxviii P R E F A C E, &c.

tous les phénomènes, on ne tient que des probabilités; & je suis sûrement bien éloigné de les connaître tous. Cependant, même dans ce cas, je ne regretterai point mon travail: il auroit servi à faire manifester des Phénomènes, ou des principes importans, que j'ignore; & il montreroit au moins qu'on doit observer & réfléchir longtems avant que de rien affirmer sur ce grand objet.



L E T -



LETTRES SUR L'HISTOIRE DE LA TERRE.

I. PARTIE,

Introduction aux *Montagnes*, & premier coup d'œil sur leurs *Habitans*.

LETTRE I.

Voyage de Lausanne à Sion en Valais :

* * *

LAUSANNE le 30 Septembre 1774.

MADAME

TE compte que j'ai eu l'honneur de rendre à VOTRE MAJESTE de notre voyage jusqu'ici, n'a été proprement qu'un itinéraire. Des routes continuellement battues & si souvent décrites, semblent n'offrir plus de sujet à des lettres,

I. Partie.

A

que par l'intérêt qu'on prend aux voyageurs. Ce n'est pas que je n'aye fait dans ces routes quelques remarques que je crois utiles; mais elles tenoient à un trop grand ensemble, pour qu'il m'eût été possible de les communiquer à VOTRE MAJESTE sans de longues explications. Cependant je ne les perds point de vue: je prévois même qu'elles trouveront leur place dans la suite des Lettres que VOTRE MAJESTE m'a permis de lui adresser. Depuis que nous sommes établis ici, nous avons entrepris des courses plus intéressantes: le sanctuaire des Montagnes a commencé à s'ouvrir pour nous; il y a beaucoup à voir, à sentir & à lire: peut-être que de si grands objets m'inspireront. C'est par là seulement que je puis avoir quelque espérance de mériter l'honneur que VOTRE MAJESTE m'accorde.

Lorsque nous sommes arrivés dans ce Pays-ci, nous ne songions guère à de telles entreprises. Elles exigent de la force & du courage; il faut même désirer de voir, & on ne le desire pas toujours. Nous avons donc commencé à marcher au hazard autour de nous, & peu à peu le desir d'aller plus loin en a été la conséquence. Aucun lieu ne sauroit être plus intéressant par la beauté de ses aspects, que celui

que nous habitons. Nous logeons à *Mon-repos*, maison agréablement située sur le penchant de la Colline de *Lausanne*, à une petite distance de la Ville du côté de l'Est, où nous sommes entourés de vignes, de vergers, de prairies, mais surtout des points de vue les plus attrayans. Je ne décrirai pas ceux que l'on a du côté de *Genève*: il y a là des objets dont je ne pourrois peut-être parler qu'avec un cœur partial; & ce ne sont pas ces sentimens-là qu'on transmet le plus aisément, quoique souvent on se l'imagine. C'est d'ailleurs l'autre extrémité du Lac qui fait aujourd'hui l'objet de notre attention.

Au sortir de notre enclos, nous entrons dans le chemin qui conduit de *Lausanne* à *Vevay & Ville-Neuve*. Il est bordé de hayes, de murs & de bâtimens; en sorte que dans l'espace de quatre à cinq cents pas on n'a de part & d'autre, que des échappées de vues, & l'on se sent porté à avancer du côté de *Vevay*, où l'on aperçoit que l'horizon s'ouvrira. En effet à cette petite distance le chemin descend tout à coup très rapidement; & après une centaine de pas de plus, un sentier tourne à la gauche sur le penchant de la Colline. En y avançant on se dégage de tous les rideaux incommodes; un

mur sur lequel on peut s'asseoir commodément, fait du sentier une petite terrasse au-dessus des vignes; & du côté opposé, la Colline s'élève encore fort haut.

Je ne fais s'il y a sur la Terre un point de vue plus beau que celui qu'on a de cette terrasse. Mais comment le décrire à VOTRE MAJESTE! Je lui dirai bien, que la terrasse elle-même est située sur l'un des côtés d'un charmant vallon, qui seul, par la variété & l'agréable ensemble des objets qu'il renferme, contenteroit les gens les plus accoutumés aux beaux points de vue: que ce vallon va aboutir à un Lac peu distant, dont les eaux sont du plus bel azur, & d'un azur varié par toutes les différentes teintes que les caprices des vents & les diverses positions des nues, des côtes & du soleil, peuvent produire; que ce Lac, dont la plus grande partie est derrière nous, s'étend cependant encore six lieues de ce côté là: que le bassin qui le renferme, rassemble dans sa bordure tout ce que les lieux les plus pittoresques offrent de plus doux & de plus piquant tout à la fois; que des Côteaux cultivés s'élèvent en amphithéâtre sur la gauche; que les rochers les plus variés s'entassent jusqu'aux nues sur la droite; que les coupures de part et d'autre ouvrent des passages à

la lumière, ou produisent de fortes ombres; que les nuages y roulent, en sortent, se répandent aux environs, grossissant ou s'évanouissant à la vue même de l'observateur; que ces rideaux mobiles couvrent & découvrent les objets; reçoivent la lumière & l'interceptent; que quelques ruisseaux réfléchissant ou absorbant cette lumière, ressemblent en certains momens à des veines d'argent poli, puis à de la neige, qu'ensuite ils disparaissent dans l'ombre de leur lit. Je pourrois encore dire mille autres choses, mais tout cela ne seroit que des mots; & les objets seuls sont sûrement capables de faire naître le sentiment. Que dirois-je surtout qui pût ressembler à l'effet que produit au milieu du tableau, l'extrémité de ce Lac magique! Comment exprimerois-je ce que l'œil y cherche sans cesse avidement, sans pouvoir décider ce qu'il voit! C'est delà que vient le Rhône; on le fait, & cette connoissance aide l'imagination. On conçoit qu'il doit circuler dans des vallées; on sent donc que si la vue se perd peu à peu dans cet espace, c'est que les objets s'éloignent de plus en plus: mais comme en même tems leur grandeur réelle augmente, les contours de la masse tromperoient, sans la dégradation de lumière. Une vapeur, si légère qu'elle est impalpable quelquefois à trois lieues

de profondeur, s'épaissit cependant enfin par l'augmentation de la distance. Les objets les plus lumineux & les plus sombres s'assoublissent, semblent perdre graduellement leur densité; on croiroit commencer à appercevoir le séjour des ombres: & si le jugement se taisoit, on ne sauroit se figurer qu'il y eût rien de solide dans cette région-là.

C'est par cette *vapeur* que le Peintre cherche à nous faire illusion dans ses paysages. Mais quand il a réussi jusqu'aux dernières limites de l'art, nous ne sommes point encore tentés de lui demander ce qui est au-delà de sa *vapeur*: nous sentons toujours l'art; tous les objets restent fixes; notre œil ne se promenant pas sur des distances réelles, ne varie point ses efforts, ne découvre jamais ni plus ni moins. Il n'en est pas ainsi dans la Nature: on veut découvrir toujours plus, & l'on réussit jusqu'à un certain point. Sans y songer on diminue l'angle des deux rayons visuels; on rapproche les rétines; on fait des efforts en un mot; on voit un peu plus, & ce plus fait désirer davantage; mais on est bientôt au bout des ressources de l'optique naturelle: on a senti par ses efforts que c'étoit la Nature elle-même; mais la Nature se tait. „Qu'est-ce donc que cet enfonce-

„ ment?" me demanda M^{lle} S.... „ C'est le
„ chemin qui conduit au Pays des merveilles....
„ Et comment y va-t-on?.... Par une route
„ aussi douce que celle-ci.... Quoi! dans ces
„ Montagnes!.... Oui, entre ces Montagnes...
„ Allons y donc.... Demain si vous le vou-
„ lez." Et nous partîmes en effet dès le lende-
main pour donner de la consistance à tous ces
objets, qui par leur éloignement l'avoient per-
due à nos yeux.

Les détails des bords du Lac furent les premiers qui subirent ce changement. La proximité nous faisoit appercevoir les plus charmantes plages, là où le Lac sembloit auparavant se terminer au pied des côteaux. Les petites coupures s'élargissoient; les vallons s'ouvroient & pénétraient dans le sein des Collines; les petits Clochers s'agrandissoient, & peu à peu de petites Villes se formoient autour; c'étoient ces intéressantes Villes de *la Vaux*, où régnent la gaieté & l'abondance. Tantôt suivant les bords de l'eau la plus pure, nous ne pouvions nous lasser de considérer ces petites vagues du Lac, qui semblent badiner avec le gravier. Tantôt traversant quelques rameaux des Collines, nous avions autour de nous les vergers les plus beaux, & au loin les plus

doux ou les plus grands aspects. En un mot, par la proximité, nous appliquions successivement le microscope à tous ces objets, qui depuis notre terrasse étoient admirables comme faisant un tout; & les détails nous ravissoient, comme ceux d'une aile de papillon ou de la tête d'une mouche.

Vevay plut extrêmement à M^{le} S. & avec raison. *Ville-Neuve* lui plut aussi. Nous y avions mis pied à terre, & le calme de l'air nous avoit engagé à nous promener le long du Lac. Le dîner nous attendoit à l'auberge, mais nous ne pouvions nous déterminer à quitter ces bords pour nous y rendre. Je vis une galerie de bois fort propre, & une bonne femme qui y travailloit.
,, Et bien dînons-là," dis-je à M^{le} S., ,, Quoi,
,, connoissez-vous cette femme?.... Moi? point
,, du tout; mais je suis sûr que sa galerie est à
,, notre service.... Je ne veux pas en courir
,, l'événement.... Il n'y a point d'événement à
,, courir; cela est tout simple. Ne voyez-vous
,, pas que c'est une bonne femme?.... Je ne
,, puis pas le distinguer d'ici.... J'ai tort! J'ai
,, tort! Je ne pensois pas que vous n'aviez
,, point encore eu assez d'occasions de connoître
,, les gens de la campagne. Allons donc à
,, l'auberge."



Après dîner nous quittâmes le Lac, & nous commençâmes à entrer dans les vallées. Celle qui de *Ville-Neuve* conduit à *Bex* & où coule le Rhône, est une des plus riantes qu'on puisse voir. Le pied des Montagnes est tout tapissé de vignes, de vergers ou de bois; les champs, les taillis & les prairies couvrent le fond, & tout y respire l'abondance.

Dans les environs de *Bex*, les Montagnes commencent à s'élever & à porter fort haut des Pics qui sont déjà couverts de neige. Ce fut là que M^{me} S. commença à admirer. Cette masse vague se détaille, s'agrandit, se perce; on voit l'origine des grandes vallées; on traverse les lits des torrens fougueux, qui semblent travailler à combler le Lac par les débris des Montagnes qu'ils démolissent. Les rochers roulés dans les pentes, annoncent ce que deviendront ceux qu'on voit suspendus de toute part. On n'ose presque se réjouir de l'aspect riant des val- lons, dans la crainte de leur ruine totale.

Nous sejournâmes un jour à *Bex*, & nous l'employâmes à visiter des *Salines* qui sont dans la Montagne. On y cherche, en poussant des galeries dans le sein du rocher, la *masse de sel*, où une source d'eau prend, en y passant, celui qu'elle charrie, & qu'on en tire à grands

fraix. Le rocher montre en quelques endroits des veines de *sel*, qui font espérer qu'on trouvera cette *masse*. Du *sel marin* dans les Montagnes! Voilà un grand objet d'attention. Habillés en Mineurs, nous parcourûmes ces galeries; & je vis par ce premier essai, que les difficultés n'arrêteroient pas M^{lle} S.

A quelque distance de *Bex* les Montagnes se rapprochent peu à peu, & forment enfin un défilé, qui, entre voisins soupçonneux, feroit hérissé de Forteresse. Mais il sépare les *Suisses* des *Valaisans*, qui partout se tendent la main. Il n'est donc hérissé que de rochers, qui de part & d'autre s'élèvent à perte de vue; & le *Rhône* retrécî se précipite entre-deux, passant avec fracas sous un pont fait d'une seule arcade. Les eaux de ce fleuve sont ici, ce qu'elles sont dans presque tous les fleuves qui n'ont pas passé dans des Lacs; c'est à dire plus ou moins troubles. Aussi distingue-t-on l'eau du Rhône dans le Lac à sa couleur pendant un trajet assez long: c'est une langue d'un gris terne qui coupe le plus bel azur. Mais le limon se dépose; & par ces dépôts la plage s'étend: il se forme là & là des marais, qui peu à peu se comblent. C'est ainsi que quelques Physiciens ont conçu que nos Montagnes furent autrefois formées sous les eaux de la Mer.

Ce Pont sur le Rhône s'appelle le *Pont de St. Maurice*. Dès qu'on l'a traversé, on entre dans le Bourg de ce nom & en même tems dans le *Bas-Valais*. Cette partie du Pays est sujette de la République.

Au sortir du Bourg de *St. Maurice*, on a l'un des plus singuliers spectacles que les Montagnes fournissent à leur pied. Le Rocher est coupé à pic en forme de croissant d'une vaste étendue, & à une hauteur fort grande. La Montagne est de pierre à chaux arrangée par couches, qui donnent à ce croissant la forme d'un amphithéâtre. Au milieu de la hauteur vers le fond, est un joli hermitage, qu'on prendroit de loin pour une maison de cartes suspendue au rocher, comme une cage contre un mur. Cependant il règne devant cet hermitage une petite terrasse & le long de la couche sur laquelle il repose, on a pratiqué un chemin assez large pour monter avec aisance. Ce chemin & la terrasse disparaissent depuis le bas.

A quelque distance de *St. Maurice* nous jouissons d'un autre spectacle qu'offre souvent le pied des grandes Montagnes. C'est une très belle Cascade qu'on découvre de fort loin, & au pied de laquelle le grand chemin vient passer. Lorsqu'on voit ces objets pour la première fois, ils

ont quelque chose de fort majestueux. Le grand étonne en tout genre.

Nous vîmes de là dîner à *Martigni*, autre Bourg du *Bas-Valais*, où nous commençâmes à remarquer une chose qui fait peine à voir. C'étoit un grand nombre de gens *goûtreux*, & portant plus ou moins sur leur physionomie l'empreinte de l'imbécillité. Dès que ces tristes objets nous eurent frappés, il se répandit une teinte sombre sur presque tous les autres. Sans cette circonstance, le chemin de *Martigni* à *Sion* Capitale du *Valais*, qui serpente dans une belle vallée, nous eût paru extrêmement intéressant. Mais malgré la résolution que nous prenions de tems en tems de détourner nos regards de dessus les hommes, pour ne nous occuper que de leur demeure; nos yeux ne pouvoient s'empêcher de les chercher: ce qui nous rendoit de plus en plus incapables de songer à aucune autre chose. Nous vîmes plusieurs de ces *Crétins*, espece d'idiots qui vivent comme des moutons; car ils ne sont pas plus à craindre. Pauvres Etres en apparence; mais qu'au moins, pour leur bonheur, leurs parens regardent comme des objets de bénédicience que Dieu leur envoie: ensorte qu'il n'y a point d'exemple qu'ils soient mal soignés.

Quelque consolante que soit cette idée pour ceux qui les considèrent, leur vue, celle même de la plupart des habitans, répand peu à peu dans l'ame une sorte de langueur décourageante. Le plaisir auquel nous nous étions attendus, & dont nous avions commencé de jouir, nous échappaient; & en arrivant à *Sion*, nous prîmes la résolution d'en repartir dès le lendemain matin, pour revenir dans un Pays, où l'aspects de l'espèce humaine ne détruit pas le plaisir qu'on reçoit par les objets qui l'environnent.

Cette résolution cependant ne subsistoit déjà plus chez moi le lendemain. Les objets de la veille s'étoient affoiblis, & avoient fait place à ce que je connoissois presque partout ailleurs des habitans des Montagnes. Mais elle subsistoit chez M^{le} S. Ainsi notre départ fut ordonné. Cependant je l'invitai, tandis qu'on s'y préparoit, à venir au haut du rocher sur lequel la Ville de *Sion* est bâtie.

Ce rocher s'élève isolé au milieu de la vallée; la Ville en occupe la partie du sud, mais son sommet la domine. Quand nous y montâmes l'air étoit parfaitement calme & serein; & comme c'étoit encore assez de bonne heure, la chaleur du soleil faisoit plaisir. Ce rocher se termine en une petite esplanade, couverte

du gazon le plus odoriférant, & toute entourée de banquettes naturelles, sur lesquelles on peut s'asseoir très à son aise.

Il n'est aucun changement de décoration dont on soit aussi frappé au théâtre, que M^{me} S. le fut en arrivant au haut de ce rocher. Son intention avoit été de n'y rester que quelques minutes & presque par complaisance. Elle commença par s'y asseoir, comme pour se reposer, puis elle admira. Le peu de froid qu'elle avoit contracté en passant dans les rues, faisoit place à la chaleur la plus douce; & dans quelque lieu qu'elle jettât les regards, elle ne pouvoit qu'à peine les en détacher.

En parcourant cet horizon extraordinaire, je découvris un objet, qui réveilla aussitôt dans mon esprit mille idées intéressantes, & m'agitâ même si fort, que M^{me} S. toute surprise, me demanda avec précipitation, ce que c'étoit donc que je regardois? „ Voyez-vous cette eï,, me blanche qui s'élève au-dessus de ces Mont,, tagnes?....” Et puis continuant comme si elle eût du me comprendre; „ c'est,” lui dis-je, avec une vive expression de joye, „ c'est „ le *Glacier de Buet!*....” Et bien le Glacier de „ Buet?.... Eh! c'est l'observatoire des pro- „ diges! Que n'ai-je un Char volant pour vous y

, transporter! vous ne diriez pas alors si froidement, *Et bien le Glacier de Buet?*"

Il fallut en venir aux explications; & je lui donnai une petite esquisse de ce que j'ai raconté à ce sujet dans un livre de Physique qui n'est pas fait pour les Dames; ainsi je ne devois pas être surpris que M^{le} S. ne connut pas mon *Glacier*, ce lieu, l'un des plus extraordinaires, d'où l'on puissé voir un monde de choses extraordinaires. Je lui parlai donc des *Glaces* immenses qui couvrent les Montagnes du centre de la Chaîne des Alpes; glaçés que l'on voit de là sous soi & autour de soi jusqu'à une distance qui n'a de bornes que celles de la vue.

La description que je lui en fis produisit sur elle un grand désir de les voir; mais il falloit la tranquilliser sur les habitans des Montagnes. Je lui parlai donc alors de ceux que mes courses dans ces lieux-là, m'avoient donné occasion d'observer.

Presqu'au pied du *Buet*, du côté par où nous le voyions alors, est une agréable vallée qu'on nomme la *Valorsine*, dont les habitans peuvent être rangés parmi les plus belles races humaines. Je me rappelle encore avec le plus grand plaisir, un spectacle délicieux que j'y eus il y a

vingt ans. Je passois dans cette Vallée avec mon frere, trois Anglois & nos domestiques, ce qui faisoit une cavalcade pour ces lieux où l'on n'étoit pas encore accoutumé à voir tant d'étrangers à la fois. Le jour étoit une fête de *Notre-Dame*, & le moment, celui où l'on sortoit de l'Eglise. Nous passâmes au milieu de tous les habitans de la vallée, qui s'étoient rassemblés pour chommer la Fête. Notre cortège fit tourner vers nous tous les visages. Je n'ai jamais rien vu de plus réjoui ni de plus réjouissant. Toutes les femmes étoient robustes & jolies, & les hommes, sur qui peut-être nos regards ne se portoient pas alors avec la même attention, ne déparoient pas au moins ces groupes.

Cette belle population que l'on trouve très-fréquemment dans les *Alpes*, est une preuve que l'imbécillité & les autres défauts qu'on y remarque aussi quelquefois, ne sont point dus aux eaux des neiges & des glaces fondues, comme l'ont cru quelques Physiciens; ni aux grandes oppositions du froid & de la chaleur; non plus qu'à la nature des alimens, ou à la subtilité de l'air; car toutes ces circonstances leur sont plus ou moins communes: mais que très probablement, la cause de ces différences est dans la na-



nature des eaux. Les eaux les plus transparentes sont souvent les plus à craindre; car on en voit d'aussi claires qu'il soit possible, & qui cependant forment de tels amas de *tuf*, qu'il en résulte enfin des failles considérables sur les faces des Montagnes. Et presque par tout où j'ai vu ces *gôltes* & cette imbécillité, j'ai remarqué que les eaux laissoient de tels dépôts, ou qu'elles charioient un sable extrêmement fin. Celles de la vallée de *Sion* en sont un exemple; nous en remarquions même de notre observatoire un effet très singulier. La plupart des ruisseaux dont on arrose les prairies, élèvent leur lit dans toutes les ramifications par lesquelles on les divise; & les prairies vues ainsi de haut, ne ressemblent pas mal au côté inférieur des feuilles d'arbre, où les *nervures* sont en relief.

Les habitans de la *Valorsine*, & ceux même des vallées voisines qui appartiennent au *Valaïs*, sont tous aussi laborieux & industriels qu'ils sont beaux. Ils vont chercher des substances fort loin, & dans les lieux les plus escarpés. Ce sont eux, par exemple, qui profitent des pâturages élevés, dont les environs du *Glacier de Buet* abondent. Cette Montagne, qui chez eux porte le nom de *la Mortine*, n'est

I. Partie

B



pas dans leur Paroisse ; mais comme ils ont moins de peine à y atteindre que les habitans de la Vallée de *Sixt* à qui elle appartient, ils s'arrangent avec eux par quelque rétribution. J'ai vu de l'un de ses sommets, leurs troupeaux de moutons répandus sur ces pâtures. En plusieurs endroits il restent seuls, & on ne vient les chercher qu'à l'entrée de l'hiver.

Ces tableaux de Montagnards plus heureux, diminuèrent l'impression que M^{le} S. avoit reçue de ceux que nous avions observés la veille; qui tous cependant nous avoient parus bons, doux & même sans empreinte de malheur sur leur contenance; quoique certainement on ne pût y lire ni la santé, ni le bonheur.

Ce caractère de bonté accompagne partout les hommes simples; & les habitans des Montagnes sont dans cette classe au premier rang. Comme nous allons probablement les visiter de plus près, j'ai fort à cœur que VOTRE MAJESTE Elle-même les connoisse d'avance. Je prendrai donc la liberté de Lui en rapporter un trait, que le *Glacier de Buer* me rappella, & que l'idée seule de bonté me retracera toujours.

En l'année 1772. je montai pour la seconde fois sur le *Glacier de Buet*, avec mon frère & un autre de mes compatriotes (a), pour y faire des observations avec cet *Hygromètre* que VOTRE MAJESTE a bien voulu honorer d'une place dans son appartement. Sur la foi de nouveaux guides, nous avions pris une route différente de la première : ils avoient prétendu qu'elle seroit meilleure & plus courte, que celle par où ils favoient que nous y étions arrivés après quatre tentatives différentes.

Le premier avantage qu'on avoit attribué à cette nouvelle route, étoit de pouvoir passer la nuit beaucoup plus haut dans la Montagne, & d'avoir par conséquent moins de chemin & de fatigues à effectuer dans un même jour, pour se rendre au *Glacier* & en revenir.

Le nom du petit hameau où nous devions trouver ce gîte, est *Anierne*: il est fort élevé en effet, car sa hauteur est d'environ 690 toises au-dessus du Lac de Genève. A cette hauteur-là, il ne croit déjà plus d'arbres; il faut y monter tout le bois à brûler & à bâtir: on ne peut

(a) M. le Ministre *Dentan* qui a déjà donné une relation abrégée de cette aventure, dans celle qu'il a publiée du voyage même.

done pas y établir des demeures habituelles. Aussi les maisons *d'Anterne* ne sont-elles proprement que des huttes, formées par de petits murs de pierres arrangées sans mortier, qui n'ont pas plus de trois ou quatre pieds de haut dans les faces où les pentes du toit se terminent, & où les gens qui les bâtissent ne viennent passer qu'environ deux mois de la plus belle saison.

La veille de notre expédition au *Buet*, nous n'arrivâmes qu'à la nuit, & par un sentier très scabreux, dans la vallée *d'Anterne*, que nos guides, malgré leur prétendue habileté, nous parurent très peu connoître; car ils nous firent errer fort longtems avant que nous pussions découvrir aucune habitation. Cependant nous n'avions point d'inquiétude; l'air des Montagnes a cette propriété salutaire, qu'il répand une sorte de calme, dans tous les organes, laissant l'ame jouir fort tranquillement d'elle-même.

Enfin nous apperçumes de loin une petite lumière, vers laquelle nous nous dirigeâmes en marchant tout droit devant nous, quoiqu'au travers de petits ruisseaux dont le gazon étoit entrecoupé; & nous arrivâmes ainsi à la hutte d'où partoit la lumière. Quelques femmes seule-

ment y étoient rassemblées autour d'un feu. Car dans ces pâtures élevés, les femmes restent presque toujours seules; les hommes sont assez occupés dans les vallées. Elles témoignèrent de la surprise, mais nul effroi, de voir arriver cinq hommes. Nous demandâmes l'hospitalité, & elle nous fut accordée sur le champ de l'air le plus naturel. Plusieurs de ces femmes se retirèrent chez elles, & il n'en resta que deux, qui étoient les maîtresses de la maison. Tout ce qu'elles avoient nous fut offert; ce n'étoit que des laitages; mais c'en étoit assez pour nous, & nous soupirâmes fort bien.

Outre les expériences sur l'*humidité*, j'avois eu intention d'en répéter sur la *chaleur de l'eau bouillante*; & j'avois apporté pour cet effet tout mon attirail, dont un Thermomètre, construit exprès, faisoit la principale partie: Thermomètre précieux, parceque son Echelle avoit été formée par un grand nombre d'observations longues & pénibles, faites depuis le bord de la mer, jusqu'au *Buet* même. La Cabane n'offrant pas beaucoup de commodités, il fallut m'établir sur le bord d'un mur pour faire mon expérience; mon réchaud y étoit placé, l'eau bouilloit, j'étois occupé de mon observation. Je ne fais

quoi ébranla le mur, le réchaud trébucha : je regarde avec émotion mon Thermomètre . . . Il étoit cassé ! Je fis un cri qui ébranla la Cabane. C'étoit un reste d'air de la plaine qui sortoit de mes poumons : l'instant d'après je ne respirai plus que celui de la Montagne.

Mes Montagnardes furent aussitôt auprès de moi avec la sollicitude la plus tendre. Je ne puis rapporter à V. M. leurs expressions dans leur langage ; elles revenoient à me demander avec le plus sincère empressement ce qui m'étoit arrivé. „C'est fini mes bonnes femmes”, leur dis-je ; & je rempaquetai mon attirail. Nous nous couchâmes ensuite sur des herbes sèches étendues entre le feu & le grabat de nos hôtesse, dont nous ne voulûmes absolument pas les priver.

Nous partîmes *d'Anterne* le lendemain matin pour nous rendre au *Buet*, qui se trouva bien plus éloigné que ne l'avoient imaginé nos guides, car nous demeurâmes huit heures à y arriver. Il est vrai qu'il y a trop d'obstacles pour se hâter dans de telles routes ; je ne parle pas des difficultés seulement, mais des beautés. Notre compagnon de voyage étoit botaniste, & nous jouissions, mon frère & moi, du plaisir de l'entendre classer, ce que nous n'avions qu'admire

autrefois. Mais il admira bientôt lui-même ; & ses yeux se tournèrent rarement vers les plantes, quand après avoir surmonté le rideau qui nous couvrait la chaîne des hautes *Alpes*, il se vit tout à coup en face du *Mont-blanc*, & de tous ces Pies glacés qu'il n'avoit encore vus que de trop loin ou de trop près. Nous donnâmes donc souvent à l'admiration un tems que des voyageurs n'auroient employé qu'à faire route; ainsi peut-être fûmes nous de mauvais juges de la distance.

Arrivés au *Buet* il fallut observer, se reposer, admirer encore; & nous en serions partis bien plus tard, si nous n'avions vu s'assembler des nuages qui venoient s'emparer des gorges où nous devions passer au retour. On descend ordinairement plus vite qu'on ne monte; mais il n'en est pas toujours ainsi parmi les rochers : car souvent il faut descendre à reculons, afin de pouvoir se retenir avec les mains, tandis qu'on assure ses pieds: en quelques endroits même j'eus lieu de me consoler, de ce que nous n'avions plus avec nous l'attirail *Thermométrique*. Quand l'obscurité vint à se répandre, nos pas furent encore bien plus ralentis; tellement qu'enfin il nous manqua du tems & la nuit fut complète avant que nous fussions rentrés

dans les routes battues. Et quelle nuit ! Le voile épais qui en avoit accéléré le retour, renfermoit tous les ingrédients de la tempête, & nous nous trouvâmes comme dans son foyer. Tout à coup le tonnerre éclata sur nos têtes ; la grêle & la pluie furent versées à pleins feaux, & l'orage nous menaça souvent avec fureur de nous précipiter comme elles dans la Vallée.

En ce moment il étoit si pleinement nuit, que nous ne nous voyions plus ; je ne dis pas les uns les autres, mais chacun soi-même. Cependant ce n'eût été rien si nous avions été bien conduits. Mais nos guides perdirent le chemin, & ensuite la tête ; & ce fut à nous à guider, car nous avions plus de sens-froid. Nous n'appercevions de la Montagne que l'appui qu'elle donnoit à nos pieds : c'étoit là toute notre ressource ; il falloit conserver cet appui en tâtonnant. Un bâton à la main nous nous hazardions à fonder notre route, nous exhorteant sans cesse les uns les autres à prendre garde de ne remuer jamais le pied sans avoir assuré sa place avec le bâton. Dans ces ténèbres en un mot, nous marchions sans autre connoissance de notre route, si ne n'est qu'à chaque pas nous nous trouvions un peu plus bas ; & que

si nous étions assez heureux pour n'en faire point de trop brusques, tous ces pas additionnés nous meneroient enfin dans la Vallée d'Anterne.

De tems en tems il se présentoit des bandes de rochers à descendre; à un pied de distance le bâton ne trouvoit point d'appui; il falloit alors se coucher par terre, s'onder, juger si l'on pourroit se glisser sans accident. A chaque succès nous reprenions courage; & c'étoit nous approcher du danger de plus en plus; car nous avions été peu à peu entraînés dans les bords du lit d'un Torrent, qui tout à coup fait une cascade dont nous nous approchions sans en rien savoir. Le bruit des eaux qui s'y rassemblent, tout terrible qu'il eût été dans le calme, ne pouvoit pas nous avertir au milieu du fracas épouvantable de la tempête. Nous le fûmes par un cri... *Ah! qu'est-il arrivé!* m'écriai-je.... *Je suis tombé*, répondit mon frère, d'une voix altérée..... Quel ne fut pas notre effroi? jusqu'à l'instant qu'au moins où il put ajouter; *Graces à Dieu ce n'est rien.... Mais gagnez la gauche! Il y a ici du danger.* Il sentoit une pente très glissante qui l'entraînoit vers la droite; c'étoit tout ce qu'il pouvoit découvrir. Nous fîmes donc ce que nous pûmes pour gagner la gauche; & bientôt nous

trouvâmes une nouvelle bande de rochers que nous n'eûmes pas le tems de sonder comme nous l'avions fait des précédentes; elle étoit de pierres feuilletées, & en y arrivant nous tombâmes aussi mon compagnon & moi; la pierre nous manqua sous les pieds. La chute ne fut pas grande; mais ce *je ne fais quoi*, qui donne des palpitations, & qui est plus prompt que la foudre, préceâda la certitude que ce ne feroit rien; & je sentis fort bien ce qu'est une chute qui finit avec la vie. Quant à nos guides, nous ne favions point dans ce moment ce qu'ils étoient devenus.

Etendus tous trois sur un ravin dont nous appercevions la pente rapide, nous demeurâmes quelques instans sans aucun but que celui de ne pas remuer; & pendant ce tems mon frère exécutoit à tâtons sur lui-même une opération de chirurgie. Après qu'il fut revenu de sa première émotion, sentant une douleur à la main droite, il y porta l'autre main, & trouva le quatrième doigt entièrement renversé à la seconde articulation. Il l'empoigna & le remit avec force. Le doigt & la main enflèrent aussitôt & il y ressentit toute la nuit de vives douleurs. Qu'eût-ce été, sans sa promptitude à le remettre à sa place!

Pendant notre stupeur les éclairs nous montrèrent quel danger nous venions d'éviter. Nous étions sur l'un des côtés de la Cascade : quelques pas de plus sur la droite, & nous nous serions brisés comme l'eau. Ces éclairs, qui de tems en tems nous éclairoient, augmentoient encore notre risque. Nos yeux vivement frappés de la lumière subite qu'ils répandoient sur les objets, portoient des clartés trompeuses par tout où nous tournions la tête : si dans cet instant ils avoient vu un rocher, ils en transportoient peut-être l'image sur un creux. Enfin tout étoit péril ; nous le sentîmes, & nous nous déterminâmes un moment à subir patiemment la tempête ; & toute la nuit s'il le falloit.

Si les situations donnent du coloris aux choses, combien la notre ne dût-elle pas embellir la scène qui ne tarda pas à se passer. V. M. en la lisant, ne s'étonnera point de ce que j'ai tenté de la lui décrire ; c'est pour moi en jouir de nouveau. Dans notre terrible détresse, nos bonnes femmes *d'Anterne* revinrent à notre esprit. Nous conjecturâmes que nous avions au-dessous de nous leurs Cabanes ; & réunissant nos voix nous poussâmes des cris. Bientôt après nous reçumes de l'aide dans cette tenta-

tive; nos guides nous entendirent, & firent retentir à leur tour des cris qu'on peut nommer les *cris des Montagnes*: car Mr. Rousseau a fort bien remarqué, que les Bergers acquièrent des voix sonores, par la nécessité de se faire entendre de loin. A ces cris réitérés, parut dans le fond de la nuit, *une petite lumière!* Mon cœur palpite encore quand je me rappelle ce moment. Nous étions donc entendus! Alors nos cris redoublèrent, & l'espérance de sortir du péril, succéda bientôt à la résolution de souffrir pour l'éviter. La petite lumière à laquelle nous appercevions quelque mouvement, disparut; mais pour reparoître ensuite plus grande. Elle s'agrandit même si fort, qu'elle fit percer la clarté jusqu'à nous. Attentifs à ce bienfaisant météore, nous ne fimes d'abord que le contempler avec émotion; mais enfin il nous découvrit lui-même sa cause. Des anges, sous la figure de Montagnardes, travaillaient à surmonter la nuit, malgré la pluie, la grêle & les vents. Un grand feu étant allumé, nous en vimes partir des flambeaux qui se dirigeoient tous vers le même côté de la Montagne, & qui se succédoient sans interruption à mesure que la pluie & le vent les éteignoient. Un cependant, plus grand que les autres, résista

à tous les efforts du vent & de la pluie, & s'éleva assez, pour que nos guides, qui enfin avoient repris courage, reconnoissent où nous devions aller. Nous remontâmes notre ravin sur la gauche avec assez de peine, & dirigés par la lumière que répandoit le grand feu, nous retrouvâmes celle du flambeau que nous avions d'abord perdu de vue. Et qui étoit-ce?.... Je ne suis point étonné de l'adoration des hommes ignorans pour les créatures bienfaisantes.... Notre hôtelle avoit tout bravé, pour venir à notre secours.

Nous arrivâmes enfin avec elle à l'endroit où elle avoit rassemblé ses voisines, pour avoir des bras & du bois: puisqu'il faut le monter dans ces vallées.... *Les pauvres gens!* dirent-elles toutes, en nous voyant arriver.... Et comme il pleuvoit très fort, elles se retirèrent. Elles se retirèrent?.... Oui; mais cela ne se voit que dans les Montagnes. Ailleurs chacune d'elles eût sans doute cherché à nous faire appercevoir qu'elle avoit été jusqu'alors exposée à la tempête, & qu'il lui en coûtoit beaucoup pour se procurer du bois.

Nous entrâmes donc dans la Cabane avec ses maîtresses seules. Je n'ai pas besoin d'expliquer à V. M. tout ce que firent encore pour

nous, des personnes qui avoient déjà tant fait : & pour Lui faire comprendre en même tems combien notre position fut heureuse, il suffit d'ajouter, que l'orage dura toute la nuit.

Le matin nous voulûmes *payer* nos hôtesse.... Ah ! que j'en ai honte !.... Elles refusèrent tout net. Cependant (car il faut encore que je l'avoue) ayant remarqué que l'une des deux étoit moins maîtresse que l'autre, je m'approchai d'elle, en sortant la main de ma poche. Ce n'est pas à sa honte que je vais rapporter ceci ; V. M. le comprendra bien, si je puis Lui peindre ce que je vis clairement dans la contenance de cette femme. L'humanité seule l'avoit engagée à nous servir.... Elle avoit été récompensée en le faisant.... L'idée *d'Argent* ne lui étoit pas venue.... Cependant un gros écu !.... Cet aspect répandoit sur son visage un petit sourire.... Mais être payée d'un service !.... Ce sentiment lui faisoit baisser les yeux.... Elle tendit la main, prit l'écu, & serrant la mienne, elle la secoua avec une expression particulière d'amitié, qui est le seul respect des Montagnards. Ils secoueroient ainsi la main d'une Reine. Cependant mon plaisir de voir cette femme contente ne fut pas pur ; car c'est ainsi que l'hu-

manité se corrompt; & quelquefois je me le reproche. Je me le reprocherois toujours, si *Anterne* pouvoit devenir un lieu fréquenté. Et ce n'est pas la réflexion d'un moment, je l'ai faite bien des fois en appercevant que l'on changeoit ainsi l'espèce de rétribution que les bonnes gens attendent.

Avec quels sentimens ne quittâmes-nous pas cette douce solitude! Je voudrois être capable de la peindre comme je la vois encore, avec ces rochers où nous faillîmes périr, & la Cabane de nos *Dames de bon secours*, dont je ferrois presque une Chapelle. Mais V. M. me permettra au moins de lui dire leur nom. Ce sont les *Fraret*, femme & sœur du nommé *Fraret de Passy*, petit Village du *Faucigny* dans la Vallée de *Salanche*. Leur nom ne ferroit pas célèbre dans les Montagnes pour de bons offices, ils y sont trop communs.

Ayant par ces récits réconcilié M^{le} S. avec les habitans des Montagnes, peu à peu l'idée de partir se dissipa. Nous appercevions en ce moment une large crevasse dans un rocher, au travers de laquelle passoit, avec la lumière, un Torrent qui couloit dans le fond. Je m'approchai de quelqu'un qui étoit venu prendre l'air sur notre esplanade, & je lui demandai ce que

c'étoit que cette ouverture, qui paroifsoit pénétrer fort avant dans la Montagne, & sur les côtés de laquelle étoit trace un sentier. „ Ce „ sentier, me dit-il;“ conduit à un hermitage. Un hermitage là! „ dit M^{me} S.,“ ne pourrions-nous pas différer de partir?... „ Sans doute, „ répondis-je, & si vous vouliez consentir que „ ce Monsieur vous tînt compagnie, je l'en „ prierois, & je descendrois au logis.”

Mr le Cap^e Sinder, c'est le nom de ce Monsieur qui nous avoit d'abord inspiré de la confiance, accepta très obligeamment de faire compagnie à M^{me} S., & nous offrit même de nous conduire à l'hermitage. J'allai donc ordonner qu'on se préparât, non plus à partir, mais à nous mener à l'entrée du défilé; & peu de tems après nous fûmes en chemin. Arrivés au lieu d'où la Rivière se dégorge, il nous fallut mettre pied à terre, car nous n'avions plus qu'un sentier assez étroit, qui pendant quelque tems suivoit la Rivière, & qui ensuite, en tournoyant, s'élevoit peu à peu contre une des faces du rocher.

Avant d'entrer chez l'hermite, nous nous assimes un moment pour prendre haleine sur une saillie d'où nous découvrions fort avant dans la Gorge, qui s'élargit assez vers le haut pour

favoriser partout la végétation. Que ce lieu est sauvage & solitaire! Il inspire vraiment le silence; & pendant long-tems nous ne fûmes point tentés de parler. On conçoit en le contemplant, que suivant les dispositions de l'esprit, ce peut être le séjour du désespoir ou des délices. Des rochers entremêlés de sapins, sombres eux-mêmes par la moussé qui les couvre, forment une variété de groupes intéressans ou tristes: le léger murmure de la Rivière & le chant des oiseaux, sont la plus attrayante harmonie pour les passions douces, ou un poison pour des cœurs troublés. Quant à notre Hermite, que nous visitâmes enfin, il n'entendoit rien à leur langage. Il étoit là, comme il eût été partout ailleurs, sans aucune émotion de l'ame: serein, parceque sa vigne, son jardin & sa quête, lui fournissent sa nourriture, & le roc creusé son habitation: il ne lui faut rien de plus; & ce n'est point philosophie; c'est tempérament. Il a le sourire de ses compatriotes; il est officieux comme eux jusqu'au bout de ses facultés; il croit bien à ses reliques; il les fait baisser quand on veut, mais si l'on ne veut pas il passe outre. En un mot son état nous parut fort heureux.

Mr. Sinder, avec qui nous pouvions sans ris-

I. Partie.

C

que d'application parler de cet air d'insensibilité de ses compatriotes, ne nous en parut pas frappé comme nous; tant est grande la force de l'habitude! Il favoit bien qu'ils étoient sujets à quelques maux; mais il nous dit qu'ils ne s'en apperçoivent guère eux-mêmes, puisqu'ils négligent ce qui pourroit les prévenir. Quelque soin sur le choix des eaux est d'après l'expérience, une précaution extrêmement utile; les gens au-dessus du commun y font attention & se garantissent par ce moyen. Le commun peuple n'y songe pas, & l'esprit de liberté qui règne dans le pays, empêche certaines mesures que le Gouvernement pourroit prendre pour eux. L'Etat est pauvre. Ses revenus, administrés avec économie, suffisent aux besoins journaliers; il faut des revenus extraordinaires pour les dépenses extraordinaires; & dans tous les Pays libres c'est la pierre d'achoppement. Est-ce préjugé? Est-ce sagesse? Il y a sans doute de l'un & de l'autre. Mais me trompé-je quand je pense qu'il seroit à souhaiter que les *Valaisans* eussent partout de bonne eau, fût-ce aux dépens d'un peu plus de pouvoir dans les mains de leurs Chefs?

Notre Hermite ou ses prédecesseurs, ont su s'en procurer dans leur solitude par des canaux



fort extraordinaire, & en général ce petit établissement est digne d'être considéré. Ces Hermites ont conquis peu à peu tous les environs de leur Cellule; ce n'est pas avec beaucoup d'art, mais avec de la patience & du temps. Il n'y a pas une petite saillie dans le rocher qui n'aît été couverte de terre, ou plutôt de moëllon qui tombe des parties supérieures; & partout quelque sep de vigne, quelque arbre, ou des légumes dans les endroits les plus favorisés, fixent assez cette terre, pour qu'elle ait le tems d'être recrutée par le haut, à mesure que les pluies en entraînent vers le bas. De petits escaliers taillés dans le roc, munis de barrières dans les passages difficiles, lient toutes les parties de ce domaine pittoresque. Chaque nouvelle conquête assurée, conduit à une suivante; & quelques lents que soient ces progrès, ils aident la Nature, qui tend partout à donner les Montagnes à l'homme; & dans les lieux même qui semblent encore les plus inutiles pour lui.

Nous nous trouvions si bien sur ces rochers, que nous y passâmes presque toute la journée; & le lendemain nous partîmes de *Sion* pour revenir ici; ne nous étant pas proposés pour la première fois une plus longue absence. Ainsi nous n'avons presque rien vu. Restés

dans le bas des Montagnes, que l'art a déjà soumis à son empire de plus d'une manière, nous ne pouvions encore que soupçonner les beautés de la simple Nature ; beautés pour les yeux, mais surtout pour l'esprit & pour le cœur. Durant notre retour nous avons plus souvent porté nos regards vers les sommets des Montagnes, vers ces gorges élevées, au travers desquelles de tems en tems quelque grand objet captivant notre attention, sembloit nous dire : *je ne puis pas aller à vous* : & nous nous disions, il faudroit donc tâcher d'en approcher nous-mêmes. Tout cela ne sera pas probablement sans effet ; ce retour surtout ayant été extrêmement agréable. Je ne doute donc point d'avoir bientôt l'honneur de faire part à VOTRE MAJESTE^e d'une nouvelle course que nous méditons déjà.

Je suis avec un profond respect,

M A D A M E

de VOTRE MAJESTE^e

Le très humble & très

dévoué Serviteur,

J. A. DELUC.





LETTRE II.

Voyage aux Glacières de Grindelwald &c.

* * *

Route de Lausanne par Morat & Berne jus-
ques aux bords du Lac de Thun,

* * *

De Lausanne le 21^e 8^{bre} 1774

M A D A M E

Dans ma dernière lettre j'eus l'honneur d'entretenir VOTRE MAJESTE² d'une petite course que nous avions faite dans le moyen Valais. Je fus court, parce que le plaisir que nous avoit fait le pays en lui-même, étoit trop compensé par la peine d'en avoir vu les habitans. Nous n'avions point joui tranquillement de ce que les objets insensibles nous présentoient d'admirable; notre ame étoit continuellement oppressee & notre attention distraite, par l'air d'imbecillité répandu sur tant

de visages, & par une forte de langueur à laquelle participe presque tout ce qui est animé dans ces lieux-là.

Cependant nous avions rapporté de cette course l'idée des beautés des Montagnes, & du plaisir dont on jouiroit en les parcourant si tout répondoit à leur aspect. Nous avions même formé le projet d'un nouveau voyage, dans un pays où je favois que la nature animée, bien loin de diminuer la beauté des lieux, valoit seule la peine d'être observée. Ce plan nous conduisant jusqu'aux Glacières de *Grindelwald*, il sembloit qu'il étoit bien tard pour le former. S'engager si avant dans les Montagnes au commencement d'Octobre ! Mais dans ces pays-ci les Automnes sont ordinairement très belles ; le Baromètre d'ailleurs étoit fort haut, & il faisoit le plus beau tems du monde : nous ne balançâmes donc point à partir.

Le 6^e de ce Mois nous nous mêmes en route, pour aller coucher le jour même à *Morat*, distante de *Berne* d'environ six lieues. Il étoit nuit depuis quelque tems lorsque nous y arrivâmes ; cependant le ciel brillant d'étoiles nous éclairoit assez, pour nous permettre de voir en passant un Monument de la bravoure des anciens Suisses.

Ils avoient été fatigués par les tentatives de Charles *le hardi* Duc de Bourgogne, lorsqu'en l'année 1476, en étant venus avec lui à une action générale près de *Morat*, ils lui montrèrent ce qu'ils étoient en exterminant son armée. Il perdit près de trente mille hommes dans cette occasion. On les ensevelit d'abord en tas, comme il est ordinaire après de telles défaites; & au bout de quelques années leurs os furent tirés de la terre & déposés dans une Chapelle qu'ils remplirent presqu'en entier. Cette Chapelle & une partie des os subsistent encore, & l'on y lit une inscription destinée à transmettre à la postérité la mémoire de ce grand événement. Elle n'est pas fastueuse: *Charles Duc de Bourgogne, portet-elle, a laissé de lui ce Monument.*

Des Monumens pareils font à une Nation un bien qu'aucune Histoire n'égale. Le Peuple lit peu, mais il voit. Il n'est aucun bon Père, aucun honnête Vieillard, qui ne dise à son fils, au jeune homme sur qui son âge lui donne de l'empire, *vois ce qu'étoient tes Pères!* Ces mots seuls excitent chez lui une noble confiance, qui conserve le caractère de la Nation. C'est ainsi, c'est par de semblables Monumens, qu'il reste encore du bon sang chez les Suisses.

Dieu veuille que le luxe, la mode ni les prétendus cosmopolites ne viennent jamais détruire cet amour-propre national!

Le second jour de notre route nous arrivâmes à *Berne* de bonne heure, après avoir traversé un Pays dont tous les objets sont champêtres, pittoresques & rians. On arrive encore à *Berne*, comme on devroit toujours arriver dans une Ville de Suisse, en traversant de beaux Villages, des prairies & des Bois, & sans rencontrer ni jardin ni maison de plaisance. L'aisance, la propreté, la gaieté, voilà ce qui orne les demeures des particuliers que leur état dans la Société distingue. Que ne peut-on arrêter les progrès de plus grandes distinctions! Combiné ce Pays ne perdroit-il pas de ses vraies beautés en devenant magnifique!

La Ville elle-même, qui est la mieux bâtie que je connoisse, est aussi agréablement située qu'on puisse l'imaginer. Elle jouit de tous les avantages des hauteurs pour le bon air, sans éprouver les inconveniens que les Vents y occasionnent pour l'ordinaire. Elle est bâtie sur un terrain assez élevé; car par des observations du Baromètre que j'y ai fait autrefois j'ai trouvé que le haut de la Ville, qui est à peu près au niveau du sol du Pays, est élevé d'en-

viron 275 toises au dessus de la Mer méditerranée. Mais l'*Aar* découpe pour ainsi dire la Ville, il l'isole & laisse circuler l'air autour d'elle, quoiqu'elle s'abaisse insensiblement au dessous du niveau du Pays qui l'environne, & se mette ainsi à l'abri des vents.

L'*Aar*, qui paroît s'être frayé sa route dans cette partie du Pays en creusant une Vallée de 100 à 150 pieds de profondeur, forme là une anse longue & étroite, aux côtés de laquelle il coule en sens contraire presque parallèlement, laissant entre deux un Promontoire dont il embrasse le contour. Cette situation, très forte dans le tems où l'on ne connoisloit pas l'artillerie, & qui sans doute avoit été choisie pour s'y établir en sûreté, a produit la Ville la plus agréable. La largeur de cette langue de terre, qui depuis le lieu où elle tient à la masse du terrain va en s'abaissant vers le côté opposé jusqu'au confluent de l'*Aar*, fournit quatre à cinq rues parallèles d'une largeur convenable. Les maisons qui bordent tout le tour du côteau sont donc au moins un tiers de la Ville; & cette partie considérable jouit ainsi du coup d'œil de la Vallée & de la Rivière, avec tous les agréments que produit une pente où l'on a pu établir des terrasses, des jardins & même des vergers.

C 5

Rien n'est donc plus riant que le coup, d'œil de cette Ville quand on fait le tour des hauteurs qui l'embrasflent; & rien ne peut être plus doux qu'un séjour où l'on jouit de beaux paysages au milieu de la Société, & d'un air qui circule sans cesse, quoiqu'on soit à l'abri des grands efforts des Vents.

On trouve dans la Suisse beaucoup de ces situations pittoresques de Villes; mais je n'en connois point de si extraordinaire que celle de Fribourg. Une Rivière aussi fait là de singuliers détours entre des Rochers que la Ville couvre. La Cathédrale est au haut; & en traversant la Ville on la voit successivement de tout côté. Lorsqu'on vient de Berne on arrive par le bas, & l'on monte en tournoyant comme dans la Tour-de-Babel: *Tour-de-Babel* vraiment, car on y trouve *la confusion des Langues*. C'est là un phénomène assez singulier. La Rivière fait, dans la Ville même, la division des Pays où l'on parle François & Allemand. Le Peuple de la rive gauche n'entend ni ne parle l'Allemand, & celui de la rive droite n'entend ni ne parle le François, à l'exception de quelques substantifs & de quelques infinitifs de verbes appartenant aux choses & aux actions les plus communes de la vie.

Je n'avois jamais eu occasion de voir *Fribourg* avant notre voyage ici: c'est un petit détour en venant de *Berne*. En mon particulier je le fis avec un grand plaisir, car il y avoit long-tems que je me le proposois pour la première occasion. Nous nous y arrêtâmes peu, mais j'employai bien ce tems. Je montai au haut de la Cathédrale, & après avoir joui du singulier coup d'œil de cette Ville, qui outre sa situation pittoresque montre encore ce qu'a-voit d'intéressant l'antique simplicité, la curiosité fit bientôt place chez moi à des sentiments d'un autre genre. Je regardois avec émotion ce séjour des braves *Fribourgeois*, les anciens confédérés de ma Patrie, dont le nom seul réjouit encore tout cœur *Génevois*. Ils osèrent être nos amis dans un tems où tout sembloit conspirer notre perte. Les *Bernois* s'unirent à eux, & ne nous ont jamais abandonnés. Quelque tems après les *Zurichois* vinrent remplacer bien heureusement pour nous, mais non point effacer de notre souvenir, nos premiers Alliés les *Fribourgeois*.

La situation de *Berne*, par cet abaissement de son sol au dessous des terrains qui l'environnent, nous prépara dans notre voyage aux Montagnes un de ces spectacles dont on ne

peut jouir que dans des Pays comme ceux-là. Le soleil étoit déjà fort avancé à l'Occident quand nous quittâmes la Ville, de sorte qu'il éclairoit à plein les Montagnes glacées qui sont à l'Orient. Au sortir de Berne on gravit sur une Colline qui cache entièrement les Montagnes. Cette Colline fut pour nous comme le rideau qui cache au Théâtre les nouvelles scènes qui se préparent; à l'instant qu'on arrive au dessus, l'Amphithéâtre des Montagnes est entièrement à découvert. Mad. S. en fut si frappée, qu'elle fit sur le champ arrêter la voiture pour se mettre à pied, & je fus obligé de l'avertir qu'elle se fatiguoit, avant qu'elle s'en apperçut elle-même. Les sommités glacées paroisoient alors si près de nous, qu'il sembloit que nous devions y arriver le soir même. Leur masse, leur hauteur, le brillant de leur surface dans l'azur du Ciel, la beauté du cadre de verdure qui, en nous en découvrant une partie, nous cachoit leur étendue sur les côtés, formaient un coup d'œil si grand, si majestueux en lui-même, & alors si serein, si attrayant, que Mad. S. ne pouvoit se déterminer à se renfermer derrière le siège élevé d'une voiture angloise. Il le fallut cependant pour avancer. Mais au coucher du soleil un nouveau spectacle nous fit mettre encore pied à terre,

Les Montagnes cultivées étoient déjà dans l'ombre; une seconde chaîne couverte de Bois ne réfléchissoit plus que les derniers rayons du soleil, & par là se trouvoit teinte du plus beau pourpre ; tandis que les Montagnes glacées, jouissant encore en entier de la source de la lumière, se montroient alors cent fois plus brillantes à l'œil déjà plus ouvert par la douce lueur du crépuscule. Enfin les deux ou trois chaînes de Montagnes extérieures qui accompagnent celle des hautes *Alpes* presque dans toute son étendue, se trouvèrent entièrement dans l'ombre & devinrent par là fort obscures, tandis que les sommets glacés brilloient encore comme la pleine Lune dans une belle nuit.

On est obligé presque tout le long des *Alpes* de traverser ces premières chaînes, pour arriver à celle qui est le plus élevée. Lorsqu'on en est à une grande distance, tout est confondu ; on croiroit voir une seule chaîne, dont le bas est cultivé, la partie moyenne couverte de Bois & de pâtures, surmontée elle-même de rochers nuds, & ceux-ci couronnés enfin de Pics chargés de neige. Mais lorsqu'on approche l'illusion cesse. Les sommets glacés disparaissent d'abord, cachés par une chaîne de rochers nuds d'une hauteur prodigieuse ; chaîne très distincte de celle

des *glaces*, & qui alors couronne seule le haut de l'Amphithéâtre. Ces rochers disparaissent à leur tour; & le haut de la chaîne visible, devenu plus uni, se trouve couvert de sapins & de pâturages: cette troisième chaîne est un peu plus interrompue que la seconde, & même elle manque en quelques endroits. Enfin les sapins eux-mêmes disparaissent, & l'on ne voit à l'horizon que des Collines, où l'ouvrage des hommes couvre tout: ce sont des terrains cultivés, & toujours très peuplés, soit par les cultivateurs eux-mêmes, soit par une partie des familles qui dans la belle saison vont mettre à profit les pâturages de toutes ces différentes chaînes. Les Collines sont encore plus interrompues que les Montagnes couvertes de sapins.

L'accès de la chaîne glacée seroit bien pénible, si les chaînes antérieures étoient continues. Mais elles sont toutes entrecoupées de Vallées, par lesquelles s'écoulent les eaux produites principalement par la fonte des *glaces*. Ce sont ces eaux qui, d'abord Ruisseaux, puis Torrens, deviennent Rivières & Fleuves en se réunissant de plus en plus. Et c'est ainsi que se forment le Rhône, le Rhin, le Pô, & le Danube dans la plus grande partie de son cours.

Si quelque digue naturelle leur barre le paßlage au sortir des Vallées, ils forment ces beaux Lacs dont la Suisse abonde. Là les eaux s'épurent par le repos, qui leur donne le tems de déposer leur limon. Les Rivières y entrent troubles, par le sable qu'elles entraînent des Montagnes: cette vase qu'elles déposent, comble lentement le bassin, & laisse en arrière des plaines qui se fertilisent successivement. L'eau dépouillée des corps étrangers, reprend sa transparence naturelle, & devient du bleu le plus vif par sa profondeur. Les Rivières qui en sortent, telle que l'Aar à Berne, le Rhin à Schaffouſe, le Rhône à Genève, conservent cette riante couleur jusqu'à ce que quelque Rivière, partant immédiatement des Montagnes, vienne y mêler son limon.

C'est par une de ces Vallées qui coupent les Chaînes antérieures, que nous avions à voyager pour arriver aux *Glaces*; & un de ces Lacs étoit sur notre chemin: c'est celui de *Thun*, qui prend son nom d'une petite Ville située à son débouché dans l'Aar. Nous ne pûmes pas atteindre cette Ville le second jour de notre voyage, mais un Village sur le chemin nous fournit un agreable gîte. Nous y logeâmes dans une bonne maison de bois, parmi de

bonnes gens, chez qui les vieillards à longues barbes blanches, bercent leurs arrière-petit-fils, souvent trop pesans pour des bras affoiblis par l'âge. Ici déjà notre attention commença d'être attirée par cette belle race d'hommes, qui pendant tout le voyage a fait l'un des objets de notre admiration.

Le matin du troisième jour nous arrivâmes à *Thun* de bonne heure. Le Lac sourioit aux voyageurs par la surface la plus unie, & par la peinture la plus nette des objets rians d'alentour. Deux rameurs pouvoient nous conduire à l'autre extrémité en trois ou quatre heures; nos domestiques prirent cette route: mais le balancement d'un bateau affectant péniblement **Mad. S.** nous fûmes obligés de suivre par terre une route peu fréquentée, & sur laquelle nous ne pûmes avoir des éclaircissemens certains qu'en la suivant nous-mêmes.

Cette route est sur la droite en remontant le Lac; & notre voiture nous y conduisit encore pendant deux heures; mais les chemins devinrent ensuite impraticables pour elle. Les habitans de ces lieux n'ont point coupé de chaussée au travers de leurs terres. Des chemins tels que les confins des possessions les permettent, sur un terrain tantôt pierreux & tan-

tôt

tot mol, font appeler cette route affreuse par ceux qui ne regardent qu'à leurs pieds. Mais je ne doutai point d'y trouver ça & là d'agréables sentiers champêtres, & d'être dédommagé du reste par de beaux coup-d'œil. De sorte qu'ayant confié Mad. S. assise sur un fauteuil, aux épaules de quatre hommes robustes, je me mis en marche avec elle dans cette route, qui pendant cinq heures que nous la suivîmes, nous fournit constamment les plus intéressans spectacles que puisse offrir la Nature champêtre.

VOTRE MAJESTE' a observé certainement, combien la campagne est plus pittoresque en Automne que dans aucune autre saison de l'année. Jusqu'à ce tems les arbres, aussi verds que les prairies, ne se distinguent d'avec elles, & même entr'eux, que par la différence de la lumière & de l'ombre. En Automne au contraire, plusieurs espèces d'arbres & d'arbustes prennent des teintes particulières de jaune & de rouge avant de perdre leurs feuilles, tandis que d'autres espèces & les gazon restent encore verds; & alors la plus agréable variété de belles nuances se montre par-tout.

Mais si cette circonstance rend déjà les Plaines & les Collines si agréables; combien plus embellit-elle les Montagnes, où la Nature a

I. Partie.

D

semé mille espèces d'arbres, d'arbustes & de plantes, parmi des rochers escarpés, colorés eux-mêmes si diversement !

L'Automne d'ailleurs, par la variété des récoltes qu'elle offre tout à la fois, tient tous les habitans de la campagne hors de leurs demeures. C'est la longue, la vraie fête de la Nature : c'est la jouissance après le travail. Aussi tout est gai dans les champs ; & le cœur y participe au plaisir des yeux, par des actions de grâces plus douces encore que la jouissance. Cétoit l'un de nos grands plaisirs dans les Collines qui bordent le Lac de *Thun*.

A la rive opposée s'élèvent de grands rochers qui servent de base au plus bel amphithéâtre. Un coup d'œil suffit pour comprendre combien les pâturages qui le couvrent sont excellens. On en juge par la quantité de Hameaux & de maisionnettes dont il est parsemé jusqu'à une hauteur qui étonne. On pourroit faire une assez grande Ville, de toutes ces maisons répandues sur la Montagne, habitées par des gens qui non seulement vivent du produit de leur terrain, mais qui partagent ce produit avec les habitans des Villes voisines.

L'arrangement de ces Hameaux semble fait pour récréer la vue. Tout le terrain est pro-

fondément fillonné par les ruisseaux & les torrents qui partent du haut de la Montagne, & par l'écoulement des eaux de la pluie. Les arbres semblent s'être refugiés dans ces éfoncements, & les maisons éparses ont gagné les sommets. Chacune de ces maisons a son petit jardin auprès d'elle, & quelquefois un verger, fermés de palissades. Quant aux Hameaux, placés par-tout où les fontaines sont le plus abondantes, ils ont aussi les plus grands arbres; & c'est parmi ces arbres que l'on découvre les toits des chaumières, ou quelquefois seulement les clochers des Paroisses. A la distance où nous étions, l'œil embrassoit tout cet ensemble; & la surface du Lac, unie comme une glace, le répétoit avec tant de netteté, que sans la parfaite ressemblance & le renversement, on auroit eu peine à juger que l'un n'étoit que l'image de l'autre.

Le côté du Lac que nous parcourions étoit plus bas, moins montueux & plus cultivé; Quelques inflexions douces dans le terrain, préparoient sans cesse pour nous de nouveaux spectacles dans les Vallons, ou des belveders inattendus. Tantôt élevés sur un Côteau; dont une des pentes sembloit se précipiter dans le Lac, nous l'embrassions par nos regards dans

toute son étendue, nous distinguions tous ses Promontoires, nous découvrions de plus en plus les Montagnes dans les enfoncemens. Tantôt abaissés dans les Vallons, nous admirions la beauté des vergers, la vigueur des productions des jardins, la propreté des maisons, &c sur-tout l'heureuse sécurité de leurs habitans; qui ne craignent point de confier une partie de leurs récoltes au seul abri de leurs larges toits tout autour de leurs demeures.

Quand on a parcouru de tels Pays, on voit que l'imagination n'a jamais rien inventé dans la peinture champêtre, ou que si elle l'a fait c'est tant pis pour le Peintre; la Nature a fait elle-même tout ce qui est beau: les Poussin, les Claude-Lorrain, les Geffner ne nous charment que parce qu'ils ont su la voir; & combien encore sont-ils restés au dessous d'elle!

Nous quittâmes le Lac vers les cinq heures, pour entrer dans une des plus belles Plaines que l'on puisse imaginer. Un verger immense en couvre une partie; & ce verger est une Commune. *Une Commune!* Oh! que ce mot réjouit mon cœur! Aussi fait-il depuis bien longtems un des objets de mes réflexions sur ces contrées. Je prendrai la liberté, dans une lettre suivante d'exposer à V. M. tou-

tes les idées & les sentimens qu'il réveilla alors chez moi. Car je vois bien que ce voyage me fournit trop de sujets, pour les renfermer dans une seule lettre. Je me détermine donc dès à présent, à les traiter plus à loisir dans les lettres que j'aurai l'honneur d'écrire à V. M. pendant le reste de notre absence. Ainsi nous quitterons probablement le voisinage des Montagnes, avant que j'aie cessé d'y porter mes regards pour tâcher de les peindre à VOTRE MAJESTÉ.





LETTRE III.

Bonheur des Pays qui ont conservé
leurs Communes.

* * *

[LAUSANNE le 27^e 8^{bre} 1774]

M A D A M E

L'Un des objets moraux qui nous a le plus frappés dans notre voyage, est le bonheur des hommes dans les lieux où ils jouissent en commun de quelque portion de terrain. Cette observation que j'ai souvent eu occasion de faire, autant par la vue des Peuples qui sont privés de ce bien, que chez ceux qui en jouissent, fut principalement excitée par la belle Plaine où nous entrâmes en quittant le Lac de Thun.

On ne sauroit imaginer un spectacle plus riant que celui qu'offre cette Plaine , autant au cœur qu'à l'œil. Tout y sent l'abondance. Non cette abondance précaire qui résulte des manufactures; mais celle qui part sans cesse du Ciel par le soleil & les pluies, & que la terre livre à l'homme par une forte végétation. Un verger presque continual couvre ce sol, si excellent, si favorisé des influences de l'air, que les habitans ne craignent point d'assoirblir les productions de leurs jardins, de leurs champs ou de leurs prairies, par l'ombre des arbres. De sorte qu'ils font en quelque manière deux récoltes, une sur la terre, & l'autre dans l'air.

Chaque habitant a auprès de sa maison ou à quelque distance, des terrains qui lui appartiennent en propre & qu'il cultive pour lui; mais une grande partie de la Plaine est en commun; ils en jouissent ensemble; & l'on voit que ce Peuple est heureux.

Cependant on agite dans différens Etats, la question de la destruction des *Communes*, de ces belles institutions de nos Pères, qui assurent une subsistance plus ou moins abondante à ceux qui naissent dans une communauté dont leurs Pères étoient Membres !

Il suffit ce me semble d'exprimer ainsi ce

qu'est réellement une *Commune*, pour qu'on ne puisse se défendre d'un sentiment pénible, chaque fois qu'il s'agit d'en abolir: sentiment qui du moins doit porter à un examen attentif de la question générale.

Un système spécieux gagne chez les Nations. Les *terres communes*, dit-on, sont peu ou point cultivées, & souvent ne produisent presque rien. Quand on les partage entre ceux qui y ont droit, chacun travaillant pour son propre avantage, défriche, améliore; & tout ce que le terrain ainsi cultivé produit de plus, est un gain réel pour le Pays.

Je conviens de cet effet. Mais quand il sera vrai qu'on ne peut l'obtenir sans le partage, je crois que je le sacriflerois, à cause d'une de ses conséquences; savoir l'entièbre dépossession qui menace bientôt la plupart de ceux à qui le terrain appartenoit. Les gens actifs, industriels, avares cultiveront avec soin & auront du reste; les gens paresseux, faibles, dissipateurs négligeront leur terrain & manqueront de pain: ils faudra qu'ils recourent aux autres, qui leur donneront du pain en leur prenant des terres; & bientôt la source de leur subsistance tarira; il seront dépossédés, chassés: & cette pauvre famille, qui vivoit avec sa vache, sa

chèvre, ses brebis, ses oies nourries sur le terrain commun, se verra réduite à une entière dépendance des nouveaux riches.

N'oublions jamais les faibles dans les arrangements de la société. Le Créateur les a faits aussi bien que des forts. Ce que nous appelons *paresse*, n'est bien souvent qu'une faiblesse organique. Celui qui se lève matin & travaille jusqu'au soir sans être fatigué, a rarement plus de sujet de mépriser le pauvre homme dont les bras tombent lorsqu'il veut les employer à l'ouvrage, que cet homme, qui le Printemps dernier fut de Londres à York & revint en trois jours, n'auroit sujet de me mépriser parce que je ne pourrois pas le suivre: ses jambes sont plus infatigables que les miennes; chez d'autres ce sont les bras, ou même la volonté.

Je ne fais point si les premiers instituteurs des Sociétés ont agi d'après ces principes, en laissant des terrains communs. Souvent nous prêtons nos systèmes, à ce qui n'est que le concours inopiné des circonstances. J'ai cru même remarquer que les terrains communs sont ordinairement les plus mauvais; ce qui me fait croire que personne ne s'en est soucié dans l'origine; mais qu'ensuite les dépôts des pluies & de l'air & le séjour des animaux les ayant

successivement fertilisés, les ont rendus enfin des objets d'attention.

Cependant d'autres établissemens de nos pré-deceſſeurs montrent, qu'ils peuvent avoir eu l'idée générale de s'opposer aux accumulations qui rompent trop l'égalité entre les hommes. De ce genre font les Loix des *fidei-commis* parmi la Noblesſe, qui empêchent les ventes, empêchent parconſéquent les accumulations. De ce genre encore font ces belles institutions dont les Etats du Roi & de plusieurs autres Princes en Allemagne abondent: établissemens qui réjouiffent les cœurs humains. Je parle de ces *Cloîtres*, où les personnes de tout rang, qui ont reçu cette éducation par laquelle les jouifſances augmentent dans la prospérité, mais qui rend l'adversité si pénible, trouvent une ſuffiſtance assurée; ce qui les empêche de tomber au deſſous de leur état, & leur laiſſe le tems de fe reconnoître & de prendre un nouvel eſfor. Etablissemens encore, par lesquels les générations même *pareſſeuses*, étant soutenues, ne rompent pas la ſucceſſion des familles, & n'empêchent pas que de nouveaux descendants d'ancêtres qui ont un nom, ne foient portés par ce nom à une conduite plus vertueufe, & en général plus utile à l'Etat.

J'aime ces moyens d'empêcher dans les grands Etats la ruine des Nobles & leur abaissement; puisque cette classe intermédiaire entre le Souverain & le Peuple est reconnue comme le bien de tous. J'aime surtout ces Communautés, qui préviennent la chute totale des familles une fois élevées, & maintiennent dans chaque classe un peu plus d'égalité. Mais pourquoi ne songerions-nous pas aussi à conserver de l'égalité parmi la classe la plus nombreuse & la plus importante des hommes, celle des habitans de la campagne, en pourvoyant à ceux qui sont faibles?

Je ne veux point parler ici de cette égalité absolue, & par là chimérique, que des Poëtes plutôt que des Philosophes ont vantée. Il faut d'abord que les hommes soient gouvernés; & pour l'être il faut essentiellement deux choses; que les Gouverneurs soient respectés, & qu'ils trouvent une récompense proportionnée à leurs peines. Il faut aussi que les talents soient récompensés, pour que la Société jouisse des fruits du génie. Il faut même que le père puisse transmettre à ses enfans le fruit de ses peines; sans quoi les hommes perdroient un des plus forts aiguillons qui les poussent au travail. Par là sans doute les richesses, & même les

honneurs, passent quelquefois en des mains qui n'en sont pas dignes; mais c'est un petit mal pour un grand bien.

Voilà donc plusieurs causes d'inégalité que j'admetts, & même que je crois nécessaires. Mais je crois en même tems qu'il faut empêcher le plus qu'il est possible, qu'elle ne s'étende au delà du besoin réel de la Société: & l'écartier surtout de la partie inférieure & la plus nombreuse du Peuple, celle par conséquent qui doit être le véritable objet du Gouvernement, de manière qu'au moins elle soit sûrement nourrie.

On y pourvoit par des Hôpitaux, par des établissemens charitables dans les Paroisses; je le fais. Mais cette manière d'assister, a toujours une apparence avilissante; & qu'il ne faudroit pas même lui ôter, de peur qu'elle ne dégénérât en abus.

Il me semble donc que c'est par un droit au bien commun de la Société, & non par un droit seulement à la commiseration, que les hommes faibles peuvent être soutenus au niveau des autres; ou du moins qu'ils ne tombent pas trop au dessous d'eux. Et si cela n'est pas possible dans les grandes Villes, où il faut supporter tant de maux; qu'au moins les habitans de la campagne puissent en jouir, afin

que leur état leur plaît & qu'ils y restent.

Voilà ce qui me fait désirer si fort la conservation des *Communes*, & l'expérience est en ma faveur. Tous ces Pays-ci, qui ont encore beaucoup de terrain, & même de bon terrain en commun, sont réellement très heureux, parce qu'il n'y a pas des misérables; parce que dans les diminutions & augmentations alternatives des familles, l'égalité ne se détruit pas, chaque tête ayant son droit; parce que l'*argent* surtout, ne peut pas tout entreprendre; que l'homme qui a quitté son Pays pendant une partie de sa vie active pour aller faire fortune ailleurs, ne peut pas en revenant chez lui avec ses richesses engloutir par l'appas d'une jouissance momentanée toutes les possessions des petits cultivateurs, raser les hameaux, abattre les hayes, & soumettre à un gros fermier, sous le titre de valets, des hommes qui auparavant étoient ses égaux.

Je fais qu'on oppose, & dans ces Pays mêmes, que les *Paysans* en sont plus fiers, que les riches en sont moins servis à leur gré. Mais accuserai-je mon cœur d'aveuglement, si c'est là précisément ce qui me prouve le bon effet de ces institutions, c'est à dire le bonheur du Peuple? Il jouit un peu plus des priviléges de

l'humanité; il dépend un peu moins des caprices des riches; il faut le traiter un peu mieux pour en être servi. Mais avec ces attentions, qui sont dans le plan de la Providence, on est d'autant mieux servi par cette classe d'hommes qu'on l'est par leur volonté même, & par des hommes qu'un peu d'aisance a rendus fidèles & intelligents.

Je sacrificerois donc volontiers l'avantage d'un plus grand produit des *terreins communs*, à celui de conserver quelque chose de sûr à tous ceux qui naissent dans une Paroisse; s'il n'y avoit pas des moyens de les concilier. Mais ces Pays-ci montrent qu'on peut le faire; c'est à dire qu'on peut avoir l'avantage de la bonne culture, en conservant celui de la communauté.

Un des moyens qu'on peut employer pour cela, est de mettre les *terreins communs* en ferme, & d'en partager le revenu aux habitans. Alors le fermier a intérêt de faire produire le terrain commun, comme tout autre; & le revenu de chaque *communier* augmente par là. Mais il y a des inconveniens à cette méthode. Il faut des administrateurs; & les administrateurs ne sont pas toujours délicats. De plus, le produit est partagé en argent, ou en denrées dont on peut aisément en faire; & les dissipations

teurs ont bientôt vu la fin de leur portion. D'ailleurs c'est trop favoriser la paresse ; qui alors devient vice, & produit tous les autres vices. Il ne faut pas laisser périr le paresseux ; il ne faut pas l'avilir ; mais il ne faut pas non plus seconder son penchant.

Je préfère donc un autre expédient ; qui est de partager les *terreins communs* entre ceux qui y ont droit, pour que chacun cultive sa portion & jouisse du produit, sans qu'il puisse l'aliéner. Il y a divers moyens de faire ces partages, diverses conditions de jouissance, dont on voit des exemples dans ces Pays-ci, ainsi que de leurs effets pour le bonheur des habitans.

En un mot, & je conclurai par là mes réflexions sur cet objet, il est bien doux pour les amis de l'humanité d'entendre dire : *l'enfant qui naît ici, ne peut jamais manquer de pain* (a).

C'est ce qu'on peut dire réellement dans le Pays qui m'a conduit à cette digression. La Commune dont j'avois l'honneur de parler à VOTRE MAJESTE' est un terrain d'une grande étendue, formé selon toute apparence, à la

(a) Cette matière, importante à l'humanité par l'immense quantité de terrains incultes qui restent encore à la surface de la Terre, sera traitée plus à fond & sous un autre point de vue, à l'occasion du Pays de Haïnaut.

suite des siècles, par les dépôts de la Rivière qui le traverse encore pour se jeter dans le Lac de *Thun*. Il est aussi horizontal que le Lac même; le meilleur pâturage le couvre, & il est tout planté de cerisiers. Ce sont les vignes de ces Montagnes; les cerisiers y croissent presque jusqu'au pied des *Glaciers*; & les habitans en tirent une eau-de-vie réputée très bienfaisante. Ils la mêlent avec l'eau en place de vin.

Nous parcourûmes pendant quelque tems des branches de la Rivière qui serpentent dans ces vergers; l'eau en étoit transparente parce qu'elle sort déjà du Lac de *Bientz*: nous y voyions distinctement quantité de ces petites Truites brunes, dont toutes les Rivières qui descendent des Alpes sont peuplées.

C'est au travers de ces lieux rians que nous arrivâmes à *Unterseven*. Nous comptions en repartir le jour même pour nous avancer dans les Montagnes; mais les gens du Pays prétendoient qu'il étoit trop tard pour nous y exposer. Ce dérangement dans nos projets auroit pu nous causer du déplaisir, si nous n'avions eu bien des objets intéressans pour occuper notre soirée. Nous nous déterminâmes donc à y passer le reste du jour, pour faire plus agréablement la route qui devoit nous conduire à *Grindelwald*.

LET-



LETTRE IV.

Environs d'Unterseven. Premier coup-d'œil sur les Peuples de l'Oberland.

* * *

GENÈVE le 6^e. 9^{bre} 1774.

M A D A M E

Dans la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à VOTRE MAJESTE', je suspendis la relation de notre voyage au moment de notre arrivée à *Unterseven*, Bourg situé sur la Rivière qui coule du Lac de *Brientz* à celui de *Thun* dans une charmante Vallée. Nous devions partir de là en chariot pour monter vers *Lutterbrun* & *Grindelwald*. Mais le Payfan qui devoit nous conduire, nous repréSENTA que la route étoit scabreuse, & que nous ne devions pas nous exposer à y être de nuit. Ses vives

I. Partie.

E



peintures du chemin que nous aurions à tenir firent impression sur nous, & nous en conclûmes aussi d'attendre. Des routes frayées parmi les rochers & les Bois, tantôt dominant, tantôt côtoyant ou traversant un Torrent rapide, étoient dignes d'être vues; il falloit donc attendre que le soleil vint les éclairer.

Nous restâmes donc à *Unterseven*; & comme j'ai eu l'honneur de le dire à V. M. nous y restâmes sans peine; nous avions assez à admirer. Nous appercevions déjà quelques-unes des sommités glacées qui couronnent la chaîne des hautes Alpes. Mais elles n'ont dans ce lieu là d'autre effet que celui d'orner le paysage; leur température ne se mêle pas encore sensiblement à l'action du soleil; quoiqu'on l'apprête à dix ou douze lieues de distance; c'est à dire lorsqu'on est assez éloigné des Montagnes, pour commencer à découvrir la chaîne des glaces au dessus des rochers nuds. Mais à mesure qu'on approche, de grands rideaux s'élèvent & les couvrent; & lorsque dans leurs coupures on apperçoit quelques uns de ces beaux obélisques d'albâtre, ils ne font qu'embellir le tableau.

C'est ce que nous remarquâmes à *Unterseven*. On apperçoit dans le fond de la Vallée, par dessus le Lac de *Brientz*, quelques parties de

LETTRÉ IV. DE LA TERRE. 67

la chaîne glacée, & par une autre Vallée dont l'embouchure étoit plus près de nous, nous commençions à découvrir le sommet de la Montagne qui termine la Vallée de *Lutterbrun* où nous devions monter le lendemain. On pouvoit soupçonner que la croûte blanche qui couvroit en entier cette étonnante pyramide, n'étoit que de glace. Des aspérités déjà sensibles à cette distance, & une teinte verdâtre que la transparence occasionne, contribuent à ce premier doute sur la nature de cette couche, qui de loin ne paroît que de neige.

Ainsi Mad. S. compreloit déjà quelque chose à la nature du spectacle que je lui annonçois. „ Ne m'en dites rien ”, me disoit-elle ; „ laissez moi le plaisir de la surprise.” Mais certain que les descriptions restent toujours au dessous de ce qui nous affecte par sa grandeur, je ne craignois point de diminuer son étonnement en l'informant d'avance ; & j'étois sûr au contraire d'augmenter son admiration en l'éclairant.

C'étoit en parcourant le Vallon d'*Unterseven* que nous nous entretenions sur le Monde de glace auquel il conduit ; ce qui faisoit chez nous un singulier contraste avec l'aspect riant du lieu où nous commençions à l'apperecevoir.

La plus belle Rivière traverse la Vallée; & l'on y voit déjà l'industrie des gens de Montagne dans l'usage qu'ils savent tirer des eaux courantes. Les digues, les chutes, les écluses, les canaux, faits avec rien ce semble, & qui cependant répondent par-tout à leur but, montrent pour ainsi dire le berceau des Arts, enfans du génie & de la nécessité.

Mais ce n'est pas la raison seule qui jouit de ces ouvrages. Par-tout où des eaux belles & abondantes, sont repoussées par des digues parmi la verdure & dirigées par des canaux raboteux ou unis, les jaillissements, les napes, les méandres produisent les effets les plus variés, & l'on y passe fort souvent du riant au terrible. Nous éprouvâmes ce passage d'une autre manière encore dans les environs d'*Unterseeven*. Tant que le soleil éclaira la Rivière & ses canaux détachés, rien ne pouvoit être plus riant que ce spectacle. Mais quand nos yeux ne purent plus qu'appercevoir; quand les êtres animés retirés dans leurs habitations ne mêlerent plus leurs bruits variés, aux bruits soutenus de ces eaux travaillantes; les chutes plus ou moins grandes des excédans de la Rivière que chacun de ceux qui l'employent à differens usages repousse dans le lit commun, formèrent une sorte

d'harmonie grave, que l'on pouvoit qualifier bien différemment suivant la disposition de l'âme. Nous la trouvions majestueuse; & nous avions peine à nous en éloigner, pour nous soustraire à l'humidité du soir.

Cependant nous ne perdîmes rien à nous retirer avant la nuit auprès de notre gîte: d'autres objets y captiverent plus agréablement encore notre attention. Une grande maison de bois est en même tems la *Maison-de-Ville* & l'Auberge du lieu. D'autres maisons de bois forment avec celle-là une grande place rustique. C'étoit un samedi au soir. Les hommes étoient retirés des champs, on les voyoit assis devant leurs maisons sur des pièces de bois, qui leur servoient de bancs en attendant d'autres usages. On sentoit qu'ils commençoient déjà à jouir du repos de la fin de la semaine; tandis que de bonnes menagères travaillaient à leur rendre la maison agréable en la nettoyant. C'étoit de tout côté l'occupation des femmes, & l'on appercevoit aisément qu'elles le faisoient avec soin.

Cette remarque nous fit un plaisir extrême,
,, Ces femmes là aiment leur maison," disions-nous, „ & leurs maris s'y plaisent." La magnificence peut exister sans bonheur: mais la

propreté rustique en est presque certainement le signe. Le travail qui la produit est une surabondance de force de la volonté comme des membres, qui marque qu'on a déjà employé sans peine ce qu'il en fallait pour pourvoir à des besoins plus pressans. C'est une preuve surtout qu'on aime sa demeure. Douce jouissance, ignorée de bien des gens! Bonheur continual & durable; puisque ce sont les besoins naturels & journaliers de l'homme, transformés en plaisirs! C'est ce bonheur qu'on a su faire éprouver aux pauvres matelots anglois qui ont vieilli au service de leur Patrie. Rien en effet ne m'a si agréablement frappé dans le superbe hôpital de Greenwich, que le soin de la plupart de ces invalides à orner leur petite cellule. Ils ne s'en occuperoient point ainsi, s'ils n'y trouvoient un doux repos.

Tous les objets qui se présentoient à nous dans cette place rustique, augmentoient notre plaisir. Les enfans de ces bonnes gens, rassemblés ça & là en différens groupes suivant leur âge, montroient leur santé & leur bonheur par la gaieté de leurs jeux.

En un mot tout ce Peuple est certainement aussi heureux qu'il est beau. Et c'est dire beaucoup, car c'est un des plus beaux Peuples du

Monde. Mais probablement il est beau, par les mêmes causes qui le rendent heureux. Sa beauté est celle que nous devons supposer chez tous les Etres au sortir des mains du Createur; c'est à dire celle qui résulte d'un but parfaitement rempli. Les hommes sont destinés à agir: tout ce Peuple est agile: ils doivent tirer de la terre leur subsistance; ils ont besoin de force pour la remuer, pour transporter dans leurs demeures les fruits qu'ils en recueillent; tout est fort dans ce Pays-là, homme, femmes, enfans; aucun ne paraît embarrassé de l'instrument qu'il manie, du fardeau qu'il porte; ils ne sont point amaigris par la fatigue, ils ne fuient point en travaillant; leurs mouvements ne sentent ni la vivacité de la passion, ni la lenteur de l'épuisement ou de la paresse: rien de plus qu'il ne faut; & l'effet suit sans apparence d'effort. La santé enfin, ce fard naturel qu'aucun art n'imiter, embellit tous les visages. Le Voyageur citadin & compatissant n'a donc point occasion de s'écrier ici: *voyez ce que coûte notre pain au pauvre habitant de la campagne!* Il doit se dire au contraire: *Que l'homme est heureux, quand il reste dans l'état le plus naturel!* Et si l'on a quelque mouvement intérieur à réprimer, c'est bien

bien moins le sentiment de la pitié, que celui de l'envie.

Ce ne sont donc pas des agréments de convention, qui sont la beauté des habitans de ces Montagnes; on ne peut point dire là qu'il y a de quoi satisfaire tous les goûts; la même beauté leur est commune; c'est l'aspect de la santé, de l'agilité, de la force. Et n'est-ce pas au fond la vraie beauté? Les hommes ne sont pas seulement grands & musclés; ils ont presque tous la plus belle physionomie. Les femmes ne sont pas grandes en général; mais elles sont très lestes; leur tein est fleuri à un point qui étonne, quand on considère qu'elles passent presque tout le jour au grand air. En voyant ces femmes, on n'est point étonné de trouver par-tout des enfans qui annoncent la plus grande force. Jamais on ne les entend pleurer, ils se roulent sur le gazon autour de leurs Mères, & l'on n'est pas plus en peine d'eux que des petits de l'ourse.

Sans doute que tous les hommes ne pouvoient pas jouir de la même espèce de bonheur, puisque la Providence ne l'a pas arrangé ainsi. Voilà ce qu'il faut promptement opposer à l'humanité qui s'émeut, à l'imagination qui s'en-

flamme. „ Les mêmes causes physiques & morales,” est-on prêt à dire, „ produroient le même bonheur par-tout : pourquoi Dieu ne les a-t-il pas distribuées également sur la surface de la Terre ? Pourquoi sur-tout ces Montagnes du Valais qui forment à leurs pieds un Peuple d'imbécilles , ne sont-elles pas constituées comme celles de l'*Oberland*? ”

Dieu nous a donné la faculté d'observer & de réfléchir; ainsi nous ne sommes pas coupables sans doute , lorsque nous en faisons usage pour examiner ses œuvres ; mais nous pourrions le devenir si nous oublions trop les bornes de cette faculté. En nous donnant des forces corporelles proportionnées à nos besoins, Dieu n'a pas jugé à propos de les étendre jusqu'à nous mettre en état de remuer les Montagnes. De même en nous donnant celles de l'intelligence pour nous conduire , & pour jouir même du spectacle de la Nature , il n'a pas jugé convenable que nous pussions tout pénétrer. Cependant il nous laisse entrevoir la solution de quelques-unes des difficultés que présente au premier coup-d'œil le système du Monde. Ainsi nous pûmes nous-même remarquer , que la différence qui nous frappoit si fort entre ces deux Peuples, ne les frappe que très peu eux-

mêmes; que ceux de l'*Oberland* sont heureux sans le dire; que ceux du *moyen Valais* paroissent à plaindre sans le sentir. Les uns & les autres sortent peu de leurs Vallées; du moins quand ils se destinent à les habiter. Ils s'accoutument à leur état, parce qu'ils ne comparent point. C'est là le moyen général que la Providence paroît employer pour faire arriver au même but, relativement au bonheur des hommes, des causes très différentes, & sans doute nécessaires au tout, ou pour toujours où pour un tems.

D'ailleurs l'intelligence même des hommes, est un moyen de corriger l'influence de certaines causes physiques; & c'est aussi un présent de la Divinité. Les hommes ne devoient pas jouir sans doute tout à coup des effets de leur intelligence. Mais comme nous ne connaissons rien sur la durée du Monde, nous ignorons si ce qui aura précédé l'entier développement de cette faculté & ses effets sur la Terre, n'est point comparable, quant à l'humanité entière, aux inconvénients de l'ensfance dans chaque homme. C'est là un coup-d'œil particulier sur le Monde, auquel j'aurois souvent occasion de revenir, si j'avois une fois l'honneur d'exposer à V. M. les résultats d'une de mes études fa-

vorites ; & mon sujet m'en fournit ici un exemple.

Il viendra dans la suite quelque homme, qui sera le bienfaiteur du *Valais*. La nature des eaux semble seule lui nuire ; & cependant elles lui viennent de la même source que dans l'*Oberland* ; les Nuées les charient également au haut de leurs Montagnes. C'est donc en y descendant qu'elles s'altèrent pour quelques cantons particuliers : c'est en se chargeant de minéraux nuisibles à nos organes, qu'elles perdent leur salubrité première.

Mais la Chymie fait découvrir ce qui se mêle à l'eau, & lui rendre sa pureté ; elle peut même quelquefois l'en séparer aisément ; & en général elle fait chaque jour de nouvelles découvertes. Qu'il feroit beau pour le Gouvernement, d'entreprendre de creuser ce mystère, & de faire ensuite des Loix, qui, en forçant la paresse de ces Peuples, en les rendant même malheureux suivant leur jugement momentané, préparassent le bonheur des races futures ! Il ne faut quelquefois qu'un seul homme, pour produire de telles révolutions.

Cette partie du *Valais* semble donc avoir beaucoup à gagner ; tandis que l'*Oberland* ne pourroit peut-être que perdre en changeant

d'état. Il n'a même rien tant à craindre que l'admiration qu'il excite. Si les étrangers vont trop le voir, ils le corrompront. L'avarice qu'ils y exciteront en y portant un argent inutile, est le poison le plus fatal que ces Peuples aient à redouter. Quelqu'un même les a déjà accusés sur ce point; mais c'est trop à l'avance, il a jugé des habitans du Pays, par les gens d'une auberge où en effet on semble déjà profiter du besoin des curieux. C'est ainsi que les voyageurs, généralisant des observations passagères, nous donnent souvent des idées fausses des Pays qu'ils ont traversés.

Quant à nous, nous avons trouvé dans cette route l'hospitalité désintéressée de la Nature par-tout où les Riches n'ont pas abusé de leur superflu, & corrompu ainsi des mœurs simples, par une générosité aveugle, ou quelquefois pour fe faire admirer un moment.

Par-tout on trouve l'homme bon, lorsqu'il n'a pas encore écouté les conseils trompeurs du vice. Je me rappellerai toujours avec le plus grand plaisir, l'une des nombreuses épreuves que j'en ai faites moi-même. Nous étant écartés un jour de la grand-route, mon compagnon de voyage & moi, sur le chemin de *Genève* à *Lyon*, pour monter au sommet d'une petite

montagne ; nous nous trouvâmes fort altérés par la fatigue & la chaleur en traversant un Vallon. „ Voilà, ” dis-je à mon compagnon, „ un Chalet où nous trouverons sûrement du laitage. Mais, ” ajoutai - je, „ voyons si nous aurons quelque monnoie pour le payer.” A peine eus-je ainsi profané les Montagnes, qu'il sortit de derrière un buisson une femme qui m'avoit entendu, & qui venant à nous d'un air où l'hospitalité & le mécontentement étoient peints à la fois par la Nature, nous dit, en nous montrant le chemin de sa maison : „ Et voyez donc ! ne semble-t-il pas qu'on ne peut boire du lait chez nous qu'avec de l'argent ! ”

Cette même humanité, ce même plaisir d'obliger sans *intérêt*, nous l'avons trouvé chez tous les vrais Paysans de ces Montagnes ; c'est à dire chez ceux qui vivent du produit de leur terrain, dans des maisons de bois, qu'on leur fait probablement pour des fromages : en un mot là où le *Commerce* n'a pas corrompu la douceur des sentimens naturels.

„ Ces gens là sont pourtant bien grossiers, ” me disoit une personne du Pays à qui je faisois leur éloge ; „ vous les voyez encore avec leurs habits & leurs maisons de bois de deux cents

„ ans. Ils n'ont su imaginer aucun commerce, aucune manufacture. Ils ne savent pas même trasiquer de leurs fromages; ce sont des Italiens qui de tout tems viennent les acheter chez eux..... J'ai remarqué tout cela, (répondis-je) & avec autant de plaisir que leur figure. Que ne puis-je les garantir de changement!"

Nous n'eussions jamais imaginé, si nous ne l'avions vu nous-mêmes, que ces *maisons de deux cents ans* étoient quelque chose de réel. Après avoir fait un petit déjeûné dans la maison du Pasteur d'un de ces honnêtes troupeaux, nous examinâmes sa jolie maison, toute de bois comme les autres; & nous fûmes surpris du millésime qui se trouvoit écrit à l'extérieur. La maison, suivant l'inscription, avoit été bâtie en 1650, & cependant on l'auroit pris pour être de 1750, tant ses bois extérieurs & intérieurs étoient bien conservés.

Depuis ce moment nous remarquâmes les dates de toutes les maisons. On les voit toujours à la suite de quelque sentence religieuse, qui avec de grotesques figures d'ours, preuves du tendre attachement de ces gens là pour leur Pays qui a l'ours pour ses armes, constitue presque tout l'ornement extérieur des maisons.

Nous eûmes occasion de remarquer ainsi, que les maisons d'un siècle, très communes dans ces hameaux, ne diffèrent de celles de l'année que par la couleur. Nous en vîmes une à *Unterseven*, datée de 1530: elle étoit encore fort bonne, & seulement le sapin dont elle étoit construite avoit pris la couleur du noyer. Voilà donc les *maisons de deux siècles*. Y a-t-il lieu d'en souhaiter le changement?

Cette singulière conservation de maisons uniquement construites de bois, est certainement un des signes de la salubrité de l'air dans ces Pays là. S'il étoit trop humide, il détruiroit le bois; une certaine chaleur en feroit de même. Il y a donc assez d'apparence, que la température qui conserve ces maisons, conserve aussi leurs habitans. Nous jouissons nous-mêmes sensiblement de son bon effet parmi eux: Mad. S. surtout, éprouvoit un bien être, dont elle n'a voit pas joui depuis longtems.

La sobriété est encore une des causes qui conservent la santé de ces Peuples. Ils n'ont ni vin ni bière dans leur Pays. Le vin qu'on y transporte va dans les cabarets, où il fert à les égayer un peu le Dimanche; & l'eau de cerise, qui est leur seule liqueur spiritueuse habituelle, est heureusement très salubre. La

viande est pour eux un regal, qu'ils ne se permettent guère non plus que le Dimanche. De sorte que les œufs, les laitages, les légumes, les fruits secs & le pain bis, sont, avec leur bonne eau, leurs alimens habituels ; alimens qui n'excitent point un appétit factice, ni par leur variété, ni par une action vive sur l'organe du goût, & dont par conséquent ils ne prennent jamais au-delà de ce que le véritable appétit de la nature leur demande.

Et quel plaisir de les voir manger ! ils n'ont point à table de contenance étudiée. L'heure du repas, est aussi pour eux une heure de repos. Chacun se met à son aise à sa manière. C'est ainsi que la table d'une chaumièrre est naturellement pittoresque ; tandis que toute l'imagination des peintres ne fait presque donner de la variété aux nôtres, qu'en nous avilissant par l'aspect de la débauche. Quel plaisir surtout de voir le tendre soin que prend la Providence de ceux qui paroissent plus directement sous sa main ! on lit sur leur visage, qu'un repas est la récompense due à leur travail ; que ce qu'ils mangent, ils l'ont produit eux-mêmes ; qu'ils ne le doivent qu'à leurs soins. On comprend que la variété ne leur est pas nécessaire, quand on les voit se nourrir de ce qui reparoît aussi tous

les

les jours sur nos tables, & à quoi nous revenons nous-mêmes avec plaisir, au travers de ce que le luxe ou l'ennui y ajoutent. On comprend surtout qu'il jouiront toujours du même bonheur, puisqu'ils en jouissent de tout tems sans qu'on les voye changer.

La bonté du Gouvernement est encore une cause essentielle du bonheur de ces Peuples. Le Gouvernement intérieur de Berne est critiqué. Mais peut-être que ce qui fait un mal dans la Capitale & dans d'autres Villes, fait le bien des gens de la campagne. Ceux qui gouvernent cherchent à s'affectionner le Pays, en lui faisant éprouver toute sorte de douceurs. La constitution elle-même a jeté ces fondemens. Le Pays n'est presque chargé d'aucun impôt. La dixme du produit des terres, quelques autres droits féodaux très modérés, la vente du sel par l'Etat, de légers péages sur les marchandises, forment un revenu sur lequel une bonne économie trouve du reste. Ainsi le Payfan travaille réellement pour lui. Il ne s'endette point pour payer les charges de ses terres: par là elles passent plus sûrement du père au fils, qui continue à les cultiver comme il l'a vu faire à son père, & qui l'enseigne de même à ses enfans.

I. Partie.

E

Tout ce Canton est partagé en petits Gouvernemens que l'on nomme Bailliages. Les Gouverneurs ou Baillis, par un certain arrangement de choses, se tirent presque toujours d'un petit nombre de familles, dont les individus vont faire là des épargnes chacun à son tour. Voilà ce qui fait un objet naturel de jalouſie dans les Villes. Mais ce défaut n'influe pas sur le Pays. Les Baillis font de petites fortunes; mais c'est principalement en recevant une portion connue des revenus du Public qu'ils sont chargés de percevoir. Et le Gouvernement, composé de ces mêmes familles, sentant bien que l'amour des Peuples lui est nécessaire, les protège contre toute vexation des Baillis.

Enfin ce qui contribue encore au bien de ces Peuples, en donnant à toutes les autres causes de bonheur le tems de se fortifier & de produire leurs effets, c'est la longue paix intérieure & extérieure dont la Providence les fait jouir. Plaise au Ciel, qu'ils continuent à s'en rendre dignes par leur prudence & par leurs vertus! L'affranchissement, l'inquiétude, ou le vice, ferroient évanouir tout ce bonheur comme un songe.



LETTRE V.

Continuation du même sujet. Route d'Unterseiven à Lutterbrun. Cascade nommée le Staubbach.

* * *

LAUSANNE le 29^e. 9^{me} 1774.

M A D A M E

Y 'Eus l'honneur d'entretenir VOTRE MAJESTE dans ma dernière lettre, de la beauté & du bonheur des Peuples de l'*Oberland* qui pendant notre course dans leurs Montagnes ont si fort attiré notre attention. Mais il faut que je LUI avoue, que nous les avions vus dans tout leur lustre. Ce fut un Dimanche que nous partîmes d'*Unterseiven* pour monter dans les Vallées de *Lutterbrun* & de *Grindelwald*: nous en vîmes donc les habitans dans leur parure. Mais cette

F 2

parure n'étoit que la propreté. Nous eumes le plaisir de voir le long du chemin la toilette de plusieurs jeunes filles. Elle étoit établie auprès des fontaines; leur teint, que le soleil même ne brunit point, venoit d'y acquérir toute sa beauté; leurs cheveux, lavés dans la même source, les paroient sans aucun art que celui de deux longues tresses, & un petit chapeau de paille en faisoit tout l'ornement.

Une circonstance intéressante nous frappa, dès que nous en eumes vu l'exception, dans un enfant marqué de la petite vérole. La surprise que nous éprouvâmes en le voyant, nous fit remarquer que jusqu'alors nous n'avions apperçu aucun teint altéré par cette terrible maladie. Cependant l'inoculation & le *calomel* sont ignorés dans ces Pays-là. Mais une préparation continuelle fait pour eux, ce que nos inoculateurs n'obtiennent que pendant quelques semaines pour nos enfans afin de leur procurer un moment où ils puissent recevoir ce venin sans danger.

L'habillement des femmes de ce Pays-là est le même pour toutes; & il est le même aussi que celui de leurs ayeules. C'est un corset de drap écarlate bordé de rubans de velours noir, auquel pend une jupe bleue ou brune assez cour-

te. Elles n'ont à regretter aucune parure dans cet habillement; aussi le conservent-elles depuis des siècles, & même au travers du changement des modes dans les Villes où elles viennent servir.

Les hommes portent toujours aussi cet habillement commode dans lequel on peint les anciens Suisses, & que portent encore ces *Suisses* que l'on a fait Gardes intimes chez plusieurs Souverains. Celui de nos Paysans est brun ou gris, sans le secours de la teinture; ce sont les couleurs naturelles des laines de leurs moutons. Leurs femmes les filent, & des Paysans tisserans en font l'étoffe robuste de ces habits.

Nous nous confâmes à l'un de ces bons Suisses, vêtu de son antique habillement, pour nous engager dans ces Montagnes. Il vint nous prendre avec un petit chariot attelé d'un fort cheval, qui nous parut aussi bon animal que son maître bon homme. Aussi avoient-ils lié entr'eux une forte d'amitié que nous observâmes avec le plus grand plaisir tout le long du chemin.

Le séjour des Villes & l'appas de l'argent, qui rendent les hommes durs entr'eux, les rendent durs aussi envers leurs animaux domesti-

ques; l'homme simple ne l'est point. On peut à peine songer à courir la Poste, on prend patience dans les mauvais chemins pour ménager les pauvres chevaux qu'ils harassent, quand on a vu les égards mutuels des hommes & des animaux dans ces contrées.

Les chemins où nous voyagions nous donnaient lieu de remarquer ces sentimens naturels. Après avoir traversé les plaines d'*Unterseen* & d'*Interlappen*, nous entrâmes dans une Vallée très resserrée, qui pendant une couple d'heures est le chemin commun de *Grindelwald* & de *Lutterbrun*. Une Rivière formée par la fonte des glaces en occupe le fond, tantôt dans un lit uni où le menu gravier se dépose, tantôt dans des pentes rapides au travers des crevasses ou des décombres de la Montagne qu'elle ronge en écumant. Le chemin qui la côtoye participe à ces différences: tantôt il traverse les pelouses les plus douces, tantôt il est frayé parmi les rochers & les Bois; quelquefois il est au niveau de la Rivière, d'autrefois il la domine d'une manière presque effrayante.

Notre bon animal qui éprouvoit plus péniblement que nous toutes ces différences, avoit souvent le chariot comme suspendu à son poi-

trail. C'étoit alors qu'on pouvoit observer les tendres soins de son maître. Point de fouet, point de jurement. Il se tenoit du côté du précipice, il soutenoit l'animal de toute sa force & l'animoit d'un son de voix réellement amical. Mais on appercevoit en même tems que le cheval se ferroit du côté du rocher pour ne pas exposer son maître, & qu'il faisoit les derniers efforts pour lui obéir. Après que le mauvais pas étoit franchi, un morceau de pain attendu, & des caresses mutuelles, prouvoient qu'ils étoient contens l'un de l'autre; & un peu de repos les mettoit en état de continuer.

Je me sentois réellement si touché de ces procédés reciproques, que bien loin de charger le chariot dans les pas difficiles, j'aidois de grand cœur le cheval à l'y faire passer; & Mad. S. en eût fait une partie en se mettant à pied, si elle n'avoit cédé à mes prières. Et ce n'étoit point qu'elle eût peur dans le chariot; car jamais je n'ai apperçu qu'elle s'effrayât en pareille occasion. Je l'ai vue dans des lieux où bien des hommes auroient tremblé, & où elle n'imaginoit pas seulement qu'on pût craindre. L'apparition subite d'un petit chien ou d'une vache ébranle ses nerfs; tandis qu'elle est tranquille au haut des Rochers avec

des abîmes au dessous d'elle. Elle est à cet égard en un mot comme les enfans, à qui la peur est totalement étrangère tant qu'on ne les a pas épouvantés. On effraye leur imagination par des histoires de chiens enragés, de bétail heurtant de la corne; mais on n'a pas occasion de leur faire accroire qu'un Roc est moins solide parce qu'il est à une hauteur de quelques mille pieds, ni qu'on doive en tomber plus aisément pour cela si on ne s'élance pas exprès. Mad. S. ne m'a donc jamais donné dans les lieux les plus scabreux un instant d'inquiétude par des terreurs paniques; & ce n'est pas la première fois que j'ai remarqué, que quand les femmes se sont mises une fois en habit de course, elles trouvent un courage & des forces qu'elles-mêmes ne se connoissoient pas.

Au bout de deux heures de marche, nous laissâmes sur la gauche la Vallée qui conduit à *Grindelwald*, quoiqu'elle fût l'objet principal de notre voyage, pour nous avancer dans celle qui mène à *Lutterbrun*. Le chemin qui y conduit est quelque chose d'inexprimable; si du moins on veut faire comprendre ce que l'arrangement des objets fait sentir. C'étoit le matin; le soleil ne s'appercevoit encore que sur les cimes des Montagnes qui pendoient en quelque sorte sur nos té-

tes. Les Rochers étoient resserrés autour de nous; nous avancions dans le fond d'une Vallée qui s'étoit ouverte entre des Montagnes où peu de tems auparavant nous ne découvrions aucun chemin. En quelques endroits ces Montagnes étoient coupées par d'autres Vallées; des torrens de lumière sembloient s'y faire jour, les partager du haut en bas, & couler jusques au fond, tant les rayons du soleil, éclairant de légères vapeurs, marquoient distinctement leur route entre les rochers au travers de l'air. En d'autres endroits au contraire nous appercevions encore les arrière-gardes de la Nuit: aucun objet ne pouvoit y être discerné. Une masse d'ombre, d'autant plus obscure à nos yeux que les objets supérieurs recevoient déjà une lumière plus vive, y couvroit tout d'un voile que nous ne pouvions pénétrer.

Ces Vallées sont bordées çà & là de Rochers immenses qui s'élèvent à pic, & qui n'ayant que le Ciel pour fond aux yeux du voyageur, lui semblent être les Montagnes entières, tandis qu'ils n'en font qu'une bien petite partie. Lorsqu'on peut s'éloigner de ces Rochers inférieurs, on voit successivement de nouveaux Rochers, des Bois ou des pâturages; & bien souvent même des terres cultivées & parsemées

de hameaux s'élèvent au dessus d'eux en amphithéâtre, jusqu'à d'autres Rochers nuds ou couverts de glace qui sont les vrais sommets. De ces Rochers, qui arrêtent les nues, & des terrains inférieurs, partent de toute part des Ruisseaux, qui se réunissant peu à peu, arrivent pour l'ordinaire dans les grandes Vallées par des coupures qui divisent les Rochers inférieurs. Ces Ruisseaux, dans leurs routes les moins entrecoupées, éprouvent cependant bien des chutes. Ainsi dans ces amphithéâtres si variés, tout est parsemé de petites cascades ; ce qui contribue à leur donner un coup-d'œil très pittoresque.

Mais il arrive quelquefois que les eaux, en descendant des Rochers supérieurs, se maintiennent dans des canaux élevés, & arrivent ainsi au bord des Rochers inférieurs. Là il ne leur reste plus qu'à gagner le fond de la Vallée d'un saut. Le Ruisseau alors se brise en quelque sorte dans l'air. Chaque lame qui arrive au bord du Rocher & qui devient libre, tombe en accélérant sa chute, & se sépare ainsi de la suivante pendant le dernier instant où elle est encore retenue par le Rocher. L'inégalité du lit par lequel elle arrive à ce bord, contribue encore à cette espèce de déchirement; quel-

ques filets sont retardés dans leur course par les aspérités du Rocher, & ne tombent du bord que par leur propre poids; tandis que d'autres, courant avec rapidité, joignent à l'effet de ce poids la vitesse déjà acquise. Tous ces filets, livrés ensuite à leur propre mouvement dans l'air, continuent à s'écartier & à se briser de plus en plus. Mais surtout, au travers de tous ces ballottemens, l'*air fixe*, qui joue un si joli rôle dans les bouteilles du Dr. *Priestley*, joue ici un fort grand rôle. Cet *air*, qui étoit *fixe* ou *fixé* dans l'eau, parce qu'il avoit perdu son élasticité dans ses interstices par son emprisonnement trop étroit; cet *air* que la Pompe pneumatique laisse tranquille, que le feu même ne dégage pas, est libéré par les chocs. Alors il se dilate, & réduit l'eau en écume. Les bulles, sous la forme desquelles il se pelotonne d'abord, crevant avec un petit bruit, dispersent l'eau comme en poussière. C'est là ce que devient enfin tout le Ruisseau: il n'est plus dans ses bords qu'une pluie menue, dont les gouttelettes se dispersent de plus en plus en tombant, & que le moindre vent promène fort loin à la ronde.

Ces Cascades sont donc comme des *ruisseaux de poussière*; & c'est l'étymologie du *Staubbach* que nous allions visiter. Quand le rideau qui

nous cachoit la Vallée où il se précipite vint à s'ouvrir, nous fumes frappés de l'ensemble le plus pittoresque. Des Rochers à pic d'une hauteur prodigieuse, qui sur la droite formoient une barrière sans coupure, & sur la gauche étoient entrecoupés de talus couverts de pâturages & de Bois, conduisoient l'œil au fond de la Vallée sur des glaces immenses & très voisines, qui s'élevoient en amphithéâtre jusqu'au sommet de ce beau Pic que nous avions déjà découvert d'*Unterseven*. Vingt ruisseaux, arrivés du haut des Montagnes jusqu'au bord des Rochers de la droite, se précipitoient en pluie de ce côté de la Vallée : le fameux *Staubbach* surtout, que le soleil commençoit à éclairer, frappoit par sa blancheur éclatante parmi les Rochers encore obscurs.

C'est par cet état de pluie, plus ferrée que n'est la pluie ordinaire, que les Cascades des Montagnes montrent ces magnifiques *Iris*, dont les couleurs sont d'autant plus vives, que les gouttes qui réfractent les rayons du soleil, sont plus près du spectateur.

Quand nous arrivâmes à *Lutterbrun*, Village voisin de la Cascade, l'heure approchoit où ce phénomène pouvoit être vu dans sa plus grande beauté. Le Pasteur du lieu a mis à leur aise

les Etrangers que la curiosité conduit dans sa Paroisse, en recevant sans s'imagréer quelque rétribution pour le bon accueil qu'il leur fait. Nous descendîmes auprès de sa maison (c'est celle de l'année 1650 dont j'ai eu l'honneur de parler à V. M.): il nous y offrit un déjeûné, que nous acceptâmes en gens à qui l'air avoit donné appétit. Et tandis que nous le prenions, nous vîmes les rayons du soleil descendre peu à peu dans la Vallée, & former çà & là de petits nuages par la rosée qu'ils dissipotent. Car nous étions déjà dans la région où les nuages se promènent.

Dès que nous apperçumes que la Cascade étoit entièrement éclairée, nous nous acheminâmes vers elle. L'air étoit assez calme pour nous permettre d'en approcher sans être arrosés par ses éparpillemens.

Les pierres & le sable qui tombent de tems en tems du haut du Rocher avec l'eau, ainsi que des environs du lieu d'où elle se précipite, ont produit à la longue un talus en forme de pain de sucre, dont le sommet, creusé par la cascade, a pris la figure du *Crater* d'un Volcan; c'est à dire de cette espèce de coupe ou d'entonnoir du fond duquel sortent la fumée & les flammes. Nous remarquâmes cette forme en nous

approchant de la pente ; mais nous ne nous attendions guère à voir un Volcan complet.

Le talus étoit rapide ; & en montant parmi ces cailloutages, on ne songe pas à lever les yeux. Nous ne les levâmes que pour reprendre haleine ; & dans cet instant nous crûmes voir la sommité en feu. Toute la pluie tomboit dans le *Crater* sans s'éparpiller à la ronde ; & la position du soleil, par rapport à nous & au bas de la colonne , étoit telle , que le haut de l'*Iris* s'y formoit en ce moment. Et quelle *Iris* ! on ne fauroit rien imaginer de plus brillant que les couleurs dont elle étoit composée. Celle qui frappa d'abord nos yeux fut le rouge ; & il nous sembloit ainsi que la flamme la plus vive sortoit du *Crater*, en même tems que la Cascade audessus paroifsoit une colonne de fumée.

Je n'entreprendrai point d'exprimer à V. M. l'étonnement de Mad. S. Et en vérité, quoique accoutumé à ce phénomène, le mien n'étoit guère moindre. Le reste ne fut plus pour nous de la surprise , mais l'objet de la plus grande admiration. A chaque pas que nous faisions en montant, l'*Iris* s'agrandissoit & déployoit successivement ses magnifiques couleurs. Elle s'approchoit aussi de nous de plus en plus,

elle nous suivoit dans tous nos mouvemens & nous en étions toujours le centre ; enfin étant arrivés jusqu'au bord des gouttes de pluie , elle forma un cercle presqu'entier . On apprend tout cela froidement dans le cabinet par des lignes & des angles . Mais là ce n'étoit pas à la raison qui analyse , c'étoit au sentiment qui frappe , que nous étions redévables de l'instruction .

Quelle force ne réveilla pas chez Mad. S. cette gradation sensible de beauté dans le Phénomène à mesure que nous avancions ! Une jouissance continue & toujours croissante est le véritable aiguillon de l'instinct ; de cette faculté qui précède les sentimens du cœur & les conseils de la raison . C'est donc ainsi qu'il faudroit pouvoir déterminer les mouvemens de la plupart des hommes ; on trouveroit chez eux des forces qu'ils ignorent eux-mêmes . Quand Mad. S. fut au haut du talus , elle s'étonna d'y être parvenue ; elle ne s'étoit presque pas apperçue quelle montât . Mais ce n'étoit pas le tout ; il falloit redescendre ; la pente étoit rapide , les pierres angulaires & mouvantes , & il n'y avoit point d'*Iris* au bas . La nécessité parla alors , & il fallut lui obéir ; non sans avoir lieu d'appercevoir , qu'il n'étoit pas

si doux de céder à cette maîtresse impérieuse, qu'à celle qui avoit su nous présenter la jouissance pour prix de nos efforts. Ce fut une leçon de morale que nous reçumes en descendant; & cette leçon adoucit la pente. On aime à tirer quelque usage des peines qu'on est obligé de subir.

La peine heureusement ne fut pas longue; car après avoir essayé de descendre lentement pour éviter les secousses, nous fumes enfin obligés de courir. Ces *talus* qui se forment au pied des Montagnes, & qui en sont une partie très remarquable lorsqu'on veut étudier leur histoire, ont toujours une pente très rapide. C'est celle où les pierres cessent de rouler. Car en tombant elles roulent d'abord, puis elles s'arrêtent à diverses places. Les plus grosses gagnent ordinairement le bas, & contribuent de proche en proche à arrêter les suivantes. Le *talus* se couvre successivement de nouvelles couches, & s'élève quelque fois jusqu'à une grande hauteur; mais tant qu'il se forme, les pierres qui s'y arrêtent sont toujours prêtes à rouler à la moindre impulsion.

Là où les pierres cessent seulement de rouler, on est bien près de rouler soi-même; de glisser du moins avec elles. Aussi glissâmes nous quel-

quelquefois en courant, & bien souvent nous faisions plus de chemin d'un seul pas que nous n'aurions voulu. Cependant nous arrivâmes sans accident & fort gaiement au pied de la Colline.

Je serai obligé de m'y arrêter pour le présent; car voilà notre départ de *Lausanne* qui s'approche. Mais si je puis avoir l'espérance que ces récits intéressent VOTRE MAJESTÉ, je les reprendrai aussitôt que nous aurons trouvé un lieu qui puisse garantir Mad. S. de l'hiver qui nous châtie.

BRUNAGAN



E. Partie:

6



LETTRE VI.

*Le recit du Voyage aux GLACIÈRES in-
terrompu par une esquisse des environs
d'HIÈRES & de son climat.*

* * *

Hières le 22^e Janvier 1775.

MADAME

De quel bonheur VOTRE MAJESTE' ne m'a-t-ELLE pas comblé par la lettre qu'ELLE m'a fait l'honneur de m'écrire! Pourquoi tous les Maitres ne savent-ils pas s'attacher ainsi leurs serviteurs! Je continuerai donc ici, & avec bien plus d'empressement encore, la relation de notre voyage aux *Glacières* de Suisse. Mais auparavant je dois avoir l'honneur de rendre compte à VOTRE MAJESTE' des raisons qui

nous ont fait choisir ce lieu pour y passer l'hiver.

Après avoir traversé dans notre voyage d'observation, *Avignon*, *Aix* & *Marseille*, nous nous sommes acheminés par *Toulon* vers ce lieu que nous appelions les *Îles d'Hières*, & que nous voulions visiter avant que de fixer notre séjour. Je partis d'abord seul de *Toulon* pour chercher ces *Îles*: j'en vis en effet; mais elles se trouvèrent être des rochers & des terreins presque incultes à peu de distance de la côte. Ce n'étoit point là ce que j'attendais d'après la dénomination d'*Îles d'Hières*, généralement reçue pour désigner ce lieu renommé, où l'hiver ne devoit être qu'un Printemps. Je trouvai ce lieu cependant; ce sont les environs de la Ville même d'*Hières* en terre-ferme. J'y arrivai le 1^{er} de cette année; & en effet l'air m'y parut si tempéré, & tous les objets si tiens, que je ne balançai pas à tenter d'y fixer notre demeure. Deux jours après nous nous y sommes établis chez *l'ami des hommes*. C'est en effet dans une maison qui appartient à M. le Marquis de *Mirabeau* que nous sommes logés. Le bâtiment est fort joli; il est situé hors des murs de la Ville à portée des plus agréables promenades. Aussi nous promenons nous pres-

que tout le jour. L'air est plus que tempéré; il est chaud. Au dehors nous cherchons l'ombre, & dans la maison nous tenons les fenêtres ouvertes du matin au soir.

Nous ne pouvons cesser encore de nous demander s'il est vrai que nous soyons au cœur de l'hiver & avancés à peine de quatre degrés au Sud de *Lausanne*. Rien ne le peint à nos sens. Les fourrures dont nous nous étions pourvus pour nous rendre ici, sont au croc; partout la campagne est couverte de verdure, & les oiseaux l'égaient par leur chant: le jasmin qui tapisse l'un des côtés de notre maison, est prêt à nous donner les fleurs que l'automne avoit préparées; les violettes parfument déjà les jardins; & notre table est fournie des légumes que nous y voyons croître avec abondance.

A la beauté du Pays, se joint la bonté des habitans. Nos besoins nons ont déjà fourni l'occasion d'en connoître plusieurs; & nous n'avons manqué d'aucune des choses qui étoient à leur portée. J'avois eu surtout le bonheur d'être recommandé à un particulier de ce Pays-ci (*a*), qui nous a rendu tout aisé. En un mot il ne nous manque rien de tout ce qu'i

(a) M. Aillier.

peut rendre notre séjour agréable. Aussi Mlle. de S. s'applaudit-elle d'être venue passer l'hiver avec nous.

Hières en elle-même est une vieille Ville, située au pied d'un rocher encore entouré de ces murs bordés de crâneaux & flanqués de tours, qui rappellent le Gouvernement féodal. Mais on n'en est pas plutôt dehors, qu'on se croit dans l'ancien jardin des Hespérides. Le plus beau soleil relevant l'éclat de pommes d'or par millions, enchaînées dans la plus belle verdure, fait de ces lieux un séjour où nous croyons souvent de rêver.

Cette contrée si heureuse aux yeux des habitans du Nord, est une petite plaine environnée de collines, même du côté de la Mer, où des îles assez élevées semblent se joindre à la Terre-ferme. Cette première enceinte, partout accessible, est garantie elle-même du côté du Nord, par diverses autres chaînes de Collines de plus en plus élevées, qui sont comme des ouvrages avancés contre le froid. De sorte que le soleil, se promenant depuis son lever jusqu'à son coucher dans cet admirable Vallon, y concentre sa chaleur sans que des causes contraires l'affoiblissent.

Aussi voit-on ici en plein champ, au milieu

de l'Hiver, ce que nous n'osons confier à l'air qu'en Eté dans nos Climats. On y trouve aussi le Palmier à dates, d'une santé vigoureuse. Mais les Orangers sur tout sont la gloire du Pays. Le Rocher du Chateau d'*Hières*, qui autrefois protégeoit la Ville, protége aujourd'hui ces beaux arbres; ils sont tous rassemblés à son abri dans un demi-cercle d'environ un quart de lieue de rayon. On les trouve plantés dans les Vergers, comme les arbres dans les Bois; tout aussi entassés, & avec aussi peu d'ordre. Ils s'élèvent autant & sont plus chargés de fruits, que le commun des arbres de nos vergers. Ceux qui sont près du Rocher leur protecteur, sont encore dans tout leur lustre, & l'œil des habitans de nos Climats ne peut s'en rassasier. Mais à mesure qu'on s'avance dans la campagne, on apperçoit les effets de ce terrible Mois de Novembre, dont nous nous lamentions en Suisse, comme s'il nous eût été particulier. Il a arrêté les progrès d'une partie des oranges; la terre est jonchée de celles qui tombent continuellement sans parvenir à une parfaite maturité. Elles sont cependant assez bonnes; mais il y en a tant à la fois sur la terre, qu'il faut s'en défaire à tout prix. Nous voyons partir chaque jour quantité de mulets,

chargés de ce fruit, ailleurs si recherché, qui a été choisi sur la place à moins d'un *penny* la douzaine. Les enfans glanent sur les rebuts, & se battent avec le reste dans les grands chemins.

Ainsi cette région si favorisée des douces influences de la chaleur, n'est point à l'abri des revers. Et ce ne sont pas les Orangers feuls qui en souffrent; le froid a attaqué tout ce qui est précoce. Ce Pays est le jardin d'hiver d'une partie de la France: si ses productions ordinaires avoient été conservées, il enverroit dès à présent dans toutes les Villes voisines, & même jusqu'à la Capitale, des artichaux, des petits pois & des fleurs. Mais tout cela se trouve détruit par la gelée. On le voit renaitre aujourd'hui; mais il n'est plus tems, ce ne feront plus des primeurs, & ce n'est qu'en cette qualité que les habitans peuvent en faire commerce.

Ces accidens ne sont pas les seules compensations des beaux hivers dont ce Pays-ci jouit le plus souvent. Les Etés y sont pernicieux. La Mer, qui n'est distante que d'une petite lieue de ces jardins enchantés, a sur ses bords des Marais, qui, échauffés alors, répandent dans l'air des exhalaisons très nuisibles à la

santé. Une partie de ces marais est employée à faire du sel comme la plage *d'Aigue-mortie.*

Mais aujourd'hui la chaleur n'a que des effets salutaires; elle vivifie tout, les habitans comme le Pays. Nous avons sous nos yeux les passe-tems de leurs jours de fêtes. Ils se rassemblent sous des Ormeaux qui commencent à boutonner. Les enfans en garnissent les branches; tandis que la jeunesse des deux sexes, vêtue fort à la légère, danse le rigodon du Pays au son du flutet & du tambourin. Rien n'est plus gai que ces fêtes champêtres; il y règne une vivacité charmante qui est particulière aux habitans de ces Climats. Et c'est *au Mois de Janvier* que nous jouissons du Spectacle de fêtes champêtres! Mlle. S. & Mlle. de S. qui ne l'avoient jamais passé qu'àuprès du feu, ne peuvent s'empêcher de répéter cette exclamtion, pour se pénétrer d'autant mieux du bien dont elles jouissent.

Depuis qu'elles se sont déterminées à employer la monture de Balaam, fort usitée dans ce Pays, nous ne sommes plus arrêtés par les rochers ni les brossaillies; nous courons partout & fort loin. A présent nous ne voyons plus les Plaines que des Collines, où nous sommes attirés, non seulement par la variété

des points de vuë qu'elles nous offrent, mais parce que l'air y est embaumé par le romarin. Cet arbuste est partout en fleur; la narcisse que nous trouvons très souvent l'est aussi, de même que la pervanche, le violier & quantité d'autres plantes printanières: & l'acanthe dévelopant déjà ses belles feuilles, fait de quantité de buissons qu'elle entoure des chapiteaux corinthiens.

Le côté de ces Collines opposé à *Hières*, offre à l'œil les plus belles vallées, qui, en serpentant, vont se perdre parmi les avant-corps de la chaîne des hautes Alpes que nous découvrons dans le lointain. Un soir, vers le coucher du soleil, nous avons vu distinctement leurs cimes couvertes de neige. Voir ainsi l'hiver, & se trouver dans le printemps, fut pour nos voyageuses, ce qu'est pour un matelot échappé d'un naufrage, la vuë d'une tempête en se sentant au Port.

J'ai aussi ma manière de voir avec intérêt ces chaines successives de Montagnes, qui, depuis des cimes assez hautes pour être glacées, viennent sans changer de nature s'abaisser jusqu'à la Mer. Car c'est là une particularité de nos Collines: elles font des mêmes espèces de pierres que les hautes

Alpes; ce qui répand beaucoup de lumière sur l'histoire du Monde. Mais je m'arrête à cet égard, (a).

Quelquefois aussi nous dirigeons nos promenades sur la côte; & là, sans aucune incommodité pour la température, nous pouvons contempler la Mer de fort près, tantôt paisible, & réfléchissant comme un miroir les objets qui l'environnent; tantôt furieuse, mais consumant ses efforts à amener sur la plage une provision d'algue , dont les habitans font un engrais pour leur terrain. Les vagues ont aussi poussé devant elles à la longue un peu de gravier fort mince , avec lequel elles ont séparé de la Mer les étangs dont j'ai fait mention à VOTRE MAJESTE'. Peu à peu ces étangs se combleront par les dépots d'une Rivière; & ainsi le territoire d'*Hières* se prolonge. Quand ce comblement sera fini, *Hières* se trouvera à l'abri de leurs exhalaisons. Si quelques uns des Philosophes qui ont formé des conjectures sur les révolutions qu'a subi la Terre, avoient fait attention à ce phénomène qui est assez fréquent sur les côtes, ils auroient évité bien des er-

(a) Cela se trouvera expliqué en beaucoup d'endroits des Lettres suivantes.

reurs. Mais c'est encore un point sur lequel je dois m'arrêter ici (a).

Ce qui m'a le plus étonné dans la température, c'est qu'il règne quelquefois d'assez grands vents qui tiennent au Nord, & qui cependant ne sont pas froids. La Pluie même, qui presque toujours refroidit l'air dans des Contrées peu distantes, & que nous avons déjà euë assez souvent, n'a fait qu'embellir la campagne, en ajoutant partout les verds naissans, & les fleurs nouvelles, au grand nombre d'arbres & d'arbrisseaux toujours verds qui couvrent le Pays. Déjà les amandiers, qui commencent à être en fleurs, interrompent la monotonie des oliviers; & les semaines, mêlées à la Vigne par bandes parallèles, au pied des Collines & dans la Plaine, prennent déjà leur nouvelle verdure.

Cependant ce Pays si riant, si bien cultivé, semble renfermer de la misère; il y a une grande inégalité dans ses habitans, même cultivateurs. C'est la propriété, qui fait la partie la plus essentielle du bonheur des gens de la campagne; partout où il y a trop de ces grands propriétaires du terrain, qui ne font que jouir,

(a) On le trouvera développé au second Vol. dans une Lettre datée de *la Haye*.

tandis que les vrais cultivateurs ne sont que des mercenaires, tout dépendant pour ceux-ci de leur force & de leur courage, il en résulte entre eux mêmes, la plus grande & la plus facheuse inégalité.

Dans les Montagnes de la Suisse, la majeure partie du terrain appartient à ceux mêmes qui le cultivent; voilà ce qui les anime au travail: il leur devient agréable, & par là doublément utile; car il faut aux hommes du plaisir, & ils le cherchent constamment. L'agriculteur propriétaire du terrain n'épie point le coucher du soleil pour quitter les champs; dès qu'il sent que son travail peut y être utile, il devient pour lui un plaisir. Ce sont ces lieux - là que je me suis particulièrement plu à décrire à VOTRE MAJESTE; sûr que le bonheur de l'humanité fait le sien. Elle jouit de ce spectacle intéressant, sans qu'il soit besoin que ses yeux corporels le contemplent. Je ne craignois donc point de produire chez Elle une *temptation* qui en diminuât l'effet. Les vraies bases de notre bonheur ne sont pas hors de nous: la santé de l'âme en est la source. Faire le bonheur de ceux que nous aimons est un des plus doux exercices de cette vraie santé. Se plaire à faire du bien, & le pouvoir, est à

LETTRE VI. DE LA TERRE 109

tous égards le bonheur suprême en ce Monde.
Veuillez le SOUVERAIN dispensateur de tous
les biens, ajouter toujours à ceux qui font la
félicité intérieure de VOTRE MAJESTÉ,
tout ce qui, extérieurement, peut la conserver
sans nuage!





LETTRE VII.

Continuation du Voyage aux GLACIERES.

*Retour de LUTTERBRUN à l'entrée de la
Vallée de GRINDELWALD. Raisons
de la grande variété des aspects
dans les Montagnes.*

* * *

Hières le 9 Fevrier 1775.

M A D A M E

Dans la précédente Lettre que j'ai eu l'honneur d'adresser à VOTRE MAJESTE, j'eus bientôt décrit le Pays qui nous environne, dont le plus grand avantage est un printemps anticipé. Les Collines y sont agréables; mais elles se ressemblent toutes. La Plaine est magnifique; mais c'est par sa culture: & s'il y a quelque variété, c'est parce que les oli-

LETTRE VII. DE LA TERRE. III

viers qui y sont en abondance, ne laissent pas entièrement appercevoir ces bandes alternatives de femailles déjà vertes, & de vignes qu'à présent on taille & fossoye partout. Les jardins mêmes où sont ces charmans Orangers qui rendent notre habitation si gaie, ne sont que des beautés en mignature: c'est un délicieux coup d'œil, mais il n'est qu'un.

Il n'en est pas de même dans les Montagnes. La plus grande variété d'objets, aussi intéressans pour le cœur & pour l'esprit que pittoresques, s'offre partout à l'observateur. Leur nombre même embarrassé; sur tout quelqu'un qui fait moins décrire que sentir. Aussi m'apperçois-je rarement que ce que j'ai senti se retrouve dans l'expression par laquelle je cherche à le rendre. Cependant je prens courage: il passe toujours quelques unes des beautés des grands originaux dans les copies les plus foibles; & j'ai d'autant plus lieu de le penser ainsi, que VOTRE MAJESTE' prend quelque plaisir à mes descriptions.

Le moment où je les ai suspenduës, est celui où nous revenions du magnifique *Staubbach*, pour repasser chez le Ministre de *Lutterbrun*, où nous avions laissé notre chariot. C'étoit un Dimanche, comme j'ai déjà eu occasion de le

remarquer: nous trouvâmes notre bon Pasteur environné de ses Paroissiens qui alloient le suivre à l'Eglise.

Quel plaisir de voir cette dévotion sincère des hommes laissés aux mouvements de leur cœur, après les instructions simples & touchantes du Christianisme! Qu'elle peint bien le bonheur! Il ne fauroit être d'émotion plus douce & plus durable, que celle de l'homme religieux, qui s'approche du lieu consacré au service de l'ETRE à qui il doit tout. Nos Montagnards étoient heureux dans ce moment là, on le voyoit dans leur maintien. Le Pasteur étoit heureux aussi, & par son office, & par les égards qu'on lui témoignoit. Nous jouîmes un moment de ce doux spectacle: mais comme nous avions encore beaucoup à voir ce jour là, il fallut bientôt prendre congé de lui.

Nous voilà donc encore dans la petit chariot, & avec notre bon guide. Nous nous y confiaîmes sans aucune crainte, quoiqu'il soit ordinairement plus dangereux de descendre que de monter dans ces chemins là. Mais nous connoissions sa prudence & ses ressources.

Nous ne pûmes nous empêcher de regarder

en



en arrière, tant que nous restâmes en vue des *Glaciers*, du *Staubbach*, des Rochers qui l'environnent, en un mot de cette magnifique grotte, où l'obscurité se mêloit encore à la lumière, quoiqu'elle eût le plus beau Ciel pour plafond. Cependant le regret de la voir s'éclipser dura peu : de nouveaux objets attirent bientôt notre attention, quoique dans une route que nous venions de parcourir depuis si peu d'heures.

Une des beautés des Montagnes consiste dans la variété; mais dans une variété telle, qu'on a peine à se la figurer quand on ne l'a pas éprouvée. D'abord on ne pénètre jamais qu'en serpentant dans ces labyrinthes, qui de loin ne présentent que des masles solides. Leurs angles faillans qui partout s'enchaissent pour ainsi dire dans les angles rentrants, (ce qui a fait imaginer que les eaux étoient leur origine commune (a)); barrent sans cesse le paßage à l'œil; mais c'est en le récréant par les plus singuliers, ou les plus terribles spectacles. On n'a pas le tems de devenir indifférent par la durée des mêmes objets d'attention, car la scène change sans cesse à mesure qu'on tourne ces Promontoires. C'est là une source inépuisable.

(a) Cette opinion sera examinée dans la suite.

ble de variété que l'on conçoit aisément. Mais ce qu'il est difficile de bien concevoir, ce sont les étranges changemens que produisent dans un même lieu les divers accidens de la lumière & des Nues. Une demi-heure d'inattention suffit, pour que, sans avoir changé de place, on se croie transporté bien loin. La sérénité ou l'inquiétude ne changent pas plus les objets de l'imagination, que la vive lumière du soleil, ou l'obscurité produite par les Nues, ne changent ceux des Montagnes.

La différence seule de la partie du jour, en met encore une très-grande dans l'apparence des mêmes objets. Ce qui n'étoit d'abord qu'une masse confuse, belle par son aspect fombre qui faisoit ressortir quelque vif rayon de lumière, étant éclairé à son tour, développe souvent les plus rians spectacles. Dans le sombre, tout paroiffoit réuni & dans un même plan: mais à mesure que le soleil s'y insinue, les Vallées se creusent, les Collines ou les Rochers s'élèvent & se détachent, les Bois se distinguent des pâturages; il semble en un mot qu'on fouille au sein de la Nuit, ou que le Monde sorte du cahos. Les causes des bruits confus ne se développent pas moins que les masses obscures; on voit alors couler

les Ruisseaux & les Torrens; l'on croiroit que la lumière fait sortir des Rochers ces eaux qui auparavant sembloient rouler dans les entrailles de la terre.

Il résulte de ces causes de variétés dans les Montagnes, qu'on n'y a pas regret, comme dans les Plaines, à retourner par les mêmes chemins; & même on jouit alors d'une autre espèce de variété, qui n'est pas moins agréable. Toutes ces failles que font les Montagnes, en s'engrènent les unes dans les autres de même qu'en élargissent & rétrecissent les Vallées, n'ont été vues que par une de leurs faces; c'est-à-dire par celle qui se présente au côté d'où l'on est venu; car on est trop occupé des objets qu'on a devant soi pour songer bien souvent à regarder en arrière. Tout est donc nouveau en rétrogradant; & ces deux aspects se ressemblent ordinairement tout aussi peu, que les côtés opposés de certains tableaux faits de bandelettes à double face, posées de tranche sur un fond différent encore.

Nous jouîmes de toutes ces variétés en descendant de *Lutterbrun*: surtout nous eûmes lieu d'observer bien agréablement celle que quelques heures peuvent produire. Le Soleil

s'étant abaissé dans les Vallées, portoit sa lumière vivisante dans mille recoins qui nous avoient échappés auparavant. Il avoit aussi transformé la rosée en de petits nuages qu'il coloroit çà & là de mille manières riantes & variables , qui toutes nous annonçoient la durée du beau tems. L'air sec , qui atténuoit d'abord ces nuages , ne leur laisloit que la densité nécessaire pour gazer les objets ; & encore étoit-ce pour bien peu de tems ; car à peine quelqu'un de ces ballons légers s'étoit-il détaché des Bois ou des Prairies , en cédant au petit courant d'air qui le pressoit , que cet air pur l'absorboit sous nos yeux , & nous donnoit ainsi une leçon de physique expérimentale que le plus bel atelier ne fauroit produire.

Le tems en effet étoit aussi beau qu'on pût le desirer : il ne nous donnoit pas simplement de bons chemins , de beaux aspects , une température agréable ; il nous disposoit encore à en jouir ; & dans toutes les circonstances , cette disposition est déjà plus de la moitié du bonheur . Que d'agréables réflexions ne faisions-nous pas sur l'arrangement des choses dans ce voyage ! En choisissant un beau tems pour partir ; nous ne choisissions au fond qu'un beau jour , & il nous en falloit au moins quatre .

puis que celui-là , où nous devions voir les Glaciers , étoit déjà le quatrième. Nous avions ce beau jour , & avec toute la certitude possible de sa durée , puisque les petits nuages formés de la rosée étoient immédiatement dévorés par l'air.

Il avoit semblé à nos amis que nous partions dans une saison peu propre à parcourir les Montagnes. Mais outre que nous n'avions pu choisir la saison , je favois par bien des expériences que c'étoit la plus belle. En Eté la chaleur est très grande dans ces Vallées , même jusqu'au pied des Glaces , où par cette raison , comme en *Canada* , la végétation est très rapide : il semble que la Nature veuille y profiter du peu de tems qui lui est laissé pour produire ; tout y croit à vue d'œil. En Eté encore , parmi les plus beaux jours , les Montagnes effluyent souvent des orages. Au lieu qu'en Automne , même après que les terreins fertiles des hautes Vallées ont été déjà plus d'une fois couverts de neige , ils se découvrent entièrement ; & alors , sans effluer des chaleurs incommodes , on jouit encore d'une longue suite de beaux jours.

C'est ce que nous avons éprouvé dans tout notre voyage ; & ce jour là entr'autres fut

un des plus sereins qu'on puisse imaginer; ce qui ajoutoit beaucoup au plaisir que nous auroit procuré un beau jour ordinaire. Une abondante rosée avoit animé toutes les couleurs, & la plus parfaite transparence dans l'air les laissoit arriver à nos yeux sans affoiblissement. La Nature n'a pas besoin des vapeurs dans ses perspectives pour en détacher les objets; ce n'est là qu'un de ces jeux dont elle nous récrée; & les peintres qui s'étudient si fort à les imiter quand il lui plaît d'en produire, feroient mieux peut-être d'étudier comment tout est si beau, si détaché, quoique si net, quand l'air est le plus pur. Cet air lui-même ajoutoit pour nous à la beauté du spectacle: son bel azur, qui enfin ne se trouva terni par aucune vapeur, mit à tous ces tableaux le fond le plus gai.

Aussi descendîmes-nous fort gaiement la Vallée dans laquelle nous nous étions engagés pour voir la Cascade. A peine reconnoissions-nous notre chemin par les changemens des apparences & des positions. Peu-à-peu nous vîmes se rouvrir sur notre droite la nouvelle Vallée qui devoit nous conduire aux Glaces, & dans laquelle nous entrâmes enfin sur le midi. De nouveaux objets effaçant sans cesse le regret de ceux que nous quittions, nous

oubliâmes bientôt cette Vallée de *Lutterbrun* qui nous avoit si fort intéressés pendant la matinée ; & notre attention se porta toute entière sur celle de *Grindelwald*.

Je me vois obligé de m'arrêter à l'entrée de cette Vallée : trop d'idées se réveillent à la fois , pour entreprendre de les développer ici. Mais si j'étois *Gesner*, le souvenir d'une petite anecdote , me tenteroit beaucoup de terminer cette lettre par une Idylle. Le titre en seroit *la Rose*. Je raconterois qu'Atis avoit sauvé des ardeurs du mois d'Août & des premiers frimats de l'Automne un jeune rosier , dont les boutons lui promettoient une Rose pour la fête de Doris ; que jaloux de la conservation d'une plante que sa destination lui rendoit chère , il avoit soigneusement réparé son enclos , au milieu même d'un pays où l'honnêteté fert de barrière ; que chaque jour il l'arrosoit ; que son attente étoit enfin remplie , & que la rose la plus vermeille s'étoit épanouie la veille de la fête de Doris. Je peindrois son bonheur lorsqu'au matin il la vit s'entr'ouvrir par la douce chaleur du soleil , & laisser pour la première fois la rosée se glisser dans les tendres replis de ses feuilles. Il ne la quitta que pour aller au bord de la fontaine voisine , assister à la toi-

lette de Doris: là il convint sans dépit que sa Rose étoit effacée & il annonça à sa maîtresse son triomphe pour le lendemain. Mais ce jour même, ce jour fatal, des étrangers arrivent, paſſent auprès du jardin, voient la fleur, & malheusement admirent sa grace au haut d'une tige élégante. Un Domestique qui s'apperoit de leur attention, faute la palissade, court à la fleur & l'enlève. Atis arrive en ce moment..... Je m'arrête, car voilà tout le canevas de l'Idylle. *Gesner* le rempliroit; il fauroit appaifer la douleur d'Atis par quelque innocente faveur de sa bergère, qui au fond avoit déjà reçu cent fois cette Rose en la voyant soigner du coin de l'œil. Pour nous, nous n'eûmes que le chagrin de la voir enlevée, & de soupçonner que cela affligeoit un jeune homme que nous vîmes paroître un instant après dans son enclos. Nous entrions alors dans la Vallée qui conduit à *Grindelwald*.





LETTRE VIII.

*Réflexions sur la FERTILISATION DE
LA TERRE, & sur les traces MA-
RINES que l'on trouve dans les Con-
tinents. Occasion de la plus grande
partie de cet Ouvrage.*

Montpellier le 13 Mars 1775.

MADAME

LE séjour d'*Hières* n'étoit pas propre à me tirer de l'embarras où m'avoit jetté le grand nombre d'idées qui se présentèrent à mon esprit, en me rappellant la Vallée de *Grindelwald*: nous y étions trop entraînés par les agréments de la promenade, pour y méditer avec quelque suite. Je le puis mieux ici, que nous sommes plus rapprochés du monde.

H 5

Nous sommes bien à la campagne, & dans un climat qu'on dit fort beau: mais dans ce moment il nous favorise peu; le vent nous environne de tourbillons de poussière; & hormis quelques courses que je vais faire le matin aux carrières des environs, je fors fort peu.

Je puis donc rappeller plus aisement à mon esprit tout ce qui m'avoit frappé dans la belle Vallée qui me reste à décrire à VOTRE MAJESTE? Si j'éprouve quelque embarras à cet égard, ce n'est pas que cette Vallée soit bien différente de toutes les autres: mais il y a tant à observer dans les Montagnes, soit par leur nature même, soit à cause des variétés qu'y produisent les vicissitudes des saisons, de l'air, ou de la lumière; que l'on y est continuellement entraîné dans de nouvelles réflexions.

Le moment du jour où nous entrâmes dans la Vallée de *Grindelwald* favorisoit des observations d'un tout autre genre que celles dont nous nous étions occupés jusqu'alors. C'étoit peu avant midi. Le Soleil dans sa plus grande élévation diurne, égayant alors le côté de la Vallée où nous marchions, faisoit paroître d'autant plus obscure la partie opposée qu'il n'éclairoit pas encore. Ce côté-là n'étoit

qu'une masse brune, où nous ne démêlions rien. Mais cette obscurité nous faisoit appercevoir une multitude d'objets intéressans, qui sans elle auroient absolument échappé à notre vue. Tout ce qui flottoit ou voltigeoit dans l'air, étant éclairé par le soleil, & ayant pour fond à nos yeux ce côté brun de la Vallée, se discernoit avec la plus grande netteté & jusques dans les plus petits détails.

Quel admirable spectacle ne devient pas alors dans les Montagnes, même cette espèce de *rien* qui nous sépare des seuls objets ordinairement visibles, & sur lequel nous sommes si peu attentifs! Que l'Auteur de la Nature paraît vraiment adorable, lorsqu'on trouve des effets de sa bonté, partout où l'attention se porte! Tout est peuplé d'Etres sentans, & jouissans du bonheur chacun à leur manière. Ce *rien*, ce fluide si léger & si transparent, que sans les vents & le Baromètre nous le prendrions pour le vuide; ce fluide même est peuplé, & très-peuplé. Il suffit que nous nous mettions à portée de le voir, pour y retrouver partout le mouvement & la *vie*.

C'est là une des beautés que nous découvroit dans ce moment le concours de l'obscurité avec la lumière. Nous suivions avec le

plus grand plaisir, même pour la vue corporelle, les mouvemens, les différentes allures de mille insectes, qui par leur brillant contribuoient à nous faire appercevoir le passage des rayons du soleil dans l'air.

Mais les insectes ne furent pas les seuls objets qui attirèrent notre attention : pénétrant ainsi dans les sécrets de la Nature, nous la vîmes occupée d'un soin qui n'est pas moins admirable. Que semons-nous, nous qui recueillons partout ? Que sement tous les Etres qui vivent du produit de la Terre ? Quand nous avons planté les seps de nos vignes, & les arbres de nos vergers, quand nous avons ensemencé nos champs, nos jardins nos prairies, il nous semble que c'est nous qui faisons produire la Terre. Eh ! que seroit-ce que cela, pour nous & pour toute la Création, si la Nature ne femoit pas ! Est-ce nous, qui prenons soin de tous ces terrains que nous nommons incultes ? Est-ce nous, qui parmi nos semences favorites plaçons cette multitude d'autres semences, dont au contraire malgré nous tant d'êtres vivans attendent leur nourriture, & la plupart pour nous nourrir enfin nous-mêmes ? Est-ce nous, qui guêtons le moment où les Rochers cesseront d'être escarpés & de tomber

en moëllon, pour les couvrir eux & leurs débris de ces mousses fécondes, qui deviennent ensuite la matrice de toutes les autres plantes & des arbres mêmes les plus vigoureux? Ces grandes opérations, dont les résultats échappent à la plupart des hommes, dont un grand nombre leur sont inconnues, & qui touchent peu l'égoïsme individuel, seroient bien imparfaitement conduites & exécutées, si elles étoient laissées à nos soins. Aussi la Nature s'en charge-t-elle elle-même; & dans le moment dont je parle, nous avions le plaisir de la voir opérer. Nous étions en Automne; elle faisoit ses récoltes & ses semaines; un petit vent enlevoit les semences mûres, & les transportoit sur cette variété de petites ailes dont elle les a pourvues pour empêcher qu'elles ne se pourrissent en tas auprès des plantes qui les produisent; & si quelques semences étoient dépourvues de ces ailes, les oiseaux leurs prétoient les leurs.

C'est là une partie des objets qui se retracent à mon esprit, lorsque dans la précédente lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à VOTRE MAJESTÉ, je m'arrêtai au souvenir de la Vallée de *Grindelwald*. Il me restoit trop de matière pour finir alors; & j'en ai

même trop encore pour que je puissé entreprendre de les développer en voyageant. Je me vois donc obligé de renoncer pour le présent à la plus grande partie. La *fertilisation des Montagnes*, est un des plus grands objets de l'histoire naturelle, & même de celle du Monde, quand on l'embrasse sous un point de vue plus étendu que l'oeconomie rurale.

Les Montagnes ont-elles été créées avec le Monde? Voilà une question qui paroît d'abord ridicule. Il semble presque que l'on demande, *l'homme reçut-il ses artères, lorsqu'il fut formé?* Cependant on ne peut éviter cette question sur les Montagnes, depuis qu'on a découvert qu'elles renferment des corps marins, jusqu'à 7 ou 8000 pieds d'élévation au dessus du niveau des mers, & jusqu'au milieu des Terres. Dans le moment même où j'ai l'honneur d'écrire ceci à VOTRE MAJESTE ma table est couverte de corps marins & même terrestres, que j'ai tirés des carrières de ces environs.

Ce seul phénomène a plus fait réfléchir, écrire, imaginer, déraisonner, dans la Théologie & l'histoire naturelle réunies, que presque tous les autres ensemble. Il embrouille tellement toutes les idées sur l'origine du Monde & sur son histoire, tant qu'il est mal vu; il

prête tant aux conjectures dans les systèmes les plus contraires, que c'est un vrai caméléon, ou plutôt la pomme de discorde entre les Savans. C'est aussi celui qui m'a le plus attiré dans les Montagnes; & si je n'en ai pas reçu de l'instruction, je lui dois au moins tous les plaisirs qu'elles m'ont procuré.

C'est dans les Montagnes sans doute qu'on doit principalement étudier l'histoire du Monde. Outre que les Plaines sont plus altérées par les travaux de l'homme, leur peu d'élévation au dessus du niveau des Mers ne suppose pas des machines aussi puissantes pour les fabriquer & les mettre à sec, que ces masses énormes entassées les unes sur les autres. C'est donc là qu'on doit aller s'instruire des faits; c'est-à-dire de ce qu'il faut expliquer, lorsqu'on entreprend de rendre raison de l'état où se trouve aujourd'hui la surface de la Terre. Il faut voir leur composition, leur forme, la position qu'elles ont entr'elles & relativement aux Plaines; il faut examiner les causes qui les détruisent & celles qui les conservent; ce qui nous conduit principalement à étudier leur *fertilisation*.

En voyant ma relation s'allonger peu à peu par des digressions de tout genre que VOTRE

MAJESTE' daigne écouter, j'avois imaginé qu'il me seroit possible de Lui présenter, au moins par ses plus grands traits, toute cette matière des Montagnes. Mais en l'essayant j'ai bien-tôt apperçu qu'on ne sauroit être clair & bref en même tems sur des objets de ce genre; & qu'un traité d'histoire naturelle & de physique, seroit une digression trop longue à l'entrée de la Vallée de *Grindelwald*. Il faudroit donc au moins le renvoyer à une autre place: & alors je l'entreprendrois, en lui donnant l'étendue convenable, si VOTRE MAJESTE' y prenoit quelque plaisir.

Pour le présent je vais tirer le rideau sur ces mystères de la Nature, où ce que nous entre voyons, quoique si petit en comparaison de ce qui nous échappe encore, est trop intéressant en lui-même pour être mêlé à d'autres objets d'attention.





LETTRE IX.

Bonheur conjugal dans les Hameaux des Montagnes. Arrivée à GRINDELWALD.

* * *

Montpellier le 17 Mars 1775.

M A D A M E

Ayant écarté maintenant les idées trop générales, qui venoient se mêler à la description des lieux qui les faisoient naître, je reviens à cette Vallée qui nous présenta une si grande variété d'objets intéressans. Et ce ne furent pas seulement des objets pittoresques & physiques; le plus grand bonheur que nous y éprouvâmes, fut toujours de contempler l'humanité; bonheur même que l'idée de VOTRE MAJESTÉ augmenta dans quelques mo-

I. Partie.

I

mens, jusqu'à nous faire répandre des larmes. L'un des plus doux plaisirs de la vie champêtre, plaisir qui est la vraie vie de l'homme, & qui est si souvent refusé à la Grandeur, nous rappella vivement l'un des soulagemens les mieux sentis dont la PROVIDENCE accompagne aujourd'hui en Angleterre le poids inconnu de la Couronne, portée pour faire le bien.

Ce jour là étoit un Dimanche, je le répète encore; un vrai jour de repos, parce qu'on avoit vraiment travaillé. Chacun en jouissoit suivant son caractère & son âge. Divers jeux innocens, dont la plupart étoient des exercice du corps, amuloient l'ensance. Parmi la jeunesse on voyoit cette première tendance des sexes, toute innocente dans ces lieux là, puis qu'elle y aboutit à ce lien naturel que la Religion a consacré & réglé. Ils y arrivent de bonne heure suivant le vœu de la Nature; parce que peu de considérations le forment & bien peu le retardent: & le plus souvent ils en conservent les douceurs jusqu'à l'âge le plus avancé.

Quel plaisir n'avions-nous pas à contempler des couples de tout âge, se délassant auprès de leurs habitations! Les plus jeunes veilloient sur leur famille qui s'ébattoit sur l'herbe. Les

anciens conjoints, assis tranquillement l'un auprès de l'autre, s'entretenoient sans doute de leurs descendans ou de leurs affaires domestiques: ou bien encore ils ne parloient point, & leur plaisir étoit d'être ensemble; on le voyoit à leur maintien.

C'est là ce qui marque le plus l'innocence des mœurs; & en même tems ce qui en est la récompense. Sur quels plaisirs peut-on compter plus sûrement, que sur ceux de la vie domestique, lorsqu'on fait se les procurer? Ce sont des plaisirs de tous les jours & de tout âge; plaisirs toujours prêts, indépendans des combinaisons sans nombre de la Société plus étendue; plaisirs sans agitation ni remords; plaisirs surtout, qui ne demandent point la tranquillité de l'esprit, ni même la santé pour en jouir, puisqu'au contraire ils sont un des remèdes les plus doux contre les souffrances du corps & les peines de l'âme. Voilà les idées qui VOUS rappelloient MADAME si vivement à notre esprit. Qui mieux que VOTRE MAJESTE fait qu'au rang le plus élevé, les biens de la vie domestique sont au premier rang encore! Qui mieux que Votre AUGUSTE EPOUX, fait que les peines de la vie y trouvent un de leurs plus grands soulagemens!

Partout où l'on remarque le bonheur conjugal, on trouve mille autres biens à sa suite. Le Pays se peuple, & le Peuple y vit heureux. Les parens qui s'aiment, aiment leurs enfans ; ils travaillent avec plaisir pour eux ; ils en sont aimés & aidés ; & la PROVIDENCE dont ils remplissent ainsi les vues, récompense toujours cette émulation réciproque. Nous cûmes lieu sur tout de l'observer à *Grindelwald*. Que dirai-je à VOTRE MAJESTE^e de ce lieu extraordinaire ? Comment pourrai-je L U I peindre ce que nous éprouvâmes, lorsque nous y arrivâmes enfin ?

La Vallée par laquelle nous y montions s'étant resserrée peu à peu, nous entrâmes dans un défilé formé par des Montagnes escarpées, dont les rochers noirâtres, soit par leur nature soit par l'humidité qui transpiroit de toute part, étoient encore rembrunis par l'ombre ; car bien qu'il ne fût que deux heures, le soleil les avoit quittés. Il nous avoit donc quittés nous-mêmes : l'humidité & l'ombre répandoient un peu trop de fraicheur dans ce passage ; & les glaces, que nous n'avions plus qu'à une lieue, se montrant seules au fond du défilé, augmentoient alors le sentiment du froid. Nous rassemblions donc sur nous tous nos vêtemens ; nous nous serrions dans notre chariot,

tout en jettant un coup d'œil furtif sur le Torrent qui mugissoit au dessous de nous dans le fond creusé de la Vallée.

C'est après avoir ainsi frissonné de plus d'une manière, que tout - à - coup nous debouchâmes dans un des plus beaux lieux qu'on puisse imaginer. Les glaces que nous allions voir, tout étonnantes qu'elles sont, ne purent fixer d'abord nos regards, trop attirés par l'ensemble d'un Amphithéâtre immense, dont le vaste fond étoit couvert de ces glaces, & les côtés élevés à perte de vue par une pente insensible, sembloient renfermer toute une nouvelle Nation.

Grindelwald en est le chef-lieu, la Paroisse : il est situé dans le fond du Cirque : c'est là que se trouvent l'Eglise & le Gouvernement municipal. Des maisons ferrées les unes auprès des autres distinguent ce lieu & en forment un Village. Mille autres maisonnettes couvrent les Côteaux, dans un arrangement qui saisit bien-tôt le cœur, après avoir charmé la vue.

Toutes ces maisons, placées à des distances presque égales, marquent l'égalité des fortunes ; car le terrain qui les environne, est celle des possesseurs. Elles ne sont éloignées les unes des autres qu'à la portée de la voix ; &

rien ne rappelle mieux le tems des Patriarches, des premiers fondateurs des Peuples; où le chef de famille établissoit autour de lui ses enfans, & ceux-ci les leurs de génération en génération. Ces maisons sont de bois, & toutes semblables; les plus nouvelles n'ont rien de plus que les plus anciennes, rien même de différent. C'est une preuve que dès l'origine on y a été bien, & qu'on a su s'y contenter du bien. C'est encore la preuve d'un bonheur rare: personne ne cherche à se distinguer des autres, ni à s'élever: Et ce n'est pas seulement dans la construction des maisons que cette égalité s'observe; j'ai déjà eu l'honneur de dire à VOTRE MAJESTE^e qu'elle est de même dans l'habillement. Les Chefs de la Paroisse ne se distinguent des autres Montagnards, que par l'estime publique qui les a fait choisir, & par l'obéissance qu'on leur rend dans leur office. Hors de là, ce sont les compagnons Montagnards de ceux qui les ont élus.

Quand nous arrivâmes à *Grindelwald*, un grand nombre de ces Paysans s'amusoient sur la Place à jouer ou à regarder jouer aux quilles. L'un deux s'avança vers nous, & s'empressa à nous offrir ses services. Nous avions quelquefois suspecté ces empressemens; mais ici nous

fumés bientôt éclaircis: c'étoit le Syndic de la Paroisse, qui venoit en faire les honneurs. J'ai vu de ces Chefs à la Maison-de-Ville de Berne, où ils venoient pour les affaires de leurs Paroisses. Ils s'y présentent avec respect, mais en même tems avec confiance. Ils sont *Sujets* suivant les termes de la Loi: mais là, on voit que l'idée de *Sujets*, ne renferme que celle de *Gouvernés*.

Ainsi dans cet admirable lieu, tout contribue au plaisir de ceux qui observent. Le cœur y est à l'aise, en même temps que les yeux sont récréés & étonnés. Mais avant d'en venir à ce qui étonne, je m'arrêterai encore un moment sur ce qui récréa notre vue.

Tous ces terrains offroient l'aspect de l'Eté; seulement les moissons étoient faites. Toutes les nouvelles neiges étoient fondues, la glace vive étoit découverte dans les *Glacières*, & la plus belle verdure couvroit tout jusqu'à leur pied.

Les détails n'étoient pas moins réjouissans que l'ensemble; mille fleurs émailloient de nouveau les gazons, car l'Automne a sa floraison particulière; principalement par les jeunes plantes qui doivent leur naissance à l'Eté. Rien en un mot, ne nous annonçoit que l'hiver

étoit proche; & si nous devions éprouver quelque incommodité en allant à pied vers les Glaces, c'étoit celle de la chaleur.

Les Glaces alors contribuent elles-mêmes à récréer la vue. Leurs diverses couleurs, leurs entassemens bizarre, leur mélange avec les rochers & la verdure, la lumière qu'elles réfléchissent ça & là, les filets d'eau qui en distillent, les Torrens qui s'échappent de dessous leurs voutes, sont autant d'objets de Paysage, très nouveaux pour les habitans des Plaines, & qui réveilleroient l'attention à ce titre, fût-elle même lasse de variété partout ailleurs. Ce n'est donc qu'en approchant de ces amas énormes d'eau, durcie même en Eté & en plein air, qu'enfin ils étonnent.

Je sens que j'aurai de la peine à faire naître ce sentiment chez VOTRE MAJESTE'; car s'il faut la proximité, même à la vue; que peut une simple description! Je tenterai au moins d'en augmenter l'effet, par l'exposition des grandes causes de ce phénomène,





LETTRE X.

GLACIÈRES de GRINDELWALD. Remarques sur ce phénomène des ALPES.

* * *

Montpellier le 20 Mars 1775.

M A D A M E

Pour exprimer à VOTRE MAJESTE^e ce que sont les *Glacières* des *Alpes*, un seul mot suffira, ou je n'en viendrai point à bout. Ce font des *Montagnes de Glace*. Si VOTRE MAJESTE^e veut bien se représenter seulement que ce n'est point une expression figurée, Elle comprendra la vérité. Il y a là en effet assez de *Glace* pour composer en entier des Montagnes aussi grandes que celles que j'ai vues au Sud du *Pays de Galles*.

Toute chaîne de Montagnes nous aide à concevoir ce qui s'est passé dans les *Alpes* à cet égard: nous n'avons qu'à la soulever par l'imagination jusques à cette région de l'air, où la chaleur est rarement au degré suffisant pour tenir l'eau dissoute. Alors, au lieu de pluie, les nuages ne produiront le plus souvent que de la neige: alors aussi, cette neige ne se fondra que dans la saison la plus chaude, & seulement au milieu du jour; puis se regelant pendant la nuit, de neige qu'elle étoit elle deviendra peu-à-peu glace solide. Les amas qui se formeront sur les pentes rapides, devenant trop pesans pour s'y soutenir, s'écrouleront dans les Vallées, qui par là se combleront. Les pentes moins rapides s'incrusteront; & cette croûte, épaisse par les siècles, sera relativement à la glace que nous avons coutume de voir se former autour de nous, ce que des siècles sont à quelques jours d'hiver.

C'est ainsi que sont nées les *Glacières* des *Alpes*. Les siècles accumulés ont comblé de glace les Vallées supérieures dans toute l'étendue de la Chaîne. La glace a aussi recouvert tous les sommets peu escarpés: & là même où ils le font, tous les enfoncements où la glace a pu séjourner en sont pleins. C'est ce qui fait

que la chaîne entière, dans son immense étendue, depuis *Nice* jusques dans le *Tirol*, étant vue de loin, n'offre au plus fort de l'Eté que l'aspect de l'hiver; tous les sommets semblent couverts de neige.

C'est là ce qu'on appelle proprement les *Glacières* dans les *Alpes*: je veux dire ces Vallées entières qu'elle recouvre d'une seule croûte. Il y a ensuite une certaine modification particulière de ces glaces, que l'on nomme *Glaciers*. Quoique ce mot, comme tant d'autres qui devroient être distinctifs, soit quelquefois confondu avec celui de *Glacière*. Ce sont les *Glaciers* qui sont particulièrement l'objet des curieux, comme étant plus à leur portée: il en est peu qui connoissent, autrement que de loin, les vraies *Glacières*. Les chasseurs aux Chamois & aux Bouquetins & les chercheurs de cristaux sont à peu près les seuls humains qui se hazardent dans ces Régions. Mais les *Glaciers* proprement dits, descendant jusques dans des Vallées cultivées & souvent fort chaudes. C'est une espèce d'écoulement continu d'une quantité de glace, qui ne se maintient que par sa prodigieuse quantité. Je vais tâcher d'expliquer à VOTRE MAJESTÉ comment il se forme.

La température intérieure de notre Globe,

presque par-tout où nous la connoissions, est toujours plus chaude de 22 à 23 degrés du Thermomètre de Fahrenheit, que celle où la glace peut se conserver. Les rochers & le fond des hautes Vallées des *Alpes*, quoique couverts de glace, participent toujours plus ou moins à cette température; & par cette raison, la glace qui y repose se fond en tout tems par dessous, quelque froid qu'il fasse au dehors. Au plus fort de l'hiver, durant tout le tems où de jour comme de nuit il gèle à leur surface, les Rivières continuent à sortir de l'intérieur des glaces par des routes qui se maintiennent toujours ouvertes. Cependant cette fonte inférieure continue, jointe à la fonte générale de l'Eté, n'égalent pas la quantité que les Hivers en forment; car partout la glace s'accroît. Et quand on ne l'observeroit pas, il suffiroit pour n'en pas douter, de savoir qu'elle existe.

Quand les Vallées sont horizontales, la fonte de la glace par dessous, produit seulement des crevasses, qui s'y font de tems en tems avec un bruit de tonnerre. Mais s'il y a de la pente, il en résulte une marche insensible de toute la glace, qui produit les phénomènes les plus singuliers. La glace, partout où elle fond, cesse de reposer sur le terrain, dès qu'elle ne peut

pas s'abaïfer à proportion; & pour qu'elle le pût, il fatidroit que la fonte fût partout abfolumen t égale; ce qui est presque impossible. Il se forme donc de vastes Cavernes; & la masse ne reste soutenue que par quelques parties plus lentes à se fondre. Ces espèces de colonnes la soutiennent quelque tems; mais enfin elles sont minées elles-mêmes. Alors toute la masse s'affaïfle, & tandis qu'elle est en mouvement, la pente tend à l'entraîner vers le bas; fort peu à la vérité, par ce que les inégalités du terrain sur lequel elle se repose d'abord, l'ont bientôt arrêtée. Mais comme ces ébranlemens se répètent de tems en tems par la même cause, les Vallées supérieures poussent à la longue des masses immenses de glace par toutes leurs iffues vers les Vallées inférieures. Et si ces iffues sont aussi des Vallées qui n'aient pas assez de pente pour que la glace s'éboule d'abord par lambeaux, elles se comblient elles-mêmes, & versent enfin la glace jusques sur les plus beaux pâturages, & dans des lieux où, si elle n'arrivoit pas pour ainsi dire en forces, il n'en existeroit guère plus que dans les Plaines des environs.

Ce sont ces écoulemens de glace, qui comme d'immenses *Laves* descendant des Vallées

supérieures aux Vallées inférieures, que l'on nomme proprement *Glaciers*. Mais on étend aussi ce nom à tous les bords escarpés des *Glacières*; c'est-à-dire à tous ceux par où elles s'ébouent, & montrent des tranches verticales. C'est par cette raison qu'on nomme *Glacier*, cet amas de glace qui recouvre le *Buët*, dont j'ai fait mention à VOTRE MAJESTE dans la première lettre que j'ai eu l'honneur de Lui adresser sur les Montagnes. C'est proprement une *Glacière*; puisque c'est un amas qui se forme de lui-même sur un vaste Rocher, escarpé presque de toute part. Mais comme aussi presque tout au tour il montre de ces tranches verticales par où la glace fond & s'éboule, on lui donne le nom de *Glacier*. C'est là ce que j'ai pu recueillir de plus général de la raison de ces deux différentes dénominations des amas de glace, usitées par les habitans des lieux.

Il y a deux magnifiques *Glaciers* de la première espèce, qui aboutissent à *Grindelwald*; c'est-à-dire de ces *Laves* de glace, qui descendent de la Vallée supérieure. On peut en approcher sans de grandes fatigues, c'est ce qui fait visiter ce lieu, plutôt que tant d'autres où l'on pourroit avoir le même spectacle & avec bien

plus d'étendue; car par exemple la Vallée de *Chamouny* en *Savoye*, est à cet égard beaucoup plus remarquable que celle de *Grindelwald*.

Jusqu'à ce qu'on se soit fait une idée de la formation de ces *Glaciers*, ils étonnent ceux même qui naissent auprès d'eux, & qui les voient tous les jours. Les *Glaciers* ont certainement un mouvement progressif; mais on ne le découvre que par ses effets. C'est là ce qui les magnifie aux yeux mêmes des Montagnards. Ils ne s'occupent ni de Physique, ni de Méchanique. Ils voient seulement les *Glaciers* s'avancer, se reculer, s'élever, s'abaisser; ils voient s'élargir, se resserrer de grandes crevasses qui les traversent; ils observent que ces crevasses engloutissent ou rejettent les rochers qui y tombent; & ne voyant point la cause de tous ces phénomènes étranges, ils personnifient les *Glaciers*, & leur attribuent un principe particulier d'action, comme les Indiens en attribuent au Soleil & à la Lune.

La plupart de ces effets s'expliquent très-bien par la marche nécessaire de la glace dans ces pentes, où certainement, fondant sans pesse par dessous, elle ne peut que glisser. Mais

la masse ne fauroit marcher toute entière; elle est engrenée trop profondément dans les sinuosités de la Vallée, soit par son fond, soit par ses côtés. Cependant quand quelque pièce ne porte plus sur des *Colonnes* assez solides, il faut bien qu'elle s'affaïsse; & s'il y a de la pente, cette pièce, qui est pent-être d'un demi mille en quarré, ne peut que glisser vers le bas, quand ce ne feroit que de quelques pieds. Elle se rapproche ainsi de la pièce qui la précède, & resserre une crevasse; & comme c'est en s'éloignant de la pièce qui la suit, elle élargit ainsi une autre crevasse. Quand la première pièce du bas fait quelque mouvement, elle laboure le terrain devant elle; alors le Glacier *s'avance*. Mais comme il fait bien plus chaud dans ces basses Vallées, que dans les parties supérieures, la glace y fond rapidement; alors le Glacier *se recule*, jusqu'à ce que par une autre *chute*, il *s'avance* de nouveau.

Cependant il faut avouer qu'il y a des phénomènes bien difficiles à expliquer, & peut-être inexplicables par cette cause seule; surtout ces vomissemens de pierres, même de très-grands rochers, qui semblent remonter du fond des crevasses; & certains amas de gravier & de pierres qu'on trouve dans le milieu de la lar-

geur



geur des *Glaciers*, qui en apparence sont totalement hors de portée des Rochers les plus voisins: & je ne suis point étonné que cela paroisse en quelque sorte magique aux gens du Pays. Je n'ai jamais pu m'en rendre raison d'une manière bien satisfaisante, & je n'ai rien entendu non plus qui l'expliquât. Il faudra je crois quelque heureux hazard qui montre la cause en action, pour qu'on la découvre.

Comme les *Glaciers* s'avancent par toutes les issues des Vallées supérieures, & que c'est par ces mêmes issues que s'écoule l'eau qui provient des glaces dont elles sont comblées, c'est de dessous les *Glaciers* mêmes que sort cette eau. Or cela seul les agrandira aux yeux de VOTRE MAJESTE^e, car c'est des écoulements réunis des *Glaciers*, que se forment principalement les plus grands Fleuves de l'Europe.

J'ai tâché par ces explications de faire naître dans l'esprit de VOTRE MAJESTE^e des idées que j'aurois désespéré de produire par de simples descriptions. Les mots sont toujours au-dessous de ces grands traits de la Nature; sur tout parce que ceux qui étoient destinés à exprimer le grand, ayant été appliqués par exagération au médiocre, ont perdu leur puissance sur l'imagination.

I. Partie:

K

J'ai eu l'honneur de dire à VOTRE MAJESTE^e que deux de ces *Laves* de glace viennent aboutir dans la Vallée de *Grindelwald*. Elles ont labouré & lavé successivement le pied des Montagnes d'où elles descendent; de sorte qu'elles se sont creusé un lit, & qu'elles atteignent ainsi plus bas que le Sol habité. Il faut même descendre beaucoup depuis le Village pour parvenir à l'une des deux. Nous préférâmes d'aller à l'autre, parce que nous restions plus près de la Vallée supérieure dont on apperçoit une partie. C'est cette Vallée qui, par son étendue & par la quantité de glace qu'elle renferme, est appellée à juste titre la *Mer glaciale*. On la voit verser ses ondes glacées sous la forme d'immenses rochers entassés les uns sur les autres, dont les premiers qui en sont partis menaçant de près le Spectateur, lui donnent quelqu'idée de la source de ces éoulemens terribles.

Il faut avoir éprouvé soi-même combien la distance diminue l'effet que les grands objets produisent sur nous, pour bien comprendre la gradation de l'étonnement qu'on éprouve en approchant de ces glaces; le raisonnement seul ne le produit point. On se dit bien, en suivant les règles de la perspective, que la

grandeur des objets double à nos yeux quand nous avons parcouru la moitié de leur distance, & que les moitiés des distances successivement restantes devenant de plus en plus courtes, cette réduplication successive des objets à nos yeux, croît avec une rapidité, qui ne finit qu'au moment où nous les touchons. Mais ce ne sont là que des élémens de calcul, & les nombres qui les représentent, ne peignent point l'impression que reçoivent nos sens. C'est quand il faut renverser la tête de plus en plus pour découvrir le haut des objets; quand les voyant toujours se perdre dans les nues, on apperçoit cependant que les parties supérieures & reculées disparaissent de plus en plus; quand frappé par la métamorphose du petit à l'immense on vient à se dire, qu'est-ce donc que le *tout* puisque cet enfouissement qui ne paroîsoit rien d'abord, est une énorme grotte, puisque cette faille que nous n'apercevions point auparavant nous cache maintenant le Ciel? c'est alors, dis-je, que nous *sentons* vraiment la grandeur des objets, ou plutôt notre petiteesse. Car nous pouvons aussi nous dire; nous ne faisons pas la vingtième partie de la hauteur de cette pièce de glace, qui elle-même avant notre approche ne paroîtoit pas la cinquantième



me partie de la hauteur du tout. Ce n'est donc que parée que nous sommes petits & faibles, que ces masses nous paroissent énormes. Mais nous aurions beau nous humilier, pour diminuer à nos yeux la grandeur de ces objets, ils n'en seroient pas moins terribles. Ainsi le raisonnement seul, ne fauroit produire le véritable étonnement quand on est éloigné de ces beautés étranges, ni le détruire lorsqu'on en est près.

Une des choses qui frappent le plus, quand on approche de ces glaces, c'est leur couleur. L'eau a naturellement la couleur de l'air; nous l'appercevons dans les eaux profondes & pures, telles par exemple que celle du Rhône à Genève, dont la couleur est celle du plus beau Saphir. La glace des *Alpes* la conserve; & elle devient frappante, quand la lumière la traverse quelque part avant de parvenir à l'œil. C'est ce qui arrive principalement aux fentes profondes dont l'intérieur n'est éclairé que par la lumière qui a traversé la glace. Leurs bords sont d'un bleu très léger, & quelquefois verdâtre; mais de cette teinte douce l'œil est conduit par des bleus de plus en plus obscurs jusqu'à la nuit la plus profonde. Une de ces fentes, qui s'offrit tout-à-coup à nos yeux

au sortir d'un Bois que nous traversâmes pour arriver au *Glacier*, frappa tellement Mlle. S., qu'elle resta immobile & muette.

Nous arrivions enfin dans ce moment au but principal de notre voyage. Nous descendîmes sur la *Glace*, après avoir escaladé le tas de rochers qu'elle poussè devant elle. Mlle. S. se convainquit alors par elle-même que tout ce qu'elle avoit pris d'abord pour de la neige en voyant de loin les *Alpes* pour la première fois, étoit de la glace dure, transparente, & bien plus pure que celle que nous ne craignons pas de mettre dans nos boissons pour les rafraîchir. Elle n'osa pas jouir d'un plaisir que je me donne toujours auprès de ces premières sources de nos Rivières, c'est d'y boire l'eau ayant qu'elle se soit promenée sur la terre, ou que même dans l'état de pluie elle ait traversé la couche d'air qui nous environne dans les Plaines, mêlée de tant d'exhalaisons. Cette eau a réellement un gout délicieux pour ceux qui aiment l'eau.

Le bas du *Glacier* avoit alors une pente assez douce, pour que Mlle. S. pût y monter; ainsi nous voyageâmes un peu sur la glace. Nous nous approchâmes de quelques-unes de ces butes, qui de loin ne semblent que de pe-

tites aspérités qu'on aimeroit à trouver pour ne pas glisser sur la glace, & qui de près s'élèvent de 30, 40, 50 pieds. Nous vîmes ces singuliers monceaux de pierres, qui semblent avoir été versés avec des brouettes: nous suivîmes les Dunes de gravier & de grosses pierres qui encadrent presque partout les *Gla-ciers*, ayant une pente égale de leur côté & de celui de la Montagne. Nous trouvâmes de larges crevasses, au fond desquelles nous entendions le Torrent; de grands trous ronds pleins d'eau, dans lesquels lançant nos bâtons, nous les voyions repoussés, comme un arc pousse une flèche. Enfin nous vîmes beaucoup plus de toutes ces merveilles, qu'une femme n'oseroit se flatter d'en voir quand elle est loin.

Le tems passa aisément quand on admire. Le Soleil se coucha avant que nous songeâssions à nous retirer. Les glaces du haut de la Montagne, qui passoient successivement par toutes ces belles teintes qui colorent les vapeurs au coucher du Soleil, occupoient trop agréablement nos yeux, pour que nous pussions refléchir à l'une des conséquences que nous devions tirer de ce phénomène, c'est que la nuit étoit proche. Nous n'y songeâmes que lorsque toutes les *Glacières* se couvrirent d'une teinte d'azur,

qui étant leur couleur naturelle, nous avertissoit que les rayons directs du Soleil, même les plus réfrangibles, cessoient de se courber jusques-là, & que nous étions réduits à la lumière vague du crépuscule. Alors nous reprîmes le chemin du Village, qui se trouvoit distant d'une bonne lieue.

Il eût été nuit cloise lorsque nous y arrivâmes, si la Lune ne s'étoit levée dans ce moment. Mlle. S. n'oubliera jamais ce Lever. L'éclat dont cet Astre brilla tout d'un coup est inexprimable. J'ai souvent pensé que si l'on établissoit un Observatoire à ces hauteurs, on découvriroit peut-être de nouvelles étoiles télescopiques, ou des comètes, dont les faibles rayons n'ont jamais percé les vapeurs jusqu'à Greenwich.

Les fenêtres de la maison où nous étions logés s'ouvroient sur l'une des *Laves* de glace; & l'on découvroit aussi une partie de la *Mer glaciale* qui se versoit de ce côté là. La Lune répandoit assez de clarté, pour que nous distinguassions ces vagues immobiles, & qui néanmoins paroissant se précipiter les unes sur les autres, ne ressemblent à rien tant qu'à une tempête de *Vernet*.

En ce moment les paisibles habitans de

Grindelwald étoient retirés dans leurs demeures; aucun bruit n'agitoit l'air, pas même celui des sonnettes de leurs troupeaux: contents de la nourriture qu'ils avoient trouvée pendant le jour sur les Rochers & dans les Prairies, ils employoient la nuit à dormir, & ne bougeoient plus. Ce Silence majestueux au sein des Rochers, joint au Ciel le plus pur & à l'air le plus calme, nous tenoit dans une espèce de rêverie, quand tout-à-coup la foudre sembla éclater dans la Montagne. C'étoit quelque partie du *Glacier* qui venoit de faire un de ces pas lents, mais terribles, dont mille échos sont toujours prêts à répéter le fracas; ou quelque nouvelle crevasse qui s'étoit faite dans la *Mer glaciale*.

Ces détonations se firent entendre plusieurs fois dans la Montagne, en même tems que le spectacle s'agrandissoit par la douce lumière de la Lune qui pénétrroit dans les sinuosités des Rochers. Le tout ensemble en un mot étoit si grand à l'œil & à la pensée, que nous cédâmes avec peine à la fraîcheur de la nuit, & au besoin de repos après une journée où, sans nous en appercevoir, nous avions accumulé fatigue sur fatigue, tant du corps que de l'attention.

Je m'arrête ici sur les *Glacières*; mais je ne

puis encore finir sur les Montagnes. VOTRE MAJESTE' se fera bien apperçue du plaisir que j'ai d'en parler. Je ne fais jamais finir, quand j'entame cette matière.

Cette disposition décale toujours quelque motif du cœur, quelque penchant indépendant de la raison; & j'avoue ce penchant pour les Montagnes. Je pourrois sans doute expliquer comment je les aime comme peintre: où les objets pittoresques sont - ils en effet plus multipliés? Je puis encore rendre raison de mon gout comme Naturaliste: les minéraux, les fossiles de tout genre, les plantes, les insectes, n'offrent nulle part ailleurs tant de variété; & la Théorie de la Terre ne sera jamais éclaircie, sans qu'on éclaircisse auparavant celle des Montagnes. J'approcherai davantage des motifs de simple penchant, en parlant des Montagnes comme ami de l'humanité; car on y trouve plus que nulle part du bonheur sans mélange. Ami de la retraite paisible, j'expliquerois encore aisément à ceux qui l'aiment comme moi, les plaisirs des solitudes champêtres ou majestueuses, qui ne se trouvent nulle part ni si belles ni si fûrées que dans ces lieux.

Mais tout cela n'explique point encore ce penchant profond, qui fait que je suis toujours

ému, quand je pense aux Montagnes; & qui produira le même effet chez Mlle. S. à présent qu'elle les connoît bien. C'est ce point intéressant, ce phénomène inexprimable, que je tenterai encore dans la suite de décrire à VOTRE MAJESTE^e, en LUI parlant de notre retour des *Glacières* & du lieu où Mlle. S. l'éprouva dans toute sa plénitude. Ce n'est pas qu'il soit uniquement attaché à certains lieux; car il nous accompagnoit partout, & se mêloit à tout. Mais il surpassé tout lorsqu'on se trouve par un beau tems sur les sommités isolées. Il falloit donc sortir des Vallées des *Alpes*, pour trouver une pareille sommité.





LETTRE XI.

*Départ de Grindelwald. Remarques
sur la différence de l'Hospitalité dans
le Monde & aux champs.*

Montpellier le 27 Mars 1775.

M A D A M E

T^e ne reviens à *Grindelwald*, que pour en repartir aussitôt; car j'ai eu l'honneur d'expliquer & de décrire à VOTRE MAJESTÉ², tout ce qui m'a paru susceptible de l'être dans ce lieu remarquable.

Nous en partîmes le matin du cinquième jour de notre départ de *Lausanne*. Le jour précédent nous avions apperçu partout le repos; & partout au contraire ce jour-là nous

vîmes le travail: & de tout ce travail, ce qui n'étoit pas pour faire produire la terre ou recueillir ses productions, n'étoit que pour loger ou vêtir des cultivateurs. Douce simplicité! Puissent ces bonnes gens ne jamais comprendre à quel point ils sont heureux! Ils ne l'apprendroient qu'en comparant leur bonheur réel, à des chimères, qui les tenteroient peut-être & les perdroient, avant de les convaincre.

Quelques villageois cependant ont le bonheur de sentir que le voisinage des habitans des Villes ne leur convient pas. Je me rappelle que tout un petit village du territoire de Genève se ligua sous main pour m'empêcher de m'arranger dans une petite ferme de Paysan que j'avois achetée; tellement que je fus réduit à la vendre à celui que j'avois pris pour mon fermier. Je leur en fis mauvais gré d'abord; mais j'ai trouvé depuis qu'ils avoient été fort fages. Outre que j'anéantissois par là une propriété rustique, le Citadin le plus simple porte toujours à la campagne des mœurs qui n'y conviennent pas.

Le beau tems continuoit, ainsi nous jouîmes encore du spectacle agréable de ces Vallées, & de celui du Lac de Thun embelli par de nouveaux acciden de lumière,

parce que le jour tendoit à sa fin pendant que nous parcourûmes ses bords. Et comme si tout eût dû contribuer à nous laisser les plus agréables idées de ces lieux, notre journée se termina par l'épreuve de l'hospitalité de la Nature, dans un homme du monde.

Mr. *D'Erlach*, Seigneur de *Spiez*, l'une des plus belles Terres de l'Etat Bernois située au bord du Lac de *Thun*, étoit la personne chez qui nos Paysans avoient emprunté le fauteuil qui avoit servi de voiture à Mlle. S. le long du Lac. En l'empruntant nous fimes dire que nous repasserions le lendemain. Nous revînions au tems marqué; mais il étoit tard, & nous avions encore une lieue ou deux à faire pour nous rendre à *Thun*. En arrivant au Village nous trouvâmes deux Domestiques de M. *D'Erlach* sur le chemin, dont l'un courut aussitôt avertir son Maître, tandis que l'autre nous invitoit de sa part à venir prendre logement dans le Château, vu, disoit-il, que le soleil étoit couché, qu'il alloit faire froid, & que nous ne trouverions peut-être pas à *Thun* tout ce qu'il falloit pour nous remettre de notre fatigue. Je courus au Château pour retenir M. *D'Erlach*, & le remercier; mais il étoit déjà en chemin, & il employa tout ce que la

vraie hospitalité a d'engageant sans être incommodé, pour nous déterminer à passer chez lui cette nuit-là. Nous ne pûmes accépter, parce que nous n'avions avec nous ni domestiques, ni bagage.

Quel charme que la vie, si tous les hommes mettoient ainsi leur bonheur, même leur amour propre, à s'entr'aider!

Mais pourquoi m'arrêté-je avec tant de plaisir à ce trait d'hospitalité, dont les Cabanes fournissent sans cesse des exemples? N'est-ce point la satyre des gens du Monde? Que faisoit Mr. D'Erlach en nous ouvrant sa maison, que les gens de la campagne ne faillent tous les jours? Le Seigneur qui fait noblement les honneurs de son Château, & le Paysan qui ouvre humblement sa chaumière, offrent l'un & l'autre ce qu'ils ont, & ne devroient pas, ce semble, être plus admirés l'un que l'autre. Pourquoi donc admirons-nous davantage l'homme que nous appellenons *mieux élevé*?

Dieu a fait l'homme bon; voilà à quoi tout nous ramène; & sur quoi nous nous arrangeons peut-être sans y songer (*a*). Si nous n'admirons-pas le villageois, n'est-ce point parce-

(*a*) Comme je reviendrai souvent à ce principe, il est peut-être à propos de prévenir quelques objections.

que c'est l'homme de la Nature, *l'homme commun*, l'homme resté bon, & que nous sommes accoutumés à voir tel, sous la forme d'un *inférieur* qui nous *cède*?

L'homme, comme tous les autres Etres sensibles, cherche ayant tout son bonheur: c'est la plus générale & la plus belle des Loix que nous présente l'étude de la Nature. L'homme aussi trouve une partie essentielle de son bonheur à obliger ses semblables: c'est la première & la plus admirable des *Loix Naturelles*; c'est celle qui contribue le plus à former la Société.

Mais quand la Société est formée, le bonheur de l'Homme dépend d'un plus grand nombre d'objets; il se complique; il consiste plus dans les distinctions, dans des jouissances ou variées ou exclusives; il ne peut que difficilement être partagé; il n'est plus possible qu'il soit commun à tous les hommes. De là l'orgueil, la vanité, la jalouſie chez ceux qui jouissent; de là l'envie, la haine, les tentatives illicites chez ceux qui désirent en vain, & qui font nécessairement le plus grand nombre.

C'est à servir de contre poids à ces tentations inévitables de la grande société, que les Loix Divines positives sont destinées.

Plus donc l'Homme est simple & isolé de toutes ces combinaisons, c'est-à-dire, plus son bonheur reste attaché à la satisfaction des premiers besoins de la Nature, & plus il sent avec énergie celui d'obliger ses semblables qui me paroît l'un des premiers. L'Homme qui aime à exercer ses forces en travaillant, qui n'en désire d'autre

Cependant soyons justes envers les habitans des villes. Si nous examinons leur position, nous les trouverons bien plus à plaindre qu'à blâmer dans cette comparaison, humiliante

pour

tre récompense qu'un toit, le vêtement & la nourriture, & qui l'obtient aisément, aime toujours ses semblables, & trouve du plaisir à les obliger: tout cela marche ensemble comme le premier penchant de la Nature.

Cet homme aussi est religieux sans effort. C'est son éloge, & non sa censure, qu'il va entendre lorsqu'il se rend au lieu de son Culte. La récompense promise aux bons pour maintenir les hommes dans leur bonté naturelle, est un bien sans cesse présent pour lui; car il l'attend avec confiance.

Ne confondons point cet Homme, avec le Villageois qui fréquente beaucoup les Villes; n'appelons point *Homme simple*, celui qui est déjà un *marchand de denrées*; & bien des difficultés s'évanouiront.

N'imaginons pas non plus quelles positions en apparence les plus simples, telle par exemple que celle des Sauvages dans les forêts, soient exemptes des combinaisons de la société. Entre les passions qui masquent le plus la disposition naturelle de l'Homme à la pitié & à la bienfaisance, nous devons ranger l'amour de la vengeance & le point d'honneur; & ce sont celles qui naissent les premières, sur tout au sein de l'oisiveté, dans les hommes qui s'affolent, & elles qu'une certaine féroce naturelle à l'homme justifie le plus aisément à leurs yeux. Or si malheureuse



pour eux, avec les habitans des champs. Ceux-ci (je parle de la vie vraiment champêtre), ceux-ci naissent bien constitués ; la santé de leurs Parens leur est transmise, & cette santé profonde fait pour eux de la vie seule un bonheur.

sement ces deux passions s'unissent; si par quelque fatal préjugé la vengeance devient glorieuse, ou seulement le pardon des injures infâme, il n'en faut pas davantage pour faire les *Duellistes* parmi les hommes civilisés, & un gas de plus procura le Cannibale dans les Forêts, il suffit qu'il ait trouvé que la chair humaine étoit bonne. Dieu garde que le *Duelliste* le trouvât aussi!

Cependant si nous examinons de près ces mêmes hommes, toutes cruelles que leurs passions se montrent à nos yeux par leurs effets, nous verrons qu'elles ne sont ni les plus viles, ni les plus destructives des sentimens d'humanité. Comme un verre convexe présenté aux rayons du Soleil, les réunit sur un point, aux dépens de ses environs qui se couvrent d'ombre; de même certains préjugés resserrent la philanthropic générale, la concentrent sur un certain nombre d'hommes, & présentent même quelquefois le reste des hommes comme des ennemis. Les haines nationales & de parti, sont presque toujours l'ombre produite par des affections plus fortes. Combien les Grecs & les Romains ne s'aimoient-ils pas chacun entr'eux, en même tems qu'ils haïsoient toutes les autres Nations ! Ces haines là ne prouvent donc rien contre la disposition de l'Homme à aimer ses semblables.

I. Partie.

L

Chez eux, *vivre* & avoir de quoi entretenir la *vie*, suffit à leur bien-être. Tandis que pour le général des habitans des Villes, ce n'est en-

Je n'offre ces premières réflexions qu'à ceux qui croient voir dans l'Homme le contraire de la bonté naturelle. Mais vis à vis de ceux qui le regardent comme indifférent par sa nature, & ne recevant des sentiments & des idées que de la combinaison des impressions que font sur lui les objets extérieurs, je dois exprimer plus précisément ce que j'entends ici par *bonté*.

On est loin, ce me semble, d'expliquer les phénomènes moraux, quand on ne voit dans l'Homme qu'un *Etre sensible, capable de plaisir & de douleur*: nous trouvons plus que cela dans sa *nature*. D'abord il éprouve, comme tous les autres Etres sensibles, du plaisir par ce qui lui convient, & de la peine par ce qui ne lui convient pas: seulement l'Homme, fait pour juger, à un point dont nous ne connaissons pas les bornes, peut se tromper sur ce qui lui convient, & surtout donner dans des excès; mais cela ne détruit point la proposition générale. Et pour le dire en passant, ce seul rapport du plaisir avec la convenance, & de la peine avec la inconvenance dans les Etres sensibles, montre clairement du *deffin* dans la Nature.

Une autre qualité évidente dans l'Homme, est qu'entre les objets qui contribuent à son plaisir, l'un des premiers est ses *semblables*. Je veux dire que ce plaisir n'est point une modification subfquente, mais que l'Homme est fait ainsi, comme le font la plupart des autres Etres

core rien. Mille petits maux cachés, fruit de la dégénération de leur race, créent ce que nous appelons *ennui*, la plus terrible de tou-

sensibles. Si je voulois entrer ici dans des détails, je montrerois par mille exemples, que cette disposition naturelle des Etres sensibles en général, est indépendante d'abord des avantages qu'ils peuvent trouver à vivre ensemble dans chaque espèce; que c'est un véritable attrait d'*instinct*.

Je n'examine pas à quoi cet *attrait* est borné chez les Brutes; mais je vois clairement que chez l'Homme, la société de ses semblables, qu'il désire, n'est pour lui un plaisir, que lorsqu'ils sont heureux; & qu'elle devient même une peine, lorsqu'ils sont malheureux. Je ne parle ici que du premier penchant; faisant abstraction des combinaisons subséquentes produites dans la société, principalement par l'envie, la jalousie & la colère; & de quelques exceptions très rares, d'hommes qui semblent naître avec un penchant opposé.

C'est ce penchant général & primitif de l'Homme, que j'appelle *bonté naturelle*. Par lui l'Homme, usant de ses autres facultés, cherche à rendre ses semblables heureux, afin que leur vue & leur commerce soit pour lui un plaisir; & il tâche de soulager leurs maux, pour se délivrer d'un objet de peine. Voilà donc ce que je crois que l'Homme tient de sa nature; c'est ce que j'ai voulu exprimer dans le texte, en disant que *Dieu a fait l'Homme bon*; & dont on trouvera diverses preuves dans ces Lettres.

tes les maladies, & la source de mille autres.

L'homme simple, comme l'animal, ne s'ennuie jamais; il lui suffit de sentir son existence pour être heureux. Ainsi les fit le Créateur. L'éducation rurale conserve ce premier canevas de bonheur, en ce qu'elle n'en altère point le tissu. Simplicité de mets, dont jamais un appétit factice ne surcharge l'estomac. Exercice réglé, qui soutient l'appétit naturel, & amène le sommeil chaque foir, avant qu'on s'apperçoive qu'on en a besoin. Tranquillité des organes de la tête, que tant de malheureux n'aperçoivent que pour les avoir usés par les projets ou par l'étude; triste découverte que ne fait jamais le villageois. Paix de l'âme, que le doute, ni la variété immense des désirs ambitieux, ne troublient point. Ignorance surtout des raffinemens de l'amour, la plus terrible des passions chez les gens du Monde. Aux champs elle suit la pente simple de la Nature. Les villageois se marient de bonne heure, & cependant ils sont fidèles, parce qu'ils n'ont point exalté leur imagination; & leur fidélité est pour eux, ce que leur sont leurs alimens simples.

En un mot je le répète, & avec la plus profonde vénération pour le Créateur, *vivre*, c'est



jouir, pour l'homme qui n'a pas dégénéré. Voilà ce que nous avons sous les yeux si souvent que nous ne l'apercevons presque plus; & ce que la plupart des gens du Monde ont bien de la peine à comprendre. Et rien n'est plus heureux pour les gens simples de la campagne, que cette incapacité des riches de jouir de leur bonheur. Ils les envient quelquefois pour l'effet qu'ils observent, sans envier la cause même, la *simplicité*; dans laquelle ils ne le découvrent point; & au contraire tout les en éloigne. Le travail des Paysans leur paroît pénible, leur nourriture grossière, leurs demeures étroites, mal fermées, mal propres; leur habillement rude, trop chaud en Eté, trop froid en Hiver; le pavé raboteux des Villages les fatigue, l'odeur des engrais les dégoute; la monotonie d'une vie qu'ils appellent *végétation*, ne leur montre ni la variété qui leur est devenue nécessaire, ni les raffinemens qu'exige un esprit développé.

Voilà les salutaires remparts du bonheur des gens de la campagne; sans cela, sans l'incapacité où l'éducation nous a mis de percer cette enveloppe, l'argent qui achète tout, . . . Oui, JUSQU'A DE BONNES DENTS, qui quelquefois consolent de la

misère (*a*), les enverroit bientôt s'ennuyer dans des Palais. Quelle misère! Quelle profonde misère que notre opulence, quand elle nous rend incapables de leur bonheur!

Si nous cherchons à nous peindre l'état chameau-pêtre, tant célébré, & si peu connu, nous l'habillons toujours à notre manière. La Bergère à taille fine, à chaufure élégante, passe le jour à errer sur les Prairies: sa tendresse pour ses moutons, qui s'exprime de mille jolies manières, est le prélude de la belle passion qu'allumera dans son ame la vue d'un charmant Berger; qui à son tour, enchanté à l'approche d'une telle

(*a*) Quel sentiment éprouveroit le cœur fier autant qu'honnête de nos Montagnards s'ils savoient cela! Je frissonne chaque fois que je songe, que quelques-unes des bonnes dents de certains riches ont été enlevées à de pauvres misérables qu'on a éblouis par un peu d'or. N'est-ce pas énivrer un homme pour le voler? Et quel vol plus terrible que celui qui est irréparable? On a bien plus imaginé: je frémis en l'écrivant: on a imaginé la transfusion du sang d'un homme dans un autre. La première fois que j'ouis exprimer cette idée atroce, elle me glaça le sang. Si cet attentat eût réussi, & que le monstre qui l'avoit conçu n'eût pas été accablé de l'exécration publique, seroit-il resté une goutte de bon sang aux misérables que fait la grande société & qui restent dans son sein?

Nymphé, va désormais passer sa vie à forcer les Echos de rendre hommage à sa Bergère; à gâter la belle écorce des hêtres pour la célébrer; à former de jolies guirlandes de fleurs, qu'il ne faudra pas que le soleil fane. Aussi ne les chercherons-nous plus qu'à l'ombrage des Bois, au fond des grottes obscures, partout, en un mot, où nous nous trouverions bien.

Cependant voilà les préparatifs d'une fête que des habitans de la Ville veulent se donner aux champs... Des *Préparatifs*!... pour une *fête champêtre*... Mais voyons. On élève des portiques tout autour d'un bocage qu'une vaste Tente va couvrir; des machines ingénieuses la cacheront, si l'air serein & calme favorise cette foiree choisie. Mille lampes y feront de la nuit le jour. Des cabinets de feuillage se forment; des buffets s'y dressent; tous les jardins d'alentour ont été dépouillés de leurs fleurs pour orner & embauamer ce lieu. L'orchestre cachée parmi les branches d'un grand arbre, imitera les concerts des hôtes des Bois; & mille réduits charmans, fourniront aux acteurs de sombres retraites.

Tandis que la fête s'apprête, un groupe de Payfans se tient à l'écart pour observer. Ils remarquent qu'on forme une enceinte pour leur barrer le passage. „ Ils ont bien besoin de

„ s'enfermer ! ” dit l'un d'entr'eux pour qui ce spectacle n'est pas nouveau : „ ils ne s'amusent „ pas tant là, que nous nous amusons dans „ nos granges, ni Chut ! (s'écrie aussitôt „ un Socrate rustique) ne vois-tu pas que tan- „ dis qu'ils courront après cette ombre, ils ne „ viendront pas troubler notre bonheur.”

C'est cette jouissance simple, facile, de tous les jours, de tous les momens, qui met le bonheur de l'homme rustique si fort au dessus de celui des gens du Monde; & c'est aussi cette même jouissance qui le rend bon. L'homme heureux l'est naturellement; rien chez lui n'altère ces sentimens de pitié, de bienfaisance, dont nous sommes pour ainsi dire pétris. Il les exerce sans peine; il les exerce donc souvent & sans appareil. C'est ce qui fait qu'on s'y habitue & qu'on ne l'admirer point; on n'admirer que ce qui est rare & qui coûte.

L'homme vraiment heureux, n'est donc point celui qui passe communément pour l'être; ni celui dont le bonheur a été arrangé par des Théories raffinées. Je ne saurois appeller heureux, que celui pour qui *vivre* & espérer de *vivre* toujours, est le premier des biens; qui ne se sent aucun besoin pressant d'y rien ajouter, si ce n'est d'être utile suivant son pouvoir.

à ses semblables autour de lui, & qui l'est presque sans y songer.

Hors de là le bonheur est toujours précaire. Et dans sa recherche les hommes ont si souvent l'esprit inquiet; ils ont besoin de tant d'arrangemens pour se garantir des maux qu'ils attirent sur leur corps, & de ceux que crée leur fantaisie; ils ont tant à faire pour suivre leurs projets, tant à craindre souvent d'être approfondis; ils redoutent tellement de partager ou de perdre des biens dont la rareté, ou la distinction qu'ils produisent, fait le mérite; ils trouvent si souvent les autres en leur chemin; ils s'en défient si fort en général, & quelquefois par la connoissance qu'ils ont d'eux-mêmes; ils sont réduits à cause de tout cela à tant d'examens cachés sous la forme de cérémonies, à tant de simulations & de dissimulations; qu'il n'est pas étonnant qu'ils ferment leur porte à double tour; ni par conséquent que l'on loue ceux qui savent l'ouvrir pour la vraie hospitalité.

Ainsi Mr. *D'Erlach* ne s'effacera point de notre mémoire; nous le nommerons avec reconnaissance chaque fois qu'il sera question d'hommes vraiment hospitaliers. Et nous ne pourrons pas nommer un seul de vingt villageois, de qui nous avons éprouvé autant de

prévenance & de secours réels dans ce même voyage ! Mais au moins, ce que nous ne rendrons pas aux individus, nous le rendrons à la classe entière ; elle a double notre amour pour les champs.

Sans doute cependant que les Villes font un bien à d'autres égards, puisqu'elles sont si généralement répandues sur la Terre. Car il paraît de là que les hommes tendent à s'entasser les uns auprès des autres comme les abeilles & les fourmis. C'est donc une sorte d'instinct qu'ils ont reçu de l'Auteur de la Nature : ainsi mettons la main sur la bouche. Tous les états de la vie ne peuvent pas jouir de la même espèce de bonheur ; & cette vie n'est pas la fin de l'existence de l'espèce humaine. Or Dieu connaît les loix qu'il a établies dans la Nature ; il a prévu les maux particuliers qui étoient inseparables du plus grand bien : il jugera les hommes suivant toutes ces combinaisons qui nous échappent ; & les plus coupables à nos faibles yeux, seront peut-être absous par sa justice, autant que par sa miséricorde. En un mot, *faisons bien nous-mêmes, & ne jugeons point, afin de n'être pas jugés :* voilà son ordre, qui est bien d'accord avec la raison.

Cette disposition esprit & du cœur, nous



aide souvent à entrevoir des solutions dans les mystères de la Providence. Si l'on examine, par exemple, les effets que produisent les Villes de proche en proche jusques dans les recoins les plus cachés des Montagnes, on est porté à croire que ce sont elles qui contribuent le plus à vivifier la surface de la Terre; ne fût-ce qu'en poussant les hommes partout où ils peuvent successivement trouver à vivre, à cause de l'enlèvement qu'elles font de la plus grande partie des subsistances à l'entour d'elles. Par là sûrement l'espèce humaine se multiplie; ce qui est peut-être le premier objet dans le plan du Créateur, & qui semble en effet devoir l'être, dès que ce Monde n'est qu'un commencement d'existence pour les hommes. Supportons donc les Villes avec leurs défauts; & fécondons seulement autant qu'il dépend de nous, les personnes qui sont le plus immédiatement appelées par la Providence à en arrêter les excès par leur exemple leurs leçons ou leur autorité.

Nous nous occupions de ces réflexions pour nous réconcilier avec les Villes à mesure que nous en approchions. La petite Ville de *Thun*, où nous arrivâmes le soir, fut pour nous une nuance qui tenoit à la simplicité rurale qu'on voit encore régner dans une grande par-

tie de la Suisse (*a*) ; le lendemain nous arrivâmes à Berne, où il en reste déjà bien moins ; nous prîmes de là notre route par un autre Pays qui de plus en plus s'en éloigne ; Pays fort intéressant de bien des manières, & qui mérite que j'en fasse mention à VOTRE MAJESTE'.

(*a*) On pourroit être surpris de ce que les Suisses, qui vont par tout le Monde, n'ont pas rapporté chez eux depuis longtems les mœurs étrangères, celles dont toutes les grandes sociétés ont le germe, & qui se propagent si aisément. Je remarquerai donc, qu'en effet on a déjà enté quelques branches de ces beaux fruits fades ou pernicieux. Mais leurs progrès sont plus lents qu'ils ne sembleroient d'abord devoir l'être, & même ils sont dus en grande partie à l'accès des Etrangers. *Michel Schupbach* par exemple, en soulageant quelques uns des maux pour lesquels on l'a été visiter dans sa Montagne, a contribué innocemment à en fortifier le germe dans son Pays.

La Suisse est une pépinière d'hommes, dont un grand nombre se transplantent pour trouver à vivre, ou pour faire fortune. Après quelques difficultés & souvent un peu de maladie du Pays, ils adoptent le lieu où ils trouvent ce qu'ils cherchent, & s'y fixent d'ordinaire : à moins qu'ils ne continuent à regretter leur propre Pays : & alors, quelquefois même sans y songer, c'est la simplicité qu'ils regrettent. Ils ne l'altèrent donc pas sensiblement par leur retour. Il y auroit plusieurs autres remarques à faire sur ce sujet, si je ne craignois de passer les bornes d'une note.



LETTRE XII.

*Retour par NEUFCHATEL. Réflexions
sur les Manufactures, à l'égard des
Pays où l'Agriculture n'a plus be-
soin d'encouragement.*

* * *

Montpellier le 30 Mars 1775.

M A D A M E

FE suspendrai aujourd'hui la relation de nos voyages, pour avoir l'honneur d'entretenir VOTRE MAJESTÉ d'un objet qui occupe beaucoup les Etats, & dans lequel il me paroît qu'on ne pèse pas toujours assez les circonstances.

On regarde en général comme un bien l'augmentation des Manufactures, & l'on a raison sans doute à l'égard de pl sieurs Nations.

Mais est-ce un bien pour les Pays dont la plus grande population est à la campagne? J'en doute beaucoup, à moins que l'*Agriculture*, n'y ait besoin d'encouragement, ou qu'ils n'exportent beaucoup de denrées. Je vais m'expliquer par un exemple que me fournit un des lieux que nous avons traversés en revenant des *Glacières* de la Suisse.

Voulant changer de route pour revenir de *Berne* à *Lausanne*, nous nous déterminâmes à passer par un Pays qui depuis quelques années est devenu l'un des Théâtres les plus intéressans des Arts. Ce n'est point là cependant ce qui me fit songer à cette route; je n'aime pas assez ces marques de la tendance de la Suisse à sortir de la simplicité. Je souhaite de voir mal; mais il me semble que le bonheur des Neuchatelois s'ensuit, à mesure qu'ils deviennent, non vraiment riches, mais pécunieux.

Tout ce Pays nommé la *Comté de Neuchâtel & Vallengin*, qui par son voisinage, l'analogie de son Gouvernement & ses Alliances, fait partie du *Corps Helvétique*, est composé de Montagnes & de Vallées délicieuses, qui dès les tems les plus reculés ont fait l'admiration des observateurs, par la plus heureuse population.

Ces Peuples, naturellement très industrieux, avoient peut-être poussé plus loin qu'aucun autre, tous les Arts utiles à la vie champêtre aisée. Ils étoient entr'autres les meilleurs Maçons & Charpentiers de bien loin à la ronde; & ces Vallées, comme autant de Ruches, envoyoient tous les Etés des essaims d'ouvriers de ce genre, qui bâtissoient dans toutes les Villes dalentour à vingt ou trente lieues de leur Pays, & qui y revenoient l'hiver, apportant leurs petites épargnes, pour vivre sobrement avec leurs parens des denrées recueillies par ceux-ci en leur absence.

Tous les Arts relatifs au labourage & aux usages ordinaires de la vie y étoient aussi portés au plus haut degré de perfection, & ils jouissoient de toutes les commodités qui en résultent. Ils avoient même de quoi échanger avec les Villes voisines des ouvrages de ce genre, en fer surtout, contre les choses dont ils avoient besoin pour une vie réglée, dont la propreté faisoit tout le luxe.

En hiver, les femmes, après avoir rempli leurs devoirs domestiques, s'occupoient à filer du lin, dont ensuite, elles & les hommes mêmes, faisoient des dentelles, des bas, ou du fil à coudre; & ces Maçons & Charpentiers ap-

portoient dans les Villes au Printemps ces produits de leur Hiver, dont ils rapportoient la valeur à leur retour, en habillemens, & en provisions.

Les Maîtres sous qui ces ouvriers alloient travailler, étoient encore de leur Pays, quoiqu'établis dans les Villes. J'ai vu le tems où nous n'avions peut-être pas un Maître Maçon ni Charpentier à Genève, qui ne fût *Neufchâtelois*; & dans ce même tems aussi ces Maîtres n'avoient pas un ouvrier, qui ne fût leur compatriote. Nous appellions ces ouvriers des *bironnelles*, parce qu'ils arrivoient en troupes comme ces oiseaux au Printemps, & partoient de même en Automne.

Tous ces gens là avoient un gain sûr & réglé. Par là ils vivoient commodément, mais sans s'élever au dessus de l'état de simples laboureurs: (attention bien nécessaire à avoir quand on établit des manufactures à la campagne; & dont l'oubli est l'un des plus grands dangers de l'agriculture.) Ils étoient donc peu tentés de quitter la culture de la terre pour embrasser des vocations différentes. Les bras superflus & les caractères inquiets s'y destinoient seuls, & devenoient par là très-utiles à la Communauté; allant au dehors pendant une



LETTRÉ XII. DE LA TERRE. 177

une partie de l'année, ramasser ce que leur Pays ne produissoit pas, pour venir en joir avec leurs compatriotes; qui à leur tour partageoient avec eux l'excédant de leurs denrées. L'état où ces Ouvriers vivoient dans les Villes, laborieux autant que simple, leur faisoit revoir avec plaisir leurs foyers, simples aussi, mais plus propres & plus commodes que leurs demeures dans les Villes. Ils n'y apportoient ni luxe, ni opinions fâcheuses; car les ouvriers Maçons & Charpentiers cherchent peu les distinctions. Enfin, pour comble d'avantages, ou plutôt peut-être comme première source de tous ces avantages, ils jouissoient d'un Gouvernement doux, qui leur faisoit aimer leur Pays, parce qu'ils y possédoient en paix le produit de leur travail.

Tout sembloit donc s'être acclimulé sur ces Peuples pour les rendre heureux, & le cœur du voyageur humain qui parcourroit ces Vallées, jouissoit autant que ses yeux du spectacle des plus beaux villages qu'il y ait peut-être au Monde. Ils sont devenus presque magnifiques; mais je crains bien que le bonheur n'y ait pas augmenté en proportion, ou plutôt qu'insensiblement il ne s'en éloigne.

Cette industrie naturelle n'a pu être conte-

I. Partie.

M

nue dans de justes bornes; le commerce l'en a fait sortir peu-à-peu. Au lieu des Charpentiers & des Maçons qui transportoient & vendoient ces petites marchandises, produit du travail de leurs familles, ils s'est établi des gens qui ont ramassé ce travail, & en ont fait commerce. Ces gens-là se sont enrichis, & ont ébloui leurs compatriotes par ces faux biens qui font tourner la tête aux hommes: & chacun a voulu devenir marchand. D'un autre côté leur adresse dans le maniement des métaux les a conduits successivement des tourne-broches aux pendules, & des pendules aux montres; & voilà un Peuple d'horlogers; parce que les premiers horlogers ont plus gagné que des Serruriers, des Maçons, ou des Laboureurs, qu'ils ont paru plus proprement habiles, & qu'ils étoient moins exposés à la fatigue. Des Marchands aussi se sont établis pour vendre au loin ces ouvrages; & avec un peu plus d'argent, ont apporté cent fois plus de besoins.

Le plat Pays, qui communique de plus près avec les Cantons Suisses, s'est approprié leurs Manufactures en toiles peintes. On a élevé de tous côtés des bâtimens immenses, où sous l'appât de quelque argent on a attiré la plupart

LETTRÉ XII. DE LA T'ERE R R E. 179

des enfans des campagnes voisines, pour aider à la fabrication des *Indiennes*.

En augmentant ainsi le Peuple qui consomme les denrées, on a diminué au contraire le nombre des laboureurs. La vie des manufacturiers, en apparence moins pénible, plus immédiatement productrice d'*argent*, plus favorable à ces petites jouissances vives qui altèrent les mœurs en dégoûtant des plaisirs simples des gens de la campagne, a été un piège pour eux. Le Paysan pauvre a trouvé une ressource plus immédiate pour ses enfans, à les envoyer aider les *indienneurs*, qu'à leur faire cueillir la mauvaise herbe dans les champs, la bonne herbe sur les rochers, & l'engraïs sur les routes; il a peu songé qu'il auroit ainsi moins de quoi les nourrir, & qu'il envoyoit les deux sexes fermenter en tas, exposant des mœurs innocentes, à la contagion des défauts de quelques individus. Le Paysan plus riche a donné une partie de ses fils pour apprentis aux horlogers, & de ses filles pour leurs femmes; croyant qu'avec le reste il pourvoiroit à tout. Mais il a moins creusé ses fossés, moins bien clos ses hayes, moins assémblé de bois pour l'hiver: il n'a pas si bien profité du tems pour semer ou pour recueillir avant la gelée ou les faisons

pluvieuses : sa famille avoit plus *d'argent* & il croyoit avoir gagné.

Voilà ce qui séduit le Cultivateur, & c'est partout un mal ; mais c'étoit surtout à mes yeux un grand mal pour les Neufchatelois. Nul Pays n'avoit un besoin plus réel qu'on n'y négligeât pas l'agriculture, en même tems que l'argent ne pouvoit contribuer que bien peu à le faire mieux cultiver. Je parle plus particulièrement de cette partie intéressante du Pays qui est dans les Montagnes ; car pour les environs du Lac qui sont des prairies & des vignobles , ils rentrent dans le cas devenu le plus ordinaire, où l'on a des bras avec de l'argent. Mais dans les Montagnes, si fécondes pour ceux qui se contentent d'y vivre, l'argent fait peu. C'est par mille petits produits, suffisants pour la vie simple, qu'elles nourrissent leurs Peuples. Ont-ils semé de l'avoine ou de l'orge (dont il faut qu'ils se contentent à ces hauteurs où le froment & le seigle croissent difficilement) & un froid subit vient-il diminuer leur récolte, ils cultivent avec plus de soin leurs pommes de terre, leurs choux, leurs raves, ils s'évertuent à faire plus de laitage propre à des provisions d'hiver, ils en vont échanger plus loin contre des grains ; surtout ils se

contentent de peu, parce qu'ils y sont encore propres, & ils se soumettent à la Providence, parce qu'ils ne reconnoissent qu'elle pour directrice de l'Univers: & c'est enfin cette résignation, qui conservant le calme chez l'Homme, le fait jouir de mille petits biens, qui s'éclipsent ou perdent leur pouvoir sur les ames agitées.

Or il y a bien de la différence quant à ces deux points essentiels au bonheur de l'Homme, le calme & les ressources pour vivre, entre le Manufacturier & le *Montagnard*, entre celui qui ne fait que de l'*argent* par son travail & qui le regarde comme un moyen pour tout, & celui qui élève son bétail, qui fait croître ses pommes-de-terre & ses avoines, qui en un mot produit immédiatement sa subsistance & ne cherche que cela. Ce dernier reste toujours l'Homme simple & heureux de la Nature; l'autre est devenu le jouet des événemens.

Ce ne sont pas les cultivateurs qui s'apprennent les premiers du manque de l'*argent*, & qui commencent à l'appeler un *besoin*; ce sont ceux qui sans être cultivateurs eux-mêmes possèdent des terres, & qui doivent vivre de ce que le laboureur peut leur abandonner. Si cette classe d'habitans de la campagne vient

une fois à connoître les plaisirs des Villes, elle devient *pauvre* par cette seule découverte; elle s'inquiète, elle a des besoins qu'elle ne connoissoit pas, & elle fait des efforts pour les satisfaire. Les enfans, dont on auroit pu faire des laboureurs, n'ont plus le bonheur de pouvoir se contenter de cet état; il leur faut d'autres moyens de vivre, & s'ils ne vont pas les chercher dans les Villes où tout est déjà arrangé pour cela, & qu'ils les transportent parmi les gens de la campagne & les leur fassent goûter, ils leur communiquent cette inquiétude de richesses & d'amélioration de son état, qui n'a plus de bornes, dès qu'une fois on a posé le véritable habit grossier du rustique, le seul qui préserve un peu l'Homme de cette terrible contagion.

Ce changement de vues & de désirs dans les habitans de la campagne, paroît une révolution favorable, à ceux qui placent la prospérité des Etats dans l'avancement des Manufactures & du Commerce; peut-être même a-t-il quelques bons côtés. Mais pour bien juger sur ces matières (si jamais on peut juger solidement sur un objet si compliqué) il faut voir la face opposée.

Tous ces agrandissemens de *moyens* s'étant

faits avec la plus grande rapidité dans le Pays dont je parle, les richesses sont venues s'y jettter, comme l'eau des Rivières dans un nouveau lit qu'on leur creuse. Par là il s'est élevé à un point étonnant de splendeur: le terrain s'est couvert de jolies maisons de campagne les Villes se sont embellies, & les plaisirs somptueux sont venus s'y loger.

Mais cette nouvelle espèce de jouissance n'a pas duré longtems sans revers. La disette générale de l'année 1770 leur fit sentir ce que c'est que de charger un Pays d'une population qui ne peut vivre que par les Pays voisins, & qui ne fait plus si bien se contenter de peu. C'étoit avec des bleds étrangers que se nourrissloit tout ce surplus de Peuple, élevé, ou attiré pour les manufactures.

Les Pays d'où venoient ces bleds n'en ayant pas trop pour eux-mêmes, fermèrent rigoureusement toute communication à cet égard avec les Neuchatelois, qui par là se virent conduits peu à peu jusques sur les bords de la famine.

La disette de cette année là ayant été l'effet de plusieurs années consécutives de minces récoltes, le commerce en général en souffrit beaucoup, & celui des Neuchatelois en particulier,

Ils ont pu voir ainsi, qu'ils avoient contracté de malheureux liens, qui les exposoient à partager les calamités de tout le reste de la Terre, qu'auparavant ils ignoroient dans leurs paisibles Montagnes. Ce n'est pas tout : la Guerre d'Orient & les mésintelligences de la Pologne, dont à peine auparavant ils auroient ouï parler, ont considérablement affecté leurs Manufactures d'horlogerie.

La misère est donc venu assaillir ces Peuples, par des portes qu'ils croyoient n'ouvrir qu'au Commerce & aux Manufactures ; & ils ont donné ainsi une leçon de plus à leurs sages voisins les Bernois, qui se défendent tant qu'ils peuvent de les encourager. Leur Pays très-bien cultivé, fournit de tout ses habitans, immédiatement ou par des échanges de quelques produits du sol, sans avoir du reste dans les denrées de première nécessité. Peut-on désirer une situation plus heureuse ! Quelques particuliers s'enrichiroient par l'augmentation des Manufactures ; mais ce seroit en rassemblant autour d'eux un Peuple, dont l'existence deviendroit précaire, dès que le Pays ne pourroit pas constamment les nourrir. Et que de maux ne sont pas la suite de ce manque de prévoyance !

Les Neuchatelois ne paroissent pas encore appercevoir leur mal: ils ne soupçonnent guère qu'un quelqu'un les plaigne de ce qu'ils appellent leur prospérité: & je souhaite de tout mon cœur, de me tromper dans mon jugement. Mais au moins ce qui fait une compensation pour moi c'est que d'autres Pays s'acheminent vers l'espèce de bonheur bien sûr dont ils jouissoient auparavant: les Franc-Comtois & les Savoyards profitent de ce qu'ils abandonnent ainsi les Arts simples. Je connois sur tout une Vallée des Alpes, qui par là se peuple, & qui deviendra j'espère dans la suite, ce qu'étoient les Vallées du Comté de Neuchatel. Ses habitans, moins favorisés des influences d'un Gouvernement domestique, sont venus d'abord humblement servir de manœuvres à nos anciens Maçons. A présent ils ont pris leur place. Certains ainsi d'employer leurs enfans à quelque chose qui les fera vivre, ils se marient, & leurs mariages sont seconds. Leurs Villages s'agrandissent, leurs maisons deviennent plus commodes, la culture se pousse dans leurs Montagnes. Ils élèvent de la volaille & du bétail, qu'ils ont appris à nous amener. Leurs femmes filent aussi, & bientôt elles feront de leur fil tout ce qu'en faisoient les Neuf-

chateloises. En un mot, leur vraie prospérité s'augmente à vue d'œil, & j'y prends d'autant plus d'intérêt, que cela regarde les bons Savoyards que j'aime. Ils sont de plus les habitans d'un certain recolin des *Alpes*, où j'ai passé de doux momens dans l'étude de la Nature: on traverse leur petit Pays pour aller au *Glacier de Buet*; & leur chef-lieu, nommé *Valon*, a déjà pris cet air gai que l'aisance donne aux demeures rustiques.

Ainsi lorsqu'on embrasse l'ensemble du Monde, on trouve toujours quelque bien résultant du mal, quelque compensation de ce qui nous affligeoit à la première vue. Et si nous pouvions embrasser toute la Création, combien plus d'harmonie n'apercevrions nous pas!





LETTRÉ XIII.

*Montagne de CHAUMONT près de NEUF-
CHATEL. Etat de l'ame sur les
Montagnes.*

Montpellier le 3 Avril 1775.

M A D A M E

Dans les descriptions que j'ai eu l'honneur de donner jusqu'ici à VOTRE MAJESTE des lieux que nous avons parcourus, je n'ai pu LUI peindre que des beautés de détail: car lorsqu'on entre dans les Vallées des *Alpes*, la vue est sans celle bornée, & il est peu de sommités accessibles d'où elle puisse s'étendre. Cependant c'est un des avantages des Montagnes pour les beaux coups - d'œil, que leur élévation sur les Plaines, par laquelle on peut quelquefois obser-

ver des ensembles dont l'imagination ne se forme qu'à peine une idée. Cette manière de découvrir presque *à-vol-d'oiseau*, en même tems qu'elle agrandit le champ de la vue, la fait pénétrer plus avant par tout, & multiplie sans fin les détails. En un mot, tout est beau, & à profusion. Un village entier, dont rien d'intéressant n'échappe, est un point dans ces immenses tableaux. Les Rivières qui les traversent montrent à découvert leurs agréables méandres; elles ont beau percer les taillis & se cacher ainsi aux habitans mêmes de leurs bords, le Berger de la Montagne les découvre partout, & pourroit tracer leur cours au Géographe. Et si l'on domine quelqu'un de ces beaux bassins naturels, où les Rivières viennent apporter leurs eaux pour les purifier, & autour desquels les hommes aiment à rassembler leurs habitations pour jouir de la navigation & de la pêche, combien le spectacle ne devient-il pas & plus riant & de plus animé!

C'est là une des beautés dont je souhaitois que Mlle. S. pût jouir encore avant de quitter les Montagnes de la Suisse, & ce qui me détermina à prendre la route de *Neufchatel*; parce que nous nous approchions ainsi du *Jura*, qui, accessible dans toute son étendue, fournit pres-

que partout de ces intéressans *Belveders*. *Neufchatel* en particulier est bâti au pied d'une Montagne presqu'isolée qui fait partie de cette chaîne: on la nomme *Chaumont*; & de son sommet on découvre plusieurs de ces beaux Lacs qui ornent si agréablement le Pays; & plusieurs de ces charmantes vallées où les Arts somptueux se glissent.

Cependant quelque fut le plaisir que je me proposois de procurer à Mlle. S. par ces beaux points de vue, plaisir qu'elle se figuroit très-bien & auquel elle s'attendoit, je le comptois pour peu encore en comparaison d'un autre auquel elle ne s'attendoit pas, & dont je ne lui parlai point d'avance, incertain si elle pourroit en jouir. C'est ce phénomène des Montagnes, dont j'ai fait mention à V. M. dans l'une de mes dernières lettres, & que je n'ai pu m'empêcher de LUI annoncer d'une manière plus proportionnée à mon sentiment, qu'à ma faculté de l'exprimer. Mais il ne faut pas que j'anticipe.

Nous partîmes de *Neufchatel* sur les 10 à 11 heures du matin, dans une voiture du Pays que l'on nomme un *Char-à-banc*, & qui n'est en effet qu'un petit chariot sur lequel on arrange un banc où l'on s'affied de côté. C'est la meilleure

leure voiture que puissent comporter les chemins rapides & pierreux de cette montagne; & cependant nous l'aurions trouvée très mauvaise, sans la force avec laquelle notre attention étoit attirée hors de nous.

Nous montions en serpentant sur le penchant d'une Montagne couverte de Bois, où quelquefois notre route sembloit s'enfoncer dans de sombres déserts; puis revenant au jour, nous nous trouvions guindés de plus en plus au dessus du Lac de Neufchatel, qui sembloit à nos pieds. Dans ces momens nous jouissions d'un fort singulier spectacle. La surface de ce Lac, légèrement agitée, refléchissoit si parfaitement le bleu du Ciel, qu'elle paroissoit le Ciel même. Les arbres qui étoient au dessous du chemin dans la pente, portoient leur feuillage sur l'horizon par rapport à nos yeux, & nous cachoient ainsi tout le terrain au-de-là du Lac & même les Montagnes: mais nous appercevions le Lac entre les troncs de ces arbres, en même tems que nous voyions le Ciel au dessus de leurs branches; & la teinte de l'un & de l'autre étoit si parfaitement semblable, qu'il nous paroissoit, sans que rien pût détruire l'illusion, que c'étoit le Ciel même qui passoit au dessous de nous, comme si nous eussions été suspendus dans l'espace sur quelque petit satellite.

C'est par ces chemins amusans que nous atteignîmes sans nous en appercevoir le sommet de la Montagne. Alors le coup-d'œil s'agrandit en tout sens. Nous avions à l'Orient les Lacs de *Neufchatel*, de *Morat* & de *Bienne*, renfermés dans un Bassin commun dont les Alpes bordoient près de la moitié. A l'Occident étoient ces Vallées toujours si charmantes par leur belle verdure & leur population. Au Nord & au Sud s'étendoit la Chaîne du *Jura*, si agréablement entrecoupée de rochers & de pelouses. En un mot c'étoit à la lettre une profusion de superbes points de vue qui couvraient tout l'horizon.

Nous admirâmes quelque tems l'un & l'autre; mais peu-à-peu je découvris chez Mlle. S. cet effet que j'attendois de sa sensibilité, & qui passa mon attente: elle devint rêveuse, elle ne regardoit plus rien; elle retroit de tems en tems son haleine avec l'avidité d'une personne altérée qui étanche sa soif; puis elle fermoit presque ses yeux & restoit dans le silence. Je l'observois & gardois le silence moi-même; on n'est point tenté de parler pour exprimer ce qu'on éprouve, car on ne sauroit trouver des mots; *que l'on est bien!* diroit-tout, si cette expression étoit encore entendue. Mlle.

S. en eut une autre, qui m'émut sans m'étonner. Dans cette calme rêverie, les larmes se firent jour au travers de ses paupières à demi fermées, & le souris fut aussitôt sur ses levres pour les justifier. *Qu'est-ce que ceci?* dit elle ensuite avec surprise; *c'est réellement de bonheur que je pleure..... suis-je donc tout à coup retournée en arrière dans ma vie? ... Jamais je n'éprouvai, sans cause apparente, rien de semblable à l'état où je me trouve, que dans les jours les plus sereins de ma première jeunesse.* Nous étions debout, & nous nous promenions lentement sur une gazonnade assez étendue, quand nous commençâmes à éprouver cette douce manière d'être. Nous nous approchâmes de quelques petits rochers, qui dans une pente insensible s'élevant au dessus du gazon, offroient ça & là des sièges fort commodes. Nous nous assimes, & nous passâmes là près de deux heures sans nous en appercevoir, & presque toujours en silence. Mlle. S. se sentoit comme en Paradis & eût voulu ne redescendre jamais sur la Terre, lorsqu'un petit vent frais se leva, & se renforça à mesure que le soleil s'abaissa. *Il commence à faire froid,* dit-elle, *allons nous-en.* Et nous quittâmes ainsi le Paradis, ou plutôt, le Paradis nous quitta.

J^e

Je n'aurois pu décrire à V. M. ce phénomène des Montagnes d'une manière plus approchante du sentiment, que par le symptôme frappant qu'il produisit chez Mlle. S, à moins d'emprunter d'abord les expressions d'un homme qui fait pénétrer jusqu'à l'ame, pour la sommer de sentir. Quand l'Amant de Julie ose lui avouer qu'il a supporté jusqu'à son absence sur les Montagnes, il a tout dit pour exprimer combien l'ame s'y détache des sens.

Je ne faurois en effet comprendre d'autrui autre manière ce que j'ai éprouvé tant de fois sur les sommets isolés des Montagnes, quand l'air y est calme & serein. Il n'est aucune situation que je me rappelle avec plus de délice. M. Rousseau a senti exactement comme moi ; & j'ai eu même le bonheur d'en jouir une fois avec lui. Il me transporte encore sur les Montagnes, quand je relis ces paroles magiques.... *les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées... à mesure qu'on approche des régions éthérées l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté.... On est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, Content d'Etre et de Penser.... Content d'Etre & de Penser!* Ah ! que ces mots retentissent au fond de mon ame ! Combien ils me frapperent lorsque je les lus !

I. Partie.

N

C'étoit ainsi réellement que je m'étois toujours expliqué mon état à moi-même; tous mes organes sont alors dans un calme si entier, qu'ils disparaissent; je ne les appercevois plus. Je suis *moi*, un Etre incompréhensible, mais qui sent son existence, & pour qui toute seule elle est un bien. Je suis ce Villageois, heureux parce qu'il *vit*, & à qui il ne faut pas d'autre apprêt (*a*). Je suis..... mais oserai-je exprimer ainsi cette anticipation de la liberté de mon ame, qui dégagée des chaînes qui l'entravoient, s'élançe vers les régions célestes, & goûte d'avance les douceurs du trépas?.... Je suis mort, & je sens que la mort est un bonheur; que je ne quitte rien de ce que je pourrois regretter sur la Terre; que mon ame n'attend que la durée de cet état, pour remercier sans cesse l'Auteur de son

(*a*) Une remarque d'un de mes amis de qui j'aurois le plus espéré d'être entendu ici, me fait appercevoir que cette image du bonheur que je voudrois peindre, l'une des plus fortes que j'ay imaginées, ne frapperoit point ainsi sans quelque explication. Je veux donc au moins exprimer comment je l'envisage.

Je crois que si nous pouvions être transformés tout à coup en cette espèce de Villageois que j'ai en vue, ne conservant de notre manière d'être précédente que l'idée abstraite du bonheur dont nous jouissons, ou le sentiment de

existence. „ Que j'existe, oh ! mon Dieu ! &
 „ que je te loue ! Que je dépouille réellement
 „ cette enveloppe corporelle ! Je n'ai besoin de
 „ me figurer rien de plus, pour concevoir le
 „ parfait bonheur !

Voilà les extases où je me trouve souvent quand je suis sur les Montagnes ; & où je puisse plus d'arguments sur la spiritualité & l'immortalité de mon *ame*, que dans tous les écrits des Philosophes. En effet, que peut-on prouver pour ou contre dans une matière si occulte, en entassant raisonnement sur raisonnement ?

Quand tous ces jeux de l'esprit qui donnent une espèce de mécanisme aux *pensées* & aux *sentimens*, ne tendent qu'à représenter sous des images, les effets que nous appercevons dans

l'état moyen de notre ame, nous croirions être passés au séjour de la félicité. Et ce n'est pas là chez moi une de ces opinions qui saillissent par leur apparence paradoxale, ni un objet de pure spéulation ; elle s'est formée par des observations soutenues, & je l'ai développée par degrés dans tout le cours de ces Lettres, où je ne l'ai jamais perdu de vue, non plus que les grands usages auxquels je la crois propre. Je prie donc encore ici le Lecteur, comme j'ai déjà été obligé de le faire, de ne pas me juger ayant de m'avoir entendu jusqu'au bout.

l'association des *idées* entr'elles & avec les choses extérieures, j'aime moi-même cette aide à l'expression. Je ne me fais donc aucune peine d'envisager cette collection, cet arrangement qui forme aux yeux de l'imagination un petit monde individuel, un Etre distinct : je m'arrêterai en un mot à contempler ce cerveau d'*Hartley*, dans lequel les *réminiscences* de l'individu sont groupées & arrangées; ce Claveffin sensible de quelques autres Philosophes, dont les objets extérieurs remuent les touches ; j'y ajouterai même si l'on veut une bandelette nerveuse, qui se développant dans le cours de la vie, recevra la succession des notes touchées, comme le rouleau de papier reçoit les notes musicales dans le Claveffin de *Merlin*, & fixe les charmans délires de *Bach* (a).

Mais si l'on veut donner tout cela pour

(a) Un Passémentier nommé *Hofeld*, Saxon de naissance & demeurant à Berlin, sur la simple idée qu'on pourroit imaginer une machine qui noteroit à mesure qu'on touchoiroit le Claveffin, l'imagina en effet & l'exécuta. M. Sulzer a donné la description de cette machine dans les Mémoires de l'Acad. des Sc. de Berlin. Dès lors un Organiste très ingénieux nommé *Merlin* l'a aussi exécutée à Londres. C'est une bande de papier, qu'un rouage fait passer par dessous les touches, qui, chacune sur une ligne particulière, marquent des points dont les distan-

quelque chose de plus que des images; si l'on essaye de faire de ce magasin de l'ame, l'ame elle-même; si sur de simples spéculations ingénieuses, on entreprend de bâtrir des systèmes de morale, qui intéressent le bonheur du genre humain; le sérieux de la question me fait aussi-tôt retourner en arrière, pour considérer si l'on a dit quelque chose à ma raison.

Alors tout disparaît; les systèmes tombent en poussière; je ne trouve plus que des mots sans liaison, qui ne disent rien à l'entendement. Des IDEES, qui sont *excitées*, qui s'associent, qui se rappellent, restent des IDEES; des SENSATIONS qui les produisent, qui les transmettent, restent des SENSATIONS; c'est-à-dire des choses que nous éprouvons sans être capables de les définir, & dont nous ne pouvons nous entretenir que parce que nous les éprouvons en commun.

Demandons nous sérieusement, s'il nous est possible d'expliquer le comment de choses que nous ne pouvons pas même définir, définir,

ces sur la bande qui se meut, indiquent la place de la note touchée dans chaque mesure. On déchiffre ces points, comme tout chiffre. Le célèbre M. Bath, musicien de la Reine, en a fait l'épreuve, & fait fort bien en tirer parti.



dis-je, qu'en reveillant les uns chez les autres l'attention sur soi-même? Alors le sentiment de notre ignorance profonde nous humilié; les *logettes* du cerveau où nous arrangions des *idées*, les paquets de *fibres* auxquels nous les attachions, le méchanisme quelconque dont nous nous servions pour les peindre, n'est plus que chimère. Et si nous nous y arrêtons encore sérieusement, ce sera le cas d'un maître d'Astronomie, qui s'étant accoutumé à démontrer les apparences des Planètes par un *Orrery*, viendroit à croire que les Planètes sont attachées à des tiges invisibles, & qu'un grand rouage les fait mouvoir.

Et l'on n'a pas même fait encore autant que cela, pour prouver la *matérialité* de l'*âme*. Car encore pourroit on concevoir que l'Univers est un grand *Orrery*: il y auroit sans doute bien des choses improbables; mais il n'y en auroit pas au moins qui répugnassent grossièrement aux idées que nous avons de la *matière*; & sans beaucoup d'imagination je m'engagerois bien à arranger tout cela de manière qu'on seroit embarrasé. Au lieu que tout ce qn'on a entassé jusqu'ici de systèmes physiques & méchaniques sur les *Êtres sensibles*, ne renferme absolument rien qui laisse même entrevoir, que

par la *matière* on pourra expliquer, ce qu'est l'*Etre* sur qui la première impression va se faire, & qui en accumulant impression sur impression, formera des jugemens qui seront à *lui*, & deviendra par là *heureux* ou *malheureux* à divers degrés.

„ Que moi qui *vous* parle, (dirois-je à un „ matérialiste) je ne suis *chez vous* qu'une *idée* „ produite par la *matière*, parce que vos yeux „ m'ont vu, vos oreilles m'ont entendu, vos „ mains m'ont touché; je vous l'accorde, „ pourvu que nous n'entendions par *idée* „ qu'une chose que *vous* & *moi* sentons. Mais „ que *vous*; l'*Etre* même qui *sent*, ne soyez „ pour *vous*, qu'une modification de la *matière*, „ c'est ce que je ne croirai jamais; *moi* qui „ rassemble aussi des *idées*, qui apperçois sans „ doute par elles que *je* existe, mais qui *sens* „ encore, après tous vos efforts pour identi- „ fier les *idées* avec l'*Etre* qui les éprouve, que „ je ne suis pas mes *idées elles-mêmes*.

Je conçois comment, en ne regardant que hors de *soi*, & ne voyant que des effets chez les êtres *sensibles*, on peut se faire illusion sur les causes, & exalter l'idée de l'automate, celle de l'irritabilité des fibres, de la conservation des vibrations, de leurs associations, jusqu'au

point d'imaginer, qu'avec un peu d'habileté de plus, on parviendroit à expliquer ces effets. Mais lorsqu'on rentre en *soi-même*, & qu'on apperçoit l'*Etre* qui *se sent*, je m'étonne qu'on persiste à tenter des explications.

Je ne conçois pas mieux, je l'avoue, des *explications* de la *spiritualité* de l'*âme*. *Expliquer* me paraît hors de notre portée à tous égards dans ce mystère profond. Aussi ce n'est point en opposant système à système, que je me défendrai d'être une *machine*. Les armes offensives sont pour ceux qui veulent conquérir; les armes défensives suffisent à ceux qui aiment la paix, & qui sont contens de leur lot. Je *sens* que je suis autre chose que mes pensées, j'ai une intime conviction que rien de ce qui caractérise la *matière* ne peut m'expliquer. Tous les hommes simples le sentent aussi. Qu'on nous laisse tranquilles; nous sommes bien.

Mais on nous attaque. On vien̄t nous dire: „votre *sentiment* n'est qu'une illusion: on va vous démontrer que la *matière* a pu faire un „vous: ce sont les impressions reçues par vos „organes, les idées qui en naissent, leur ré- „miniscence, leurs associations entr'elles & „avec les organes qui les ont produites, qui „le font ce *vous*, cet *Etre intelligent*.” Alors

je suspends mon jugement, & j'écoute. J'attends que pour avoir quelque prise, quelque base sur laquelle on puisse édifier, on va se mettre en devoir de me montrer par l'expérience ou par l'observation quelqu'arrangement ou modification de la matière, qui arrivera ainsi d'elle-même à la faculté de sentir, de comparer. Mais ce n'étoit pas là ce qu'on entendoit; on vouloit que je conçusse d'abord que cela pouvoit être, puis que cela étoit, & ensuite on m'auroit formé. Mais je ne sens point cela; je ne conçois point que cela puisse être; & la di-pute va finir, car on comprend bien que j'ai raison de ne pas me rendre, quand dès l'entrée on me propose d'admettre ce qui est en question.

Lorsqu'on voit donc que pour me faire entrer en examen, il faut au moins avoir à m'offrir quelque apparence de preuve directe, on prend le microscope, & l'on me montre de petites choses, qui se meuvent quand elles sont mouillées, qui cessent de se mouvoir en séchant, qui reprennent du mouvement étant mouillées de nouveau après un long intervalle: on appelle cela de la vie qui s'en va & revient; la mort & la résurrection. Moi je l'appelle le sommeil & la veille; je dis que le manque d'eau peut produire sur ces animaux là, ce que le

manque de chaleur produit sur les marmottes, sur quelques mouches & sur mille autres insectes qui passent l'hiver engourdis & comme morts sous l'écorce des arbres & dans la mousse, & que le Soleil réveille au Printemps: & au fond nous n'en savons pas plus les uns que les autres; car nous ignorons si ce sont là des *animaux*. Alors la dispute cesse, & j'en reviens au *sentiment intime*: il nous fut donné, comme nos yeux, pour nous conduire; en le suivant nous ne risquons pas de nous égarer.

C'est ainsi qu'il seroit à souhaiter, ce me semble, que les vérités morales fussent toujours défendues: interroger le *sentiment*, & le laisser juge; après avoir seulement montré que les armes des attaquans ne sont que de carton. On auroit ramené tous ceux qui n'ont pas l'*esprit de parti*; car pourquoi ne se seroient-ils pas rendus au *sentiment*? chaque homme ne veut que son bien; & ce *sentiment* là est le vrai bonheur. Quant à ceux qui le trouvent à se tourmenter, ils disputeront toute leur vie.

Mais si l'on veut être à son tour attaquant, si l'on entreprend d'expliquer, de faire des prosélytes par des systèmes, on abandonne alors son retranchement, & l'on fait dépendre autant qu'on le peut, le sort d'une sorte

refle inexpugnable, de celui de quelques champions. (a).

(a) J'aurois poussé plus loin ce qui appartient au raisonnement dans cette digression, si je n'avois fçu qu'en m'adressant à l'Auguste Personne à qui j'avois l'honneur d'écrire, je ne faisois que l'occuper un moment de ce qu'Elle éprouve Elle-même avec délice, & dont Elle ne doute point. Mais aujourd'hui que ces Lettres voient le jour, & seront lues sans doute par des personnes moins heureuses, parce qu'elles ont emoussé ce sentiment qui devroit rendre tous les hommes heureux, je sens la nécessité de m'expliquer davantage. Je me propose donc de traiter cette matière plus méthodiquement; non pour prouver que l'Ame est immatérielle, mais pour démontrer qu'on n'a rien prouvé contre ce que dit le sentiment à cet égard.

Il se présentera dans le cours de ces Lettres plusieurs autres objets, moraux aussi bien que physiques, où j'ai pu être fort court, soit à cause que je n'étois pas obligé de prouver certaines propositions, soit parce que je ne devois pas m'engager dans des discussions trop étrangères aux objets d'attention d'une REINE. A cet égard même j'ai été quelquefois trop loin, par la nécessité de lier des propositions qui devoient acheminer ma conclusion finale; mais SA MAJESTE' avoit bien voulu me le permettre, parce que dans quelques uns de ses moments de loisir E LLE pouvoit revenir sur les objets qui demandoient des explications.

Je n'aurai pas le même avantage auprès de quelques

Je crois donc réellement, qui si ceux qui voient tout l'*homme* dans ses organes, vouloient pour quelque tems abandonner les systèmes, & se livrer au *sentiment*, leur raison même feroit plus à l'aise. Qu'avec cette disposition ils montent quelquefois au sommet des Montagnes, & j'ose croire qu'ils se sentiront quelque chose de plus que des Automates; qu'ils y apprendront à discerner l'*Etre* qui *sent*, & à le distinguer de tout ce qui lui est associé. C'est alors que cet *Etre* s'élance au delà de la prison qui

personnes, que le sujet sans doute intéressera, parce qu'il intéresse l'*Homme*, mais pour qui l'on est parvenu à faire de l'*Homme*, de son histoire, de ses devoirs & de sa Fin, des objets sur lesquels elles sont presque réduites à s'en rapporter aux *Adeptes*. Quant à moi je souhaiterois qu'elles pussent toujours juger de tout par elles-mêmes, & cela m'a déterminé à étendre plusieurs de ces Lettres en les publiant. J'y mettrai aussi de tems en tems des notes explicatives. Mais appercevant que quelques unes de ces notes interromproient trop le fil de la matière principale, je me détermine dès à présent à les renvoyer à la fin de l'Ouvrage; & suivant leur étendue, que je ne connois pas encore, elles pourront composer un troisième Volume; les Lettres elles-mêmes se trouvant divisées en deux. C'est dans ce supplément que je me propose de placer les discussions sur la nature des opérations de l'Ame.

le renferme: il aspire plus haut, il tend à sa source; l'adoration le fait & fait son bonheur.

Après avoir éprouvé, & vu éprouver tant de fois ces doux mouvemens de l'ame, je ne suis point surpris du penchant qu'ont toujours eu & qu'ont encore les hommes pour les *hauts lieux* dans le service Divin: & si cette disposition ne s'étoit pas jointe extérieurement avec le culte idolâtre des Payens parmi les Hébreux, je ne crois pas que Dieu les leur eût fait défendre.

Je me suis livré sans scrupule à exprimer aussi-bien que je l'ai pu, ce plaisir inexplicable que l'ame éprouve lorsqu'elle se sent elle-même, à l'aide du calme des organes: je n'ai pas craint que VOTRE MAJESTE', dont la bonté s'est exprimée dans le gracieux reproche qu'Elle a daigné me faire, me rappellât encore que *nous prions de n'être pas induits en tentation*. Je savois que quelques mots de plus rapprocheroient Chaumont des lieux qu'Elle habite. Ce plaisir, MADAME, est le même que celui de faire du bien: le même encore que d'élever son ame avec humilité vers l'Auteur de tous les biens. C'est, en un mot, celui de l'ame qui s'approuve en se sentant elle-même. L'homme droit & sensible est au sommet des

Montagnes, comme lorsqu'il a fait une bonne action. Il y jouit d'un bien-être intellectuel que rien ne trouble. Ou, pour m'aider encore des expressions de l'homme en effet droit & sensible qui m'a précédé dans la tentative de rendre ce sentiment: „ Il se sent plus de sérénité dans „ l'esprit, ses plaisirs y sont moins ardens „ ses passions plus modérées, ses méditations „ y prennent je ne sais quel caractère grand „ & sublime, proportionné aux objets qui le „ frappent, je ne fais quelle volupté tranquille „ qui n'a rien d'acre & de sensuel.

C'est ce *calme*, ce silence parfait des organes qu'éprouvoit Mlle S., qui la rendit si heureuse sur la Montagne de *Neufchâtel*. Il y avoit bien longtems que l'air n'avoit circulé si imperceptiblement dans ses poumons, qu'elle ne s'étoit sentie comme alors, ni faim, ni soif, ni dégoût, ni froid, ni chaud, ni foiblesse, ni besoin de se reposer ou de se mouvoir, ni crainte, ni desir que celui de ne sortir jamais de cet état, desir même qu'elle ne fentit enfin, que parce que sa situation commençoit à changer.

Ce fut un peu de froid, qui vint nous faire appercevoir que nous étions encore sur la Terre. Notre chariot nous l'apprit bientôt



plus durement; car les chutes des roties, de rocher en rocher & d'ornière en ornière, sont fort rudes dans les descentes. Cependant nous arrivâmes sains & saufs à *Neufchatel* vers la fin du jour; & après un petit dîner nous nous mimes en route par les beaux & excellens vignobles dont cette côte du Lac abonde, pour venir coucher à *Vaumarcus* le dernier Bourg de la domination du Roi de Prusse, où nous arrivâmes à dix heures du soir. Le lendemain nous continuâmes à côtoyer le Lac jusqu'à *Tverdon*, Ville dépendante du Canton de *Berne*, agréablement située à l'autre extrémité du Lac relativement à *Neufchatel*; & enfin nous arrivâmes le soir à *Lausanne*.

Le plaisir que nous avions eu dans cette course, nous occupoit si fort, que nous résolûmes de revoir les Montagnes, si après un peu de repos il nous restoit encore de beaux jours. Le Baromètre continuant à être au beau, nous nous y siâmes une seconde fois, & les Montagnes nous récompensèrent encore de ce que nous ne nous étions pas laissés intimider par la saison. Nous y jouîmes alors d'un autre phénomène bien intéressant, que l'Automne seule peut produire.



LETTRE XIV.

*Voyage à la VALLÉE DU LAC DE JOUX:
ou des ténèbres à la lumière pen-
dant les brouillards d'Automne.*

Montpellier le 10 Avril 1773.

M A D A M E

Bêt à finir le voyage qui m'a procuré l'hon-
neur d'écrire à VOTRE MAJESTÉ, je vais
finir aussi la relation de nos courses dans les
Montagnes de Suisse. Nous eûmes le tems
d'en faire encore une avant ce cruel Mois de
Novembre, où, après la plus belle Automne,
le plus terrible Hiver vint fondre sur nous
comme sur toute l'Europe.

On aime à montrer les belles choses à ceux
qui

qui les sentent. Un Amateur n'a que bien peu d'obligation à un autre Amateur qui le promène en des lieux où il peut satisfaire son gout dans leur genre commun: s'il admire, le conducteur est amplement payé de ses peines. J'avois été payé au centuple par Mlle. S. dans notre voyage aux *Glacières*. Je desirois donc beaucoup de la rendre témoin d'un phénomène d'Automne, dont on jouit mieux sur nos Montagnes que nulle part ailleurs, à cause des Lacs qu'elles renferment.

Ces Lacs sont assez grands & assez profonds pour conserver longtems, malgré la fraicheur de l'Automne, la chaleur qu'ils ont acquise en Eté: ils ne la perdent que par degrés, & plus ou moins rapidement à proportion de la différence de la chaleur entr'eux & l'air. Quand les nuits commencent à être froides, la chaleur sort des Lacs avec tant de rapidité, qu'elle emporte avec elle des particules d'eau sous la forme de fumée. Ce sont là les *Brouillards*, ou les vapeurs visibles, qui ne sont dans le bas de l'Amosphère que quand l'air est froid. C'est ainsi que la Tamise en couvre souvent ses bords, & la Mer ses Isles.

La couche des *Brouillards* dans notre Pays a rarement plus de 600 pieds d'épaisseur; & lorsqu'elle abandonne le terrain, elle ne laisse

I. Partie,

O



guère plus de 1800 à 2000 pieds au dessous d'elle. Quand cette couche repose sur la Plaine, le sommet des Collines s'en dégage quelquefois: mais lorsqu'elle s'élève, elle les couvre, ainsi que la Plaine, & les rend très sombres. Et c'est précisément alors que le sommet des Montagnes jouit d'une plus grande lumière & d'un air plus pur que jamais; parce que la surface supérieure des brouillards qui réfléchit les rayons du soleil, est très-brillante, & que l'épaisseur de leur couche arrête les exhalaisons qui s'élèvent des Plaines & des Vallées. Quelquefois ces Brouillards ne se maintiennent que jusques vers le milieu du jour: le soleil qui est alors dans sa plus grande action, les perce de toute part & les dissipe. D'autres fois ils lui résistent; il demeurent longtems suspendus comme un plafond uni, soutenu à la même hauteur tout le tour des Montagnes, sans donner passage au moindre rayon de soleil. L'air cependant est pur au dessous & il ne s'y élève pas de nouveaux *brouillards*, parce qu'il cesse d'être froid; & l'obscurité qui se répand sur les objets, est celle d'une Eclipse. Aussi est-on fort à son aise dans cet air, & n'éprouve-t-on aucune des sensations qui présagent le mauvais tems.

Le Ciel se voila de la forte peu de tems

après notre retour des *Glacières*. Mlle S. regrettoit nos beaux jours, & elle avoit peine à se persuader que je les lui ferois retrouver dès qu'elle le voudroit. Elle regrettoit aussi de n'avoir pas vu un lieu fort agréable, nommé la *Vallée du Lac de Joux*, dont on lui avoit dit des merveilles. Quelle perspective donc, que celle de pouvoir faire encore cette partie, & de retrouver en même tems de beaux jours! J'osai le lui promettre; le Baromètre qui étoit au très beau m'y authorisoit; il ne pouvoit se soutenir si haut, sans que l'air fut pur au dessus de la couche sombre.

Au moment que nous quittâmes *Lausanne*, le Ciel étoit fort couvert, & l'on ne voyoit que les parties inférieures des Montagnes. Sur les deux heures nous arrivâmes à leur pied, & il en étoit à peu près trois, lorsque nous atteignîmes la couche des *Brouillards*; c'est-à-dire lorsque réellement nous entrâmes dans les Nues. Ce fut déjà un moment très frappant pour Mlle S., Nous „ sommes donc dans les *Nues*,” me dit-elle.... „ Mais ce ne sont que des *Brouillards*!”

Ces *Brouillards* s'épaissirent insensiblement pour nous; nous perdîmes bientôt de vue la Plaine, & les objets voisins ne se distinguoient plus à vingt pas. Cet état, d'abord curieux,

devint peu-à-peu désagréable, & faillit à me rendre un nouveau *Christophe Colomb*: le beau Ciel promis se faisoit un peu attendre, il y avoit une heure que nous étions dans cet état, & l'incredulité s'emparoit déjà sourdement de ma compagne de voyage, lorsqu'il s'ouvrir vers le Ciel une petite lucarne, qui découvrit le plus bel azur. L'espoir se glissa bientôt par cette ouverture, qui s'agrandit de plus en plus; tellement qu'au détour d'une Colline.... Mais il s'offre ici trop d'objets pour pouvoir les exprimer en peu de mots: je ne puis décrire que successivement ce que nous sentimes tout à la fois: & même il faut que je renonce à exprimer ce premier sentiment aussi vif qu'inexprimable, d'avoir traversé les Nues & d'être pour ainsi dire monté au Ciel.

Ce qui captivoit d'abord les regards, comme plus extraordinaire, étoit ces mêmes Nues que nous venions de traverser. Elles étoient aussi brillantes au dessus, qu'elles nous avoient paru sombres au dessous: car ce sombre venoit de ce que les rayons du soleil étoient en plus grande partie réfléchis par la surface supérieure. Toute la Plaine & les Collines étoient cachées par cette magique couche, qui nous paroiffoit aussi immense, que l'est la Mer vue d'un lieu

élevé. Les sommets épars & isolés des Montagnes ressemblaient à des îles, contre lesquelles des vagues légèrement colorées venaient doucement s'étendre. Car cette Mer paroissoit agitée, mais sans courroux: les ondes se repliaient lentement les unes sur les autres, & s'il y avoit quelque réjaillissement, on voyoit que ce n'étoit que des vapeurs.

Un moment cependant elles nous parurent menaçantes, & Mlle S. ne put se garantir d'un petit saisissement. Cette surface ondulée se meut en divers sens au gré de l'air qui la soutient. Elle a surtout des mouvements singuliers autour des Montagnes, où des rarefactions & condensations simultanées de l'air, qui se font à de petites distances à mesure que le soleil & l'ombre parcourent les sinuosités des rochers, occasionnent presque toujours le Zéphyr; c'est-à-dire des mouvements de l'air doux & sans régularité; mouvements qui entraînent les Nuages, les soulèvent les percent les dissolvent, leur donnent en un mot mille apparences singulières. En traversant leur couche, notre route avoit été au Sud-Ouest; & dans ce moment c'étoit à peu près le point où se trouvoit le soleil, que nous eumes en face lorsqu'il fut découvert. Nous mêmes pied

à terre pour admirer plus à notre aise, en suivant le chemin qui continuoit à monter. Mais après avoir avancé quelque peu, nous songeames à regarder en arrière, pour reconnoître notre route. Dans ce moment le Zéphir pousoit les Nues après nous; nous les voyons rouler sur les gazonz & dans les Bois. Une entr'autres qui faisoit l'avant-garde, aussi grosse que St. Paul de Londres, & aussi brillante que celles que nous voyons quelquefois suspendues dans l'air à l'opposite du Soleil, s'avançoit pour nous engloutir. Nous vimes très-distinctement notre ombre sur cette Nue, pendant qu'elle étoit encore à une certaine distance. Elle arriva . . . & ce n'étoit rien: elle obscurcit un instant le soleil, qui reparut dans tout son éclat à l'instant qu'elle fut passée.

Entre toutes les beautés qui frappoient nos regards, qui pourroit surtout décrire la chaîne des *Alpes!* . . . Mais il me vient une comparaison. VOTRE MAJESTE^e a vu la Lune au travers d'un télescope: c'est ce qui peut LUI donner l'idée la plus juste de ce que paroiffoit alors presque tout notre horizon, les *Alpes* comprises. Car tout ce qui se voyoit de ces Montagnes au dessus de notre brillante Mer, n'étoit presque que glace. Ces Monts

étoient à l'Orient par rapport à nous, & le soleil se trouvoit vers l'Occident : nous étions de plus dans un air dégagé des vapeurs de la Plaine : ainsi toute cette chaîne d'obélisques d'Albâtre se montroit à nos yeux avec la plus parfaite netteté.

J'ai peur que VOTRE MAJESTE' ne concouive, à cause de ces *Glaces*, une idée d'hiver, & de froid, qui détruiroit celle que je voudrois produire chez Elle, d'un spectacle agréable autant que magnifique. Il ne faisoit point froid du tout ; on oublloit parfaitement que ces Montagnes étoient de glace ; on étoit saisi par quelque chose de grand, d'extraordinaire, d'étonnant, d'un autre Monde en un mot : tout cela ne ressembloit en rien à celui que nous habitons ordinairement. Et nous nous trouvions là dans le moment le plus favorable pour jouir des plus beaux & des plus rapides changemens de décorations de ce nouveau Monde. Ce fut d'abord le moment où le soleil approchoit de son Coucher, & où les Nues & les Montagnes projettant leurs ombres les unes sur les autres, en devenoient plus distinctes à nos yeux. Puis quand le soleil commença à s'abaisser sous l'horizon, les Nues, ainsi que les Montagnes, passèrent successivement par toutes ces



belles teintes, que nous avions observées sur les *Glaciers*, mais qui alors embrassant pour nous toute la Nature, nous tenoient dans une extase continue.

Nos regards, d'abord attirés par tous les objets, vinrent peu-à-peu se fixer sur le *Mont-blanc*, qui jouit enfin seul des derniers rayons du soleil; tout le reste de notre horizon étant passé dans l'ombre. Ce fut alors que cette étonnante Montagne nous parut vraiment dans toute sa grandeur. Mais elle subit aussi la Loi commune; ce point lumineux qui fixoit nos regards, leur échappa: ils retombèrent alors sur l'ensemble; tout étoit bleu, d'un léger bleu de Ciel. Notre vuë égarée dans l'immenrité de l'espace, ne nous permettoit pas de penser que nous étions en chemin pour nous rendre à un gîte: notre cocher nous le rappella, en nous faisant remarquer qu'il seroit bientôt nuit, & que notre gîte étoit encore loin. Nous n'y arrivâmes en effet qu'à nuit close; & nous nous enfermâmes ainsi dans une maison, sans savoir où elle étoit.

Le *Jura* est une grande chaîne de Montagnes, qui, de *Genève* à *Bâle* où elle est la plus continue, a déjà une étendue d'environ 50 lieues. Quand on la voit des plaines voisines,

son sommet ne semble coupé que par de légères inflexions : on croiroit qu'il est terminé dans toute sa longueur en dos-d'âne , & qu'on auroit peine à trouver de la place pour s'y reposer , lorsqu'on y feroit parvenu en grimpant contre sa face . Mais à mesure qu'on approche de cette clôture apparente du Pays , on apperçoit qu'elle n'est point si continuë : Les avant-corps qui se détachent , montrent d'abord des coteaux , puis des Collines successivement plus élevées , entrecouplées de vallées très - profondes , qui conduisent à des gorges si étendues , qu'après y avoir voyage pendant toute une journée , on est à peine dégagé de la chaîne de l'autre côté . En quelques endroits , la face même de la Montagne est si peu rapide , qu'on peut en serpentant monter en carosse jusqu'au dessous des sommets nuds , où l'on oublie dans de beaux Vallons , que l'on soit sur une Montagne : on se croit dans une nouvelle Plaine , entrecoupée seulement de Collines .

C'est dans l'un de ces Vallons agréables qu'est situé le *Lac-de-Joux* , ou *des Bois* ; car *Joux* est un mot Celtique , que beaucoup de lieux dans notre Pays retiennent pour avoir été des Forêts . Ce petit Lac est le bassin commun de toutes les fontaines ou ruisseaux qui sortent

des sommités voisines. Un rocher situé à l'extrémité de la Vallée, retient ces eaux, & les oblige à s'élever jusqu'à l'entrée d'une caverne qui leur donne issue dans les entrailles de la Montagne, au travers de laquelle elles se sont frayé une route. On les voit sortir d'un rocher, dans un fond nommé *Val-Orbe*, où elles forment une petite Rivière. Il y a plusieurs autres petites Rivières intérieures dans ces Montagnes : on en voit une entr'autres dans la Comté de Neufchatel, dont on ne connoit clairement ni l'origine, ni l'issue, & dont on se fert dans une Caverne à faire tourner un moulin.

Avant que le retour du Soleil eût dévoilé ce charmant Pays, où nous étions arrivés sans pouvoir le connoître, nous nous informâmes de sa nature, de sa population, de la manière de vivre de ses habitans. Nous apprimes qu'il y avoit aux environs du Lac plusieurs villages, distribués en trois Paroisses. „ Avez-vous des *Communes* ? „ demandai-je d'abord. „ Deux des Paroisses en ont (me répondit-on) „ & de fort grandes, où chacun a droit d'aller couper du bois & de faire paître ses „ Bestiaux . . . Vous vivez donc fort bien? . . . „ Fort bien & très-contens. . . . Pourquoi „ l'autre Paroisse n'a-t-elle pas des *Communes* ?

„nes? . . . Parce qu'elle a obtenu de les
 „partager? . . . Vivent-ils mieux que vous,
 „dans cette Paroisse? . . . Il y a des gens
 „plus riches; mais il y en a de si misérables,
 „qu'ils n'osent pas seulement tenir une poule;
 „parce qu'ils n'ont point de terrain, & qu'elle
 „iroit sur le terrain des autres”.

Pauvres gens! à qui en accordant une telle permission, on a fait pis que ne feroit un Père qui permettroit à ses enfans mineurs de vendre leur droit à son héritage!

Nous nous étions proposés d'être de bonne heure hors de la maison; mais comme la nuit avoit été froide, le Lac avoit produit du brouillard, & tout étoit couvert de gelée blanche. Il fallut donc attendre que le Soleil eût réchauffé l'air. Ainsi l'on prépara tout à son aise le chariot qui devoit nous monter sur la sommité la plus élevée, nommée la *dent de trois chevaux*. Ce chariot étoit encore d'une autre espèce que ceux qui nous avoient monté à *Grindelwald* & à *Chaumont*; c'étoit un long panier porté sur quatre roues, employé ordinairement à descendre dans la Plaine voisine le charbon que son possesseur faisoit dans la Montagne. De la paille & des matelats en firent néanmoins une voiture propre & commode.

Le côté de cette sommité par lequel nous

y montâmes, est opposé à celui du Lac & des Alpes : il est couvert de pâturages & de Bois. À mesure que nous montions, nous découvrions ces vallons agréables du haut de la chaîne du Jura, tous parfumés de hameaux dans la partie qui appartient à la Suisse : & le *Lac-de-Joux*, avec les Bois & les habitations qui l'environnent, animoit tout le paysage, comme une glace entourée d'une belle bordure égayée un appartement. Les gelées du matin n'avoient point encore détruit les herbes odoriférantes dont les gazons étoient parfumés, & notre chariot en les foulant, parfumoit l'air à mesure que nous passions.

Nous arrivâmes ainsi par de très agréables chemins, à un coup d'œil digne d'être acheté par des chemins pénibles. Tandis que tous les sommets du Jura, découverts pour nous de toutes parts, jouissoient de l'air le plus serein ; la Plaine étoit comme le jour précédent couverte de Nuées. Mais leur aspect étoit fort différent, tant par la différente position du soleil, que par notre plus grande élévation, qui élargissoit beaucoup à nos yeux cette plaine éthérée, & élevoit toujours plus la chaîne glacée des Alpes, en la dégagant de celle des rochers.

Après ce que j'ai eu l'honneur d'expliquer

à V. M. dans ma lettre précédente, des effets que produit l'air des montagnes sur les hommes, surtout en certains momens; il me suffira de LUI dire ici, que tout le tems que nous demeurâmes sur cette sommité, l'air fut aussi calme qu'il soit possible, & d'une sérénité parfaite. Nous nous assîmes sur le plus haut rocher, tournant le dos à tous les objets terrestres, & n'ayant devant nous que les Nues, qui alors paroisoient autant au dessous de nous, que nous avons coutume de les voir au dessus.

Tandis que nous les considérions comme en revant, elles commencèrent à s'ouvrir à peu de distance de nous, & par cette ouverture, nous découvrîmes d'abord une Eglise, qui paroiffoit à une immense profondeur; puis nous vimes tout le Village, & peu-à-peu la campagne voisine, sur laquelle, par quelqu'autre ouverture, le soleil commençoit à darder ses rayons.

Mlle. S. ne s'attendoit point à cette métamorphose; jamais un tel rideau ne s'étoit tiré à ses yeux; elle fut dans un étonnement qu'on ne peut décrire. Elle se transportoit en idée dans ce lieu, alors plus favorisé que tous les autres, pour lequel les Nuages s'entrouvroient: elle se rappelloit ces momens qui annoncent le beau tems aux habitans des Plaines; (j'ai presque dit aux habitans de la Terre, car il ne

nous sembloit pas alors de lui appartenir); & l'idée d'être elle-même dans cet air pur, que d'on revoit alors avec tant de plaisir, égala chez elle tous les plaisirs que l'imagination peut produire. Elle auroit bien voulu continuer à contempler ces scènes presque célestes; mais nous avions encore à nous réveiller ici bas; ce beau rêve devoit finir.

Pour descendre la Montagne, nous repasâmes d'abord dans la Vallée du *Lac de Joux*, où la Plaine nous fut cachée. Puis traversant la Gorge qui nous y avoit conduits le jour précédent; quel changement de scène! Aulieu de cette couche uniforme qui couvroit tout, nous vimes tout ce qu'elle couvroit; car elle avoit disparu. Ainsi nous avions sous nos yeux le beau *Lac Leman* dans toute son étendue, avec les Plaines & les Coteaux qui l'environnent, & tout l'Amphithéâtre qui, des bords opposés, monte insensiblement jusqu'aux Alpes dans une largeur de plus de quinze lieues. Là tout est Montagnes, qui graduellement s'élèvent, & semblent enfin ne se dérober à la vuë, que parce qu'elles n'ont plus que des masses stériles à lui montrer.

Quelques Nuages restoient encore ça & là, marquant la hauteur où étoit auparavant toute la couche: ils sembloit qu'ils eussent attendu

à se dissiper sous nos yeux, pour nous montrer comment s'étoit fait l'étonnant changement que nous remarquions. Toute cette couche avoit disparu, sans être transportée ailleurs: elle étoit devenue transparente comme de la cire qui se seroit fonduë: la chaleur du soleil, en divisant & subdivisant les particules dont elle étoit composée, les avoit rendues si petites, qu'elles n'avoient plus le pouvoir de détourner les rayons de la lumière; elles étoient devenues un fluide semblable à l'air.

Nous jouîmes longtems de cette transparence générale de l'Atmosphère, & avec elle d'une surprenante variété de beaux points de vuë, suivant que la Montagne même sur la quelle nous marchions, couvroit ou découvroit les objets: & suivant aussi que le soleil distribuoit dans ses sinuosités la lumière & les ombres. Sur le soir la fraicheur de l'air commença à redonner aux vapeurs leur opacité, en permettant à leurs particules de se rapprocher & de se grouper entr'elles. Nous vimes donc reparoître les *Brouillards*, avant de rentrer à *Mon-repos*.

Nous eumes lieu de nous applaudir de n'avoir pas renvoyé cette course; car bientôt après, le froid fut terrible & dura jusqu'à notre départ. La neige couvrit tout; les toutes des

Montagnes se fermèrent, & les objets ne se distinguèrent plus autour de nous que par le clair - obscur.

Je termine donc ici ce que je me proposois d'avoir l'honneur de dire à VOTRE MAJESTE^e de l'aspect pittoresque des Montagnes. Mais je n'abandonne pas encore leurs habitans: ils reparoîtront souvent sur la scène, lorsque nous reviendrons visiter leurs demeures, pour y observer les effets du tems, & chercher les traces des Agens qui ont façonné la surface de notre Globe. Les Montagnards nous aident plus qu'on ne pense à connoître l'Histoire de leurs habitations; & tout au moins leur aimable simplicité, leur industrie, leur courage, m'aideront peut-être quelquefois à diminuer la sécheresse des détails physiques dans lesquels VOTRE MAJESTE me permet d'entrer.

Je suis avec un profond respect,

M A D A M E

DE VOTRE MAJESTE^e

*Le très humble & très
devoué Serviteur*

J. A. DE LUC.

FIN de la 1ere PARTIE.



AVERTISSEMENT.

UN voyage que je projette pour étendre & vérifier certaines observations, & les développemens que je me propose d'insérer dans quelques unes des LETTRES suivantes (comme je l'ai annoncé en note à la page 203), m'obligeant de suspendre l'impression de cet Ouvrage, je prends le parti de publier séparément ce qui se trouve imprimé.

Quoique cette 1^{re} PARTIE se lie aujourd'hui à un plan plus étendu, elle peut-être lue seule; & tel de mes Lecteurs, qui jusqu'ici aura pris patience sur mes réflexions en faveur des belles Vallées & des Hauteurs délicieuses de la Suisse où je le conduissois, pourroit bien n'être pas tenté de me suivre lorsque je gravirai les Rochers, observerai les Torrents, nivellerai les Mers, parcourrai les contrées incultes, examinerai l'action du Feu à la surface de la Terre; surtout lorsque je contemplerai l'Homme, concourant avec les Elémens à une même FIN. ou plutôt les Elémens travaillans avec l'Homme POUR l'HOMME: tout le monde ne pense pas, qu'avec un tel guide, on puisse trouver le bon chemin. Cependant je l'avouerai, ceux dont je crains d'être abandonné, sont ceux là même par qui je desirerois le plus d'être accompagné dans cette route.

P



Cette Partie n'est que le commencement du Premier Volume de l'Ouvrage, qui d'abord devoit n'en avoir que deux, & qui probablement en aura trois, comme je l'ai dit dans la Note rappelée ci-dessus. Mais peut-être les deux premiers volumes paroîtront-ils séparément; l'impression n'en étant suspendue que par la raison que je viens d'en donner.

Ceux donc qui auront cette I^e PARTIE, pourront acquerir le reste sans elle; & ceux qui ne l'auront pas trouveront l'Ouvrage entier.

Si je fais un troisième Volume, & qu'il paroisse après les deux autres, on pourra de même acquerir ce Volume seul, ou l'Ouvrage complet.



106 141

HB 106 141

X25994

Da 1161a



LET T R E S
PHYSIQUES ET MORALES,
SUR LES
M O N T A G N E S
ET SUR
L'HISTOIRE DE LA TERRE
ET DE
L'H O M M E:
ADRESSEES A LA
R E I N E
Jeanne Condé D E L A
GRANDE BRETAGNE,

Par J. A. DE LUC, Citoyen de Genève, Lecteur
de SA MAJESTE, Membre de la Société
Royale de Londres, & Correspondant des
Académies Royales des Sciences de
Paris & de Montpellier.

